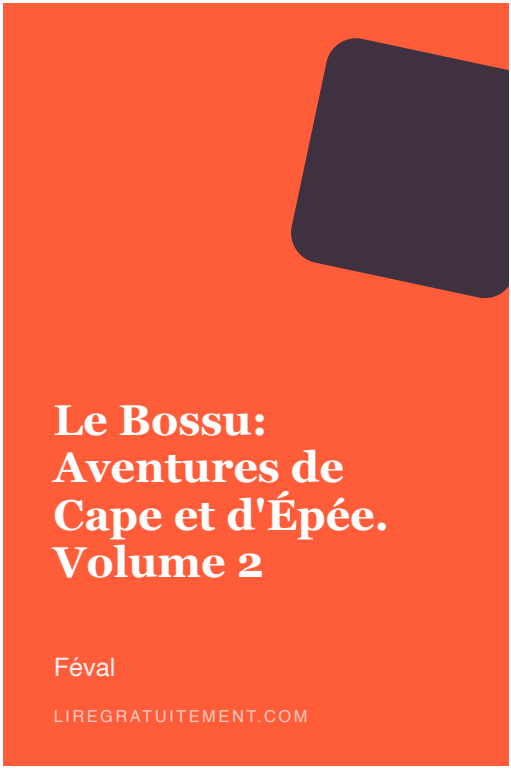


Le Bossu: Aventures de Cape et d'Épée. Volume 2

Féval

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

IV

--Largesses.--

Ce devait être un bossu de beaucoup d'esprit, malgré l'extravagance qu'il commettait en ce moment. Il avait l'oeil vif et le nez aquilin. Son front se dessinait bien sous sa perruque grotesquement révoltée, et le sourire fin qui raillait autour de ses lèvres annonçait une malice d'enfer.

Un vrai bossu!

Quant à la bosse elle-même, elle était riche, bien plantée au milieu du dos, et se relevant pour caresser la nuque.

Par devant, le menton touchait la poitrine. Les jambes étaient bizarrement contournées, mais n'avaient point cette maigreur proverbiale qui est l'accompagnement obligé de la bosse.

Cette singulière créature portait un costume noir complet, de la plus rigoureuse décence, manchettes et jabot de mousseline plissée d'une éclatante blancheur.

Tous les regards étaient fixés sur lui, et cela ne semblait point l'incommoder.

--Bravo, sage Ésope! s'écria Chaverny; tu me parais un spéculateur hardi et adroit!

--Hardi..., répéta Ésope en le regardant fixement, assez; adroit... nous verrons bien!

Sa petite voix grinçait comme une crécelle d'enfant.

Tout le monde répéta:

--Bravo, Ésope! bravo!

Cocardasse et Passepoil ne pouvaient plus s'étonner de rien. Leurs bras étaient tombés depuis longtemps; mais le Gascon demanda tout bas:

--N'avons-nous jamais connu de bossu, mon bon?

--Pas que je me souvienne.

--Vivadiou! il me semble que j'ai vu ces yeux-là quelque part.

Gonzague aussi regardait le petit homme avec une remarquable attention.

--L'ami, dit-il, on paye comptant, vous savez?

--Je sais, répondit Ésope; car, à dater de ce moment, il n'eut plus d'autre nom.

Chaverny était son parrain.

Ésope tira un portefeuille de sa poche et mit aux mains de Peyrolles soixante billets d'État de cinq cents livres.

On s'attendait presque à voir ces papiers se changer en feuilles sèches, tant l'apparition du petit homme avait été fantastique.

Mais c'étaient de belles et bonnes cédules de la Banque.

--Mon reçu? dit-il.

Peyrolles lui donna son reçu.

Ésope le plia et le mit dans son portefeuille, à la place des billets. Puis, frappant sur le carnet:

--Bonne affaire! dit-il. A vous revoir, messieurs!

Il salua bien poliment Gonzague et la compagnie.

Tout le monde s'écarta pour le laisser passer.

On riait encore, mais je ne sais quel froid courait dans toutes les veines. Gonzague était pensif.

Peyrolles et ses gens commençaient à faire sortir les acheteurs, qui déjà eussent voulu être au lendemain. Les amis du prince regardaient encore et machinalement la porte par où le petit homme noir venait de disparaître.

--Messieurs, dit Gonzague, pendant qu'on va disposer la salle, je vous prie de me suivre dans mes appartements.

--Allons! fit Cocardasse derrière la draperie, c'est le moment ou jamais... marchons!

--J'ai peur, fit le timide Passepoil.

--Eh donc! je passerai le premier.

Il prit Passepoil par la main et s'avança vers Gonzague, chapeau bas.

--Parbleu! s'écria Chaverny en les apercevant, mon cousin a voulu nous donner la comédie!... c'est la journée des mascarades... Le bossu n'était pas mal; mais voici bien la plus belle paire de coupe-jarrets que j'aie vue de ma vie!

Cocardasse junior le regarda de travers. Navailles, Oriol et consorts se mirent à tourner autour de nos deux amis en les considérant curieusement.

--Sois prudent! murmura Passepoil à l'oreille du Gascon.

--Capédébiou! fit ce dernier, ceux-ci n'ont-ils jamais vu deux gentilshommes, qu'ils nous dévisagent ainsi?

--Le grand est de toute beauté! dit Navailles.

--Moi, repartit Oriol, j'aime mieux le petit!

--Il n'y a plus de niche à louer; que viennent-ils faire?

Heureusement qu'ils arrivaient auprès de Gonzague, qui les aperçut et tressaillit.

--Ah! fit-il, que veulent ces braves?

Cocardasse salua avec cette grâce noble qui accompagnait chacune de ses actions. Passepoil s'inclina plus modestement, mais en homme cependant qui a vu le monde.

Puis Cocardasse junior, d'une voix haute et claire, parcourant de l'oeil cette foule pailletée qui venait de le railler, prononça ces paroles:

--Ce gentilhomme et moi, vieilles connaissances de monseigneur, nous venons lui présenter nos hommages.

--Ah!... fit encore Gonzague.

--Si monseigneur est occupé d'affaires trop importantes, reprit le Gascon, qui s'inclina de nouveau, nous reviendrons à l'heure qu'il voudra bien nous indiquer.

--C'est cela, balbutia Passepoil; nous aurons l'honneur de revenir.

Troisième salut, puis ils se redressèrent tous deux, la main à la poignée de la brette.

--Peyrolles! appela Gonzague.

L'intendant venait de faire sortir le dernier adjudicataire.

--Reconnais-tu ces beaux garçons? lui demanda Gonzague; mène-les à l'office... qu'ils mangent, qu'ils boivent... Donne-leur à chacun un habit neuf... et qu'ils attendent mes ordres!

--Ah! monseigneur!... s'écria Cocardasse.

--Généreux prince!... fit Passepoil.

--Allez! ordonna Gonzague.

Ils s'éloignèrent à reculons, saluant à toute outrance et balayant la terre avec la vieille plume de leurs feutres.

Quand ils arrivèrent en face des rieurs, Cocardasse le premier planta son feutre sur l'oreille et releva du bout de sa rapière le bord frangé de son manteau. Frère Passepoil l'imita de son mieux.

Tous deux, hautains, superbes, le nez au vent, le poing sur la hanche, foudroyant les railleurs de leurs regards terribles, ils traversèrent la salle sur les pas de Peyrolles, et gagnèrent l'office, où leur coup de fourchette étonna tous les serviteurs du prince.

En mangeant, Cocardasse junior disait:

--Mon bon, notre fortune est faite!

--Dieu le veuille! répondait, la bouche pleine, frère Passepoil toujours moins fougueux.

--Ah çà! cousin, dit Chaverny au prince quand ils furent partis, depuis quand te sers-tu de semblables outils?

Gonzague promena autour de lui un regard rêveur et ne répondit point.

Ces messieurs cependant, parlant assez haut pour que le prince pût les entendre, chantaient un dithyrambe à sa louange et faisaient honnêtement leur cour.

C'étaient tous nobles un peu ruinés, financiers un peu tarés. Aucun d'eux n'avait encore commis d'action absolument punissable selon la loi; mais aucun d'eux n'avait gardé la blancheur de la robe nuptiale.

Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, ils avaient besoin de Gonzague, l'un pour une chose, l'autre pour une autre. Gonzague était au milieu d'eux seigneur et roi comme certains patriciens de l'ancienne Rome parmi la foule famélique de leurs clients.

Gonzague les tenait par l'ambition, par l'intérêt, par leurs besoins et par leurs vices.

Le seul qui eût gardé une portion de son indépendance était le jeune marquis de Chaverny, trop fou pour spéculer, trop insoucieux pour se vendre.

La suite de ce récit montrera ce que Gonzague voulait faire d'eux; car, au premier aspect, placé comme il l'était à l'apogée de la richesse, de la puissance et de la faveur, Gonzague semblait n'avoir besoin de personne.

--Et l'on parle des mines du Pérou! disait le gros Oriol pendant que le maître se tenait à l'écart. L'hôtel de M. le prince vaut à lui seul le Pérou et toutes ses mines!

Il était rond comme une boule, ce traitant; il était haut en couleur, joufflu, essoufflé. Ces demoiselles de l'Opéra consentaient à se moquer de lui amicalement, pourvu qu'il fût en fonds et d'humeur donnante.

--Ma foi, répliqua Taranne, financier maigre et plat, c'est ici l'Eldorado!

--La maison d'or! ajouta M. de Montaubert, ou plutôt la maison de diamant!

--_Ya!_ traduisit le baron de Batz, _té tiamant plitôt_.

--Plus d'un grand seigneur, reprit Gironne, vivrait toute une année avec une semaine du revenu du prince de Gonzague.

--C'est que, dit Oriol, le prince de Gonzague est le roi des grands seigneurs!

--Gonzague, mon cousin, s'écria Chaverny d'un air plaisamment piteux, par grâce, demande quartier, ou cet ennuyeux hosannah durera jusqu'à demain.

Le prince sembla s'éveiller.

--Messieurs, dit-il sans répondre au petit marquis, car il n'aimait point la raillerie, prenez la peine de me suivre dans mon appartement; il faut que cette salle soit libre.

Quand on fut dans le cabinet de Gonzague:

--Vous savez pourquoi je vous ai convoqués, messieurs? reprit-il.

--J'ai entendu parler d'un conseil de famille, répondit Navailles.

--Mieux que cela, messieurs... une assemblée solennelle... un tribunal de famille où Son Altesse Royale le régent sera représenté par trois des premiers dignitaires de l'État: le président de Lamoignon, le maréchal de Villeroy et le vice-chancelier d'Argenson.

--Peste! fit Chaverny. S'agit-il donc de la succession à la couronne?

--Marquis, prononça sèchement le prince, nous allons parler de choses sérieuses... épargnez-nous.

--N'auriez-vous point, cousin, demanda Chaverny en bâillant par avance, quelque livre d'estampes pour me distraire pendant que vous serez sérieux?

Gonzague sourit afin de le faire taire.

--Et de quoi s'agit-il, prince? demanda M. de Montaubert.

--Il s'agit de me prouver votre dévouement, messieurs, répondit Gonzague.

Ce ne fut qu'un cri:

--Nous sommes prêts!

Le prince salua et sourit.

--Je vous ai fait convoquer spécialement, vous, Navailles, Gironne, Chaverny, Nocé, Montaubert, Choisy, Lavallade, etc., en votre qualité de parents de Nevers; vous, Oriol, comme chargé d'affaires de notre cousin de Châtillon; vous, Taranne et Albret, comme mandataires des deux Chastellux...

--Si ce n'est la succession de Bourbon, interrompit Chaverny, ce sera donc la succession de Nevers qui sera mise sur le tapis?

--On décidera, répondit Gonzague, l'affaire des biens de Nevers... et d'autres affaires encore.

--Et que diable avez-vous besoin des biens de Nevers, vous, mon cousin, qui gagnez un million par heure?

Gonzague fut un instant avant de répondre.

--Suis-je seul? demanda-t-il ensuite d'un accent pénétré. N'ai-je pas votre fortune à faire?

Il y eut un vif mouvement de reconnaissance dans l'assemblée. Tous les visages étaient plus ou moins attendris.

--Vous savez, prince, dit Navailles, si vous pouvez compter sur moi!

--Et sur moi! s'écria Gironne.

--Et sur moi!... et sur moi!

--Sur moi aussi, pardieu! fit Chaverny après tous les autres. Je voudrais seulement savoir...

Gonzague l'interrompit pour dire avec une hauteur sévère:

--Toi, tu es trop curieux, petit cousin! cela te perdra... Ceux qui sont avec moi, comprends bien ceci, doivent entrer résolûment dans mon chemin, bon ou mauvais, droit ou tortueux...

--Cependant...

--C'est ma volonté!... Chacun est libre de me suivre ou de rester en arrière, mais quiconque s'arrête a rompu volontairement le pacte; je ne le connais plus... Ceux qui sont avec moi doivent voir par mes yeux, entendre par mes oreilles, penser avec mon intelligence... La responsabilité n'est pas pour eux qui sont les bras, mais pour moi qui suis la tête... Tu m'entends bien, marquis? je ne veux pas d'amis faits autrement que cela!

--Et nous ne demandons qu'une chose, ajouta Navailles, c'est que notre illustre parent nous montre la route.

--Puissant cousin, dit Chaverny, m'est-il permis de vous adresser humblement et modestement une question? Qu'aurai-je à faire?

--A garder le silence et à me donner ta voix dans le conseil.

--Dussé-je blesser le touchant dévouement de nos amis, je vous dirai, cousin, que je tiens à ma voix à peu près autant qu'à un verre de champagne vide; mais...

--Point de mais! interrompit Gonzague.

Et tous avec enthousiasme:

--Point de mais!

--Nous nous serrerons autour de monseigneur, ajouta lourdement Oriol.

--Monseigneur, ajouta Taranne, le financier d'épée, sait si bien se souvenir de ceux qui le servent!

L'invite pouvait n'être pas adroite, mais elle était au moins directe.

Chacun prit un air froid, pour n'avoir point l'air d'être complice.

Chaverny adressait à Gonzague un sourire triomphant et moqueur. Gonzague le menaça du doigt comme on fait à un enfant méchant. Sa colère était passée.

--C'est le dévouement de Taranne que j'aime le mieux, dit-il avec une légère nuance de mépris dans la voix. Taranne, mon ami, vous avez la ferme d'Épernay.

--Ah! prince!... fit le traitant.

--Point de remercîments, interrompit Gonzague; mais je vous prie, Montaubert, ouvrez la fenêtre... je me sens mal.

Chacun se précipita vers les croisées. Gonzague était fort pâle, et des gouttelettes de sueur perlaient de ses cheveux. Il trempa son mouchoir dans le verre d'eau que lui présentait Gironne, et se l'appliqua sur le front.

Chaverny s'était rapproché avec un véritable empressement.

--Ce ne sera rien, dit le prince; la fatigue... j'avais passé la nuit, et j'ai été obligé d'assister au petit lever du roi.

--Et que diable avez-vous besoin de vous tuer ainsi, cousin? s'écria Chaverny; que peut pour vous le roi? je dirais presque, que peut pour vous le bon Dieu?

A l'égard du bon Dieu, il n'y avait rien à reprocher à Gonzague. S'il se levait trop matin, ce n'était certes point pour faire ses dévotions.

Il serra la main de Chaverny. Nous pouvons bien dire qu'il eût payé volontiers un bon prix la question que Chaverny venait de lui faire.

--Ingrat! murmura-t-il, est-ce pour moi que je sollicite?

Les courtisans de Gonzague furent sur le point de s'agenouiller.

Chaverny eut bouche close.

--Ah! messieurs! reprit le prince, que notre jeune roi est un enfant charmant!... Il sait vos noms, et me demande toujours des nouvelles de mes bons amis.

--En vérité! fit le choeur.

--Quand M. le régent, qui était dans la ruelle avec madame Palatine, a ouvert les rideaux, le jeune Louis a soulevé ses belles paupières, toutes chargées de sommeil, et il nous a semblé que l'aurore se levait.

--L'Aurore aux doigts de roses! fit l'incorrigible Chaverny.

Personne n'était sans avoir un peu envie de le lapider.

--Notre jeune roi, poursuivit Gonzague, a tendu la main à Son Altesse Royale; puis, m'apercevant: «Eh! bonjour, prince; je vous ai rencontré l'autre soir au Cours-la-Reine, entouré de votre cour... Il faudra que vous me donniez M. de Gironne, qui est un superbe cavalier.»

Gironne mit la main sur son coeur. Les autres se pincèrent les lèvres.

--«M. de Nocé me plaît aussi, continua Gonzague, rapportant les paroles authentiques de Sa Majesté. Et ce M. de Saldagne, tudieu! ce doit être un foudre de guerre.»

--A quoi bon ceci? lui glissa Chaverny à l'oreille, Saldagne est absent.

On n'avait vu, en effet, depuis la veille au soir, ni M. le baron de Saldagne ni M. le chevalier de Faënza.

Gonzague poursuivit sans prendre garde à l'interruption:

--Sa Majesté m'a parlé de vous, Montaubert; de vous aussi, Choisy, et d'autres encore.

--Et Sa Majesté, interrompit le petit marquis, a-t-elle daigné remarquer un peu la galante et noble tournure de M. de Peyrolles?

--Sa Majesté, répliqua sèchement Gonzague, n'a oublié personne, excepté vous.

--C'est bien fait pour moi! dit Chaverny; cela m'apprendra!

--On sait déjà votre affaire des mines, à la cour, Albret, poursuivit Gonzague. «Et votre Oriol, m'a dit le roi en riant, savez-vous qu'on me l'a donné comme étant bientôt plus riche que moi!»

--Que d'esprit! Quel maître nous aurons là!

Ce fut un cri d'admiration générale.

--Mais, reprit Gonzague avec un fin et bon sourire, ce ne sont là que des paroles; nous avons eu mieux, Dieu merci! Je vous annonce, ami Albret, que votre concession va être signée.

--Qui ne serait à vous, prince? s'écria Albret.

--Oriol, ajouta le prince, vous avez votre charge noble; vous pouvez voir d'Hozier pour votre écusson.

Le gros petit traitant s'enfla comme une boule et faillit crever du coup.

--Oriol, s'écria Chaverny, te voilà cousin du roi, toi qui es déjà cousin de toute la rue Saint-Denis... Ton écusson est tout fait: _d'or, aux trois bas de chausses d'azur, deux et un, et en coeur un bonnet de nuit flamboyant_, avec cette devise: _Utile dulci!_...

On rit un peu, sauf Oriol et Gonzague.

Oriol avait reçu le jour au coin de la rue Mauconseil, dans une boutique de bonneterie. Si Chaverny eût gardé ce mot pour le souper, il aurait eu un succès fou.

--Vous avez votre pension, Navailles, reprit cependant M. de Gonzague, cette vivante providence; Montaubert, vous avez votre brevet.

Montaubert et Navailles se repentirent d'avoir ri.

--Nocé, continua le prince, vous monterez demain dans les carrosses. Vous, Gironne, je vous dirai, quand nous serons seuls tous deux, ce que j'ai obtenu pour vous.

Nocé fut content. Gironne le fut davantage.

Gonzague, poursuivant le cours de ses largesses, qui ne lui coûtaient rien, nomma chacun par son nom. Personne ne fut oublié.

--Viens çà, marquis, dit-il enfin.

--Moi! fit Chaverny.

--Viens çà, enfant gâté!

--Cousin, je connais mon sort, s'écria plaisamment le marquis; tous nos jeunes condisciples qui ont été sages ont eu des _satisfecit_... Moi, le moins que je risque, c'est d'être au pain et à l'eau. Ah! ajouta-t-il en se frappant la poitrine, je sens que je l'ai bien mérité!

--M. de Fleury, gouverneur du roi, était au petit lever, dit Gonzague.

--Naturellement, repartit le marquis, c'est sa charge.

--M. de Fleury est sévère.

--C'est son métier.

--M. de Fleury a su ton histoire aux Feuillantines avec mademoiselle de Clermont.

--Aïe! fit Navailles.

--Aïe! aïe, répétèrent Oriol et consorts.

--Et tu m'as empêché d'être exilé, cousin? dit Chaverny: grand merci!

--Il ne s'agissait pas d'exil, marquis.

--De quoi donc s'agissait-il, cousin?

--Il s'agissait de la Bastille.

--Et tu m'as épargné la Bastille! Deux fois grand merci!

--J'ai fait mieux, marquis.

--Mieux encore, cousin? Il faudra donc que je me prosterne?

--Ta terre de Chaneilles fut confisquée sous le feu roi.

--Lors de l'édit de Nantes, oui.

--Elle était d'un beau revenu, cette terre de Chaneilles?

--Vingt mille écus, cousin... pour moitié moins, je me donnerais au diable.

--Ta terre de Chaneilles t'est rendue.

--En vérité! s'écria le petit marquis.

Puis, tendant la main à Gonzague et d'un grand sérieux:

--Alors, c'est dit, je me donne au diable!

Gonzague fronça le sourcil. Le cénacle entier n'attendait qu'un signe pour crier au scandale. Chaverny promena tout autour de lui son regard dédaigneux.

--Cousin, prononça-t-il lentement et à voix basse, je ne vous souhaite que du bonheur. Mais, si les mauvais jours venaient, la foule s'éclaircirait autour de vous. Je n'insulte personne: c'est la règle... Dussé-je rester seul, alors, cousin, moi, je resterai!

V

--Où est expliquée l'absence de Faënza et de Saldagne.--

La distribution était faite. Nocé combinait son costume pour monter le lendemain dans les carrosses du roi. Oriol, gentilhomme depuis cinq minutes, cherchait déjà quels ancêtres il avait bien pu avoir au temps de saint Louis. Tout le monde était content.

M. de Gonzague n'avait certes point perdu sa peine au petit lever de Sa Majesté.

--Cousin, dit pourtant le petit marquis, je ne te tiens pas quitte, malgré le magnifique cadeau que tu viens de me faire.

--Que te faut-il encore?

--Je ne sais si c'est à cause des Feuillantines et de mademoiselle de Clermont, mais Bois-Rosé m'a refusé obstinément une invitation pour la fête de ce soir au Palais-Royal. Il m'a dit que toutes les cédules étaient distribuées.

--Je crois bien! s'écria Oriol, elles faisaient dix louis rue Quincampoix ce matin. Bois-Rosé a dû gagner là-dessus cinq ou six cent mille livres.

--Dont moitié pour ce bon abbé Dubois, son maître!

--J'en ai vu vendre une cinquante louis, ajouta Albret.

--On n'a pas voulu m'en donner à soixante! enchérit Taranne.

--On se les arrache.

--A l'heure qu'il est, elles n'ont plus de prix!

--C'est que la fête sera splendide, messieurs, dit Gonzague: tous ceux qui seront là auront leur brevet de fortune ou de noblesse... Je ne pense pas qu'il soit entré dans la pensée de M. le régent de livrer ces cédules à la spéculation. Mais ceci est le petit malheur des temps... et, sur ma foi! je ne vois point de mal à ce que Bois-Rosé ou l'abbé fassent leurs affaires avec cela.

--Dussent les salons du régent, fit observer Chaverny, s'emplir cette nuit de courtiers et de trafiquants!

--C'est la noblesse de demain, répliqua Gonzague; le mouvement est là!

Chaverny frappa sur l'épaule d'Oriol.

--Toi qui est d'aujourd'hui, dit-il, comme tu les regarderas par-dessus l'épaule, ces gens de demain!

Il nous faut bien dire un mot de cette fête.

C'était l'Écossais Law qui en avait eu l'idée, et c'était aussi l'Écossais Law qui en faisait les frais énormes.

Ce devait être le triomphe symbolique du _système_, comme on disait alors, la constatation officielle et bruyante de la victoire du crédit sur les espèces monnayées.

Pour que cette ovation eût plus de solennité, Law avait obtenu que Philippe d'Orléans lui prêtât les salons et les jardins du Palais-Royal.

Bien plus, les invitations étaient faites au nom du régent, et, pour ce seul fait, le triomphe du dieu Papier devenait une fête

nationale.

Law avait mis, dit-on, des sommes folles à la disposition de la maison du régent, pour que rien ne manquât au prestige de ces réjouissances. Tout ce que la prodigalité la plus large peut produire en fait de merveilles devait éblouir les yeux des invités.

On parlait surtout du feu d'artifice et du ballet.

Le feu d'artifice, commandé au cavalier Gioja, devait représenter le palais gigantesque bâti en projet par Law sur les bords du Mississipi. Le monde, on le savait bien, ne devait plus avoir qu'une merveille: c'était ce palais de marbre, orné de tout l'or inutile que le crédit vainqueur jetait hors de la circulation.

Un palais grand comme une ville où seraient prodiguées toutes les richesses métalliques du globe!

L'argent et l'or n'étaient plus bons qu'à cela.

Le ballet, oeuvre allégorique dans le goût du temps, devait encore représenter le crédit personnifiant le bon ange de la France et la plaçant à la tête des nations.

Plus de famines, plus de misère, plus de guerres!

Le crédit, cet autre messie envoyé par Dieu clément, allait étendre au globe entier les délices reconquises du paradis terrestre.

Après la fête de cette nuit, le crédit déifié n'avait plus besoin que d'un temple.

Les pontifes existaient d'avance.

M. le régent avait fixé à trois mille le nombre des entrées. Dubois tierça sous main le compte; Bois-Rosé, maître des cérémonies, le doubla en tapinois.

A ces époques où règne la contagion de l'agio, l'agio se fourre partout, rien n'échappe à son envahissante influence.

De même que vous voyez, dans les bas quartiers du négoce, les petits enfants marchant à peine trafiquer déjà de leurs jouets, et _faire l'article_ en bégayant, sur un pain d'épice entamé, sur un cerf-volant en lambeaux, sur une demi-douzaine de billes; de même, quand la fièvre de spéculer prend un peuple, les grands enfants se mettent à survendre tout ce qu'on recherche, tout ce qui a vogue: les cartes du restaurant à la mode, les stalles du théâtre heureux, les chaises de l'Église encombrée.

Si le pain est rare, on fait les miches à prime; si c'est le vin, on fait monter le campêche.

Et ces choses ont lieu tout uniment, sans que personne s'en formalise.

Ceux qui pourraient se plaindre ont en général la voix trop faible et parlent de trop bas.

Ceux qui ont une tribune ne peuvent crier tant ils ont la bouche pleine.

Mon Dieu, M. de Gonzague pensait comme tout le monde en disant: «Il n'y a point de mal à ce que Bois-Rosé gagne cinq ou six cent mille livres avec cela!»

--Il me semble avoir entendu dire à Peyrolles, reprit-il en atteignant son portefeuille, qu'on lui a offert deux ou trois mille

louis du paquet de cédules que Son Altesse a bien voulu m'envoyer... mais fi donc!... je les ai gardées pour mes amis.

Il y eut un long bravo. Plusieurs de ces messieurs avaient déjà des cartes dans leurs poches; mais abondance de cartes ne nuit pas, quand elles valent cent pistoles la pièce.

On n'était vraiment pas plus aimable que ce M. de Gonzague ce matin!

Il ouvrit son portefeuille, et jeta sur la table un gros paquet de lettres roses, ornées de ravissantes vignettes qui toutes représentaient, parmi des Amours entrelacés et des fouillis de fleurs, le Crédit, le grand Crédit, tenant à la main une corne d'abondance.

On fit le partage. Chacun en prit pour soi et ses amis, sauf le petit marquis, qui était encore un peu gentilhomme, et ne revendait point ce qu'on lui donnait.

Le noble Oriol avait, à ce qu'il paraît, un nombre considérable d'amis, car il emplit ses poches.

Gonzague les regardait faire.

Son oeil rencontra celui de Chaverny, et tous deux se prirent à rire.

Si quelqu'un de ces messieurs croyait prendre Gonzague pour dupe, celui-là se trompait; Gonzague avait son idée: il était plus fort dans son petit doigt qu'une douzaine d'Oriol multipliées par un demi-cent de Gironne ou de Montaubert.

--Veuillez, messieurs, dit-il, laisser deux de ces cartes pour Faënza et pour Saldagne... Je m'étonne, en vérité, de ne les point voir ici.

Il était sans exemple que Faënza et Saldagne eussent manqué à l'appel.

--Je suis heureux, reprit Gonzague, pendant qu'avait lieu la curée d'invitations cotées rue Quincampoix, je suis heureux d'avoir pu faire encore pour vous cette bagatelle... Souvenez-vous bien de ceci... Partout où je passerai, vous passerez. Vous êtes autour de moi un bataillon sacré: votre intérêt est de me suivre, mon intérêt est de vous tenir toujours la tête au-dessus de la foule.

Il n'y avait plus sur la table que les deux lettres de Saldagne et de Faënza. On se remit à écouter le maître attentivement et respectueusement.

--Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, acheva Gonzague: des événements vont avoir lieu sous peu qui seront pour vous des énigmes. Ne cherchez jamais,--je ne demande point ceci, je l'exige,--ne cherchez jamais les raisons de ma conduite; prenez seulement le mot d'ordre, et faites... Si la route est longue et difficile, peu vous importe, puisque je vous affirme sur mon honneur que la fortune est au bout.

--Nous vous suivrons! s'écria Navailles.

--Tous, tant que nous sommes! ajouta Gironne.

Et Oriol, rond comme un ballon, conclut avec un geste chevaleresque:

--Fût-ce en enfer!

--La peste! cousin, fit Chaverny entre haut et bas, les chauds amis que nous avons là!... Je voudrais gager que...

Un cri de surprise et d'admiration l'interrompit.

Lui-même resta bouche béante à regarder une jeune fille d'une admirable beauté qui venait de se montrer étourdiment au seuil de la chambre à coucher de Gonzague.

Évidemment, elle n'avait point cru trouver là si nombreuse compagnie.

Comme elle franchissait le seuil, son visage tout jeune, tout brillant d'espiègle gaieté, avait un petillant sourire. A la vue des compagnons de Gonzague, elle s'arrêta, rabattit vivement son voile de dentelle, épaissi par la broderie, et resta immobile comme une charmante statue.

Chaverny la dévorait des yeux. Les autres avaient toutes les peines du monde à réprimer leurs regards curieux.

Gonzague, qui d'abord avait fait un mouvement, se remit aussitôt et alla droit à la nouvelle venue.

Il prit sa main, qu'il porta vers ses lèvres avec plus de respect encore que de galanterie.

La jeune fille resta muette.

--C'est la belle recluse! murmura Chaverny.

--L'Espagnole!... ajouta Navailles.

--Celle pour qui M. le prince tient close sa petite maison derrière Saint-Magloire!

Et ils admiraient, en connaisseurs qu'ils étaient, cette taille souple, amoureuse et noble à la fois, ce bas de jambe adorable,

attaché à un pied de fée, cette splendide couronne de cheveux abondants, soyeux et plus noirs que le jais.

C'était tout ce qu'ils pouvaient voir.

L'inconnue portait une toilette de ville dont la richesse simple sentait la grande dame. Elle la portait bien.

--Messieurs, dit le prince, vous deviez voir aujourd'hui même cette jeune et chère enfant, car elle m'est chère à plus d'un titre; et je le proclame, je ne comptais point que ce serait sitôt. Je ne me donne point l'honneur de vous présenter à elle en ce moment; il n'est pas temps. Attendez-moi ici, je vous prie. Tout à l'heure, nous aurons besoin de vous.

Il prit la main de la jeune fille, après l'avoir baisée de nouveau, et la fit entrer dans son appartement, dont la porte se renferma sur eux.

Vous eussiez vu aussitôt tous les visages changer, sauf celui du petit marquis de Chaverny, qui resta impertinent comme devant.

Le maître n'était plus là; tous ces écoliers barbus avaient vacances.

--A la bonne heure! s'écria Gironne.

--Ne nous gênons pas! fit Montaubert.

--Messieurs, reprit Nocé, le feu roi fit une sortie semblable de madame de Montespan, devant toute la cour assemblée... Choisy, c'est ton vénérable oncle qui raconte cela dans ses mémoires. Monseigneur de Paris était présent, le chancelier, les princes, trois cardinaux et deux abbesses, sans compter le père Letellier. Le roi et sa comtesse devaient échanger solennellement leurs

adieux pour rentrer, chacun de son côté, dans le giron de la vertu. Mais pas du tout: madame de Montespan pleura; Louis le Grand larmoya, puis tous deux tirèrent leur révérence à l'austère assemblée, et de cette aventure naquit mademoiselle de Blois, qui est maintenant madame la duchesse d'Orléans.

--Qu'elle est belle! dit Chaverny tout rêveur.

--Ah çà! fit Oriol, savez-vous une idée qui me vient? Cette assemblée de famille... si c'était pour un divorce!

On se récria d'abord, puis chacun convint que la chose n'était pas impossible.

Personne n'ignorait la profonde séparation qui existait entre le prince de Gonzague et sa femme.

--Ce diable d'homme est fin comme l'ambre, reprit Taranne, il est capable de laisser la femme et de garder la dot!

--Et c'est là-dessus, ajouta Gironne, que nous allons donner nos votes.

--Qu'en dis-tu, toi, Chaverny? demanda le gros Oriol.

--Je dis, répliqua le petit marquis, que vous seriez des infâmes, si vous n'étiez des sots...

--De par Dieu! petit cousin, s'écria Nocé, tu es à l'âge où l'on corrige les mauvaises habitudes; j'ai envie...

--La la! s'interposa le paisible Oriol.

Chaverny n'avait même pas regardé Nocé.

--Qu'elle est belle! fit-il une seconde fois.

--Chaverny est amoureux! s'écria-t-on de toutes parts.

--C'est pourquoi je lui pardonne, ajouta Nocé.

--Mais, en somme, demanda Gironne, que sait-on sur cette jeune fille?

--Rien, répondit Navailles, sinon que M. de Gonzague la cache soigneusement, et que Peyrolles est l'eunuque chargé d'obéir aux caprices de cette belle personne.

--Peyrolles n'a pas parlé?

--Peyrolles ne parle jamais.

--C'est pour cela qu'on le garde.

--Elle doit être à Paris, reprit Nocé, depuis une ou deux semaines tout au plus; car, le mois passé, la Nivelle était reine et maîtresse dans la petite maison de M. le prince.

--Depuis lors, ajouta Oriol, nous n'avons pas soupé une seule fois à la petite maison.

--Il y a une manière de corps de garde dans le jardin, dit Montaubert; les chefs de poste sont tantôt Faënza, tantôt Saldagne.

--Mystère! mystère!

--Prenons patience... Nous allons savoir cela aujourd'hui... Holà! Chaverny!

Le petit marquis tressaillit comme si on l'eût éveillé en sursaut.

--Chaverny, tu rêves!...

--Chaverny, tu es muet!

--Chaverny, parle! parle, quand même ce serait pour nous dire des injures!

Le petit marquis appuya son menton contre sa main blanchette.

--Messieurs, dit-il, vous vous damnez tous les jours trois ou quatre fois pour quelques chiffons de banque... Moi, pour cette belle fille-là, je me damnerai une fois, voilà tout.

En quittant Cocardasse junior et Amable Passepoil, installés commodément à l'office devant un copieux repas, M. de Peyrolles était sorti de l'hôtel par la porte du jardin. Il prit la rue Saint-Denis, et, passant derrière l'église Saint-Magloire, il s'arrêta devant la porte d'un autre jardin dont les murs disparaissaient presque sous les branches énormes et pendantes d'une allée de vieux ormes.

M. de Peyrolles avait dans la poche de son beau pourpoint la clef de cette porte.

Il entra. Le jardin était solitaire. On voyait, au bout d'une allée en berceau, ombreuse jusqu'au mystère, un pavillon tout neuf, bâti dans le style grec, et dont le péristyle s'entourait de statues.

Un bijou que ce pavillon! la dernière oeuvre de l'architecte Oppenort!

M. de Peyrolles s'engagea dans la sombre allée et gagna le pavillon.

Dans le vestibule étaient plusieurs valets en livrée.

--Où est Saldagne? demanda Peyrolles.

On n'avait point vu M. le baron de Saldagne depuis la veille.

--Et Faënza?

Même réponse que pour Saldagne.

La maigre figure de l'intendant prit une expression d'inquiétude.

--Que veut dire ceci? pensa-t-il.

Sans interroger autrement les valets, il demanda si mademoiselle était visible.

Il y eut un va et vient de domestiques. On entendit la voix de la première camériste. Mademoiselle attendait M. de Peyrolles dans son boudoir.

--Je n'ai pas dormi! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit!... Je ne veux plus demeurer dans cette maison!... La ruelle qui est de l'autre côté du mur est un coupe-gorge.

C'était la jeune fille admirablement belle que nous avons vue entrer tout à l'heure chez M. de Gonzague. Sans faire tort à sa toilette, elle était plus charmante encore, s'il est possible, dans son déshabillé du matin. Son peignoir blanc flottant laissait deviner les perfections de sa taille, légère et robuste à la fois; ses beaux grands cheveux noirs dénoués tombaient à flots abondants sur ses épaules, et ses petits pieds nus jouaient dans des mules de satin.

Pour approcher de si près et sans danger pareille enchanteresse, il fallait être de marbre.

M. de Peyrolles avait toutes les qualités de l'emploi de confiance qu'il remplissait auprès de son maître.

Il eût disputé le prix de l'impassibilité à Mesrour, chef des eunuques noirs du calife Haroun-el-Reschild.

Au lieu d'admirer les charmes de sa belle compagne, il lui dit:

--Dona Cruz, M. le prince désire vous voir à son hôtel ce matin.

--Miracle! s'écria la jeune fille; moi sortir de ma prison! moi traverser la rue! moi, moi! Êtes-vous bien sûr de ne pas rêver debout, monsieur de Peyrolles?

Elle le regarda en face, puis elle éclata de rire, en exécutant très-remarquablement une pirouette double.

L'intendant ajouta sans sourciller:

--Pour vous rendre à l'hôtel; M. le prince désire que vous fassiez toilette.

--Moi! se récria encore la jeune fille, faire toilette! santa Virgen! je ne crois pas un mot de ce que vous me dites!

--Je parle pourtant très-sérieusement, dona Cruz; dans une heure, il faut que vous soyez prête.

Dona Cruz se regarda dans une glace et se rit au nez.

Puis, pétulante comme la poudre:

--Angélique! Justine! madame Langlois! Sont-elles lentes, ces Françaises! fit-elle en colère de ne les point voir arriver avant d'avoir été appelées. Madame Langlois, Justine, Angélique!

--Il faut le temps..., voulut dire le flegmatique factotum.

--Vous, allez-vous-en! s'écria dona Cruz; vous avez fait votre commission... J'irai.

--C'est moi qui vous conduirai, rectifia Peyrolles.

--Oh! l'ennui! santa Maria! soupira dona Cruz; si vous saviez comme je voudrais voir une autre figure que la vôtre, mon bon monsieur de Peyrolles!

Madame Langlois, Angélique et Justine, trois chambrières parisiennes, entrèrent ensemble à ce moment. Dona Cruz ne songeait déjà plus à elles.

--Je ne veux pas, dit-elle, que ces deux hommes restent la nuit dans ma maison, ils me font peur.

Il s'agissait de Faënza et de Saldagne.

--C'est la volonté de monseigneur, répliqua l'intendant.

--Suis-je esclave? s'écria la pétulante enfant, déjà rouge de colère; ai-je demandé à venir ici? Si je suis prisonnière, c'est bien le moins que je puisse choisir mes geôliers! Dites-moi que je ne reverrai plus ces deux hommes ou je n'irai pas à l'hôtel...

Madame Langlois, première camériste de dona Cruz, s'approcha de M. de Peyrolles et lui dit quelques mots à l'oreille. Le visage de l'intendant, qui était naturellement très-pâle, devint livide.

--Avez-vous vu cela? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

--Je l'ai vu, répondit la camériste.

--Quand donc?

--Tout à l'heure. On vient de les trouver tous deux.

--Où cela?

--En dehors de la poterne qui donne sur la ruelle.

--Je n'aime pas qu'on parle à voix basse en ma présence, dit dona Cruz avec hauteur.

--Pardon, madame, repartit humblement l'intendant; qu'il vous suffise de savoir que ces deux hommes qui vous déplaisent..., vous ne les reverrez plus.

--Alors, qu'on m'habille, ordonna la belle fille.

--Ils ont soupé hier soir en bas tous les deux, racontait cependant madame Langlois en reconduisant Peyrolles sur l'escalier. Saldagne, qui était de garde, a voulu reconduire M. de Faënza. Nous avons entendu dans la ruelle un cliquetis d'épées.

--Dona Cruz m'a parlé de cela, interrompit Peyrolles.

--Le bruit n'a pas duré longtemps, reprit la camériste; tout à l'heure un valet sortant par la ruelle s'est heurté contre deux cadavres.

--Langlois! Langlois! appela en ce moment la belle recluse.

--Allez! ajouta la camériste remontant les degrés précipitamment; ils sont là, au bout du jardin.

Dans le boudoir, les trois chambrières commencèrent l'oeuvre facile et charmante de la toilette d'une jolie fille. Dona Cruz se livra bientôt tout entière au bonheur de se voir si belle. Son miroir lui souriait.

Santa Virgen! elle n'avait jamais été si heureuse depuis son arrivée dans cette grande ville de Paris, dont elle n'avait vu que les rues longues et noires par une sombre nuit d'automne.

--Enfin! se disait-elle, mon beau prince va tenir sa promesse... Je vais voir, être vue!... Paris, qu'on m'a tant vanté, va être pour moi autre chose qu'un pavillon isolé dans un froid jardin entouré de murs!

Et, toute joyeuse, elle échappait aux mains de ses caméristes pour danser en rond autour de la chambre, comme une folle enfant qu'elle était...

M. de Peyrolles, lui, avait gagné tout d'un temps le bout du jardin. Au fond d'une charmille sombre, sur un tas de feuilles sèches, il y avait deux manteaux étendus.

Sous les manteaux on devinait la forme de deux corps humains.

Peyrolles souleva en frissonnant le premier manteau, puis l'autre.

Sous le premier était Faënza, sous le second Saldagne.

Tous deux avaient au front une blessure pareille.

Les dents de Peyrolles s'entre-choquèrent avec bruit. Il laissa retomber les manteaux.

VI

--Dona Cruz.--

Il y a une fatale histoire que tous les romanciers ont racontée au moins une fois en leur vie: c'est l'histoire de la pauvre enfant enlevée à sa mère,--qui était duchesse,--par les gypsies d'Écosse, par les brigands de la Calabre ou du Rhin, par les brigands de Hongrie ou par les gitanos d'Espagne.

Nous ne savons absolument pas et nous prenons l'engagement de ne point l'apprendre, si notre belle dona Cruz était une duchesse volée ou une véritable fille de gitana.

La chose certaine, c'est qu'elle avait passé sa vie entière parmi les gitanos, allant comme eux de ville en ville, de hameaux en bourgades en dansant sur la place publique, tant qu'on voulait pour un maravédis.

C'est elle-même qui nous dira comment elle avait quitté ce métier libre, mais peu lucratif, pour venir habiter à Paris la petite maison de M. de Gonzague.

Une demi-heure après sa toilette achevée, nous la retrouvons dans la chambre à coucher de ce dernier, émue malgré sa hardiesse, et toute confuse de la belle entrée qu'elle venait de faire.

--Pourquoi Peyrolles ne vous a-t-il pas accompagnée? lui demanda Gonzague.

--Votre Peyrolles, répondit la jeune fille,--a perdu la parole et le sens pendant que je faisais ma toilette... Il ne m'a quittée qu'un instant pour se promener au jardin...; quand il est revenu, il ressemblait à un homme frappé de la foudre. Mais, s'interrompit-t-

elle d'une voix caressante, ce n'est pas pour parler de votre Peyrolles que vous m'avez fait venir, n'est-ce pas, monseigneur?

--Non, répondit Gonzague en riant,--ce n'est pas pour parler de mon Peyrolles.

--Dites vite! s'écria dona Cruz;--que voulez-vous de moi?... Je brûle de le savoir, vous voyez bien! Dites vite!

Gonzague la regardait attentivement.

Il pensait:

--J'ai cherché longtemps, mais pouvais-je trouver mieux?... Elle lui ressemble, sur ma foi! ce n'est pas une illusion que je me fais...

--Eh bien, reprit dona Cruz, dites donc!

--Asseyez vous, chère enfant, repartit Gonzague.

--Retournerai-je dans ma prison?

--Pas pour longtemps...

--Ah!... fit la jeune fille avec regret,--j'y retournerai?... Pour la première fois aujourd'hui, j'ai vu un coin de la ville au soleil... C'est beau!... ma solitude me semblera plus triste.

--Nous ne sommes pas à Madrid, objecta Gonzague, et il faut des précautions.

--Pourquoi des précautions? fais-je du mal pour que l'on me cache?

--Non, assurément, dona Cruz; mais...

--Ah! tenez, monseigneur, l'interrompit-elle avec feu,--il faut que je vous parle: j'ai le coeur trop plein... Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, allez! Je vois bien que nous ne sommes plus à Madrid... mon pauvre beau Madrid, où j'étais pauvre, c'est vrai, orpheline, abandonnée..., mais où j'étais libre... libre comme l'air du ciel!...

Elle s'interrompit, et ses sourcils noirs se froncèrent légèrement.

--Savez-vous, monseigneur, dit-elle, que vous m'aviez promis bien des choses?

--Je tiendrai plus que je n'ai promis, repartit Gonzague.

--Ceci est encore une promesse... et je commence à ne plus croire.

Ses sourcils se détendirent et un voile de rêverie vint adoucir l'éclair aigu de son regard.

--Ils me connaissaient tous, dit-elle,--les gens du peuple et les seigneurs... ils m'aimaient, et, quand j'arrivais on criait: «Venez, venez voir la gitanita, la gitanita qui va danser le bamboleo de Xerès!» et si je tardais à venir, il y avait toujours du monde... beaucoup de monde à m'attendre sur le plaza Santa, derrière l'Alcazar... Quand je rêve la nuit, je revois ces grands orangers du palais qui embaumaient l'air du soir et ces maisons à tourelles brodées, où s'ouvrait à demi la jalousie, vers la brune... Ah! ah! j'ai prêté ma mandoline à plus d'un grand d'Espagne! Beau pays! se reprit-elle les larmes aux yeux,--pays des parfums et des sérénades! Ici, l'ombre de vos arbres est froide et fait frissonner.

Sa tête se pencha sur sa main. Gonzague la laissait dire et semblait songer.

--Vous souvenez-vous? dit-elle tout à coup;--c'était un soir... J'avais dansé plus tard que de coutume... Au détour de la rue sombre qui monte à l'Assomption, je vous vis soudain près de moi... j'eus peur et j'eus espoir. Quand vous parlâtes, votre voix grave et douce me serra le coeur; mais je ne songeai point à m'enfuir... Vous me dites en vous plaçant devant moi pour me barrer le passage:

«--Comment vous appelez-vous, enfant?

»--Santa-Cruz, répondis-je; on m'appelait Flor quand j'étais avec mes frères les gitanos de Grenade; mais les prêtres m'avaient donné avec le baptême le nom de Marie de la Sainte-Croix.

»--Ah! me dîtes-vous,--vous êtes chrétienne?...» Peut-être ne vous souvenez-vous plus déjà de tout cela, monseigneur?

--Si fait, dit Gonzague avec distraction;--je n'ai rien oublié.

--Moi, reprit dona Cruz, dont la voix eut un tremblement,--je me souviendrai de cette heure-là toute ma vie... Je vous aimais déjà... Comment? Je ne sais... Par votre âge, vous pourriez être mon père... et où trouverais-je un amant plus beau, plus noble, plus brillant que vous?

Elle dit cela sans rougir.--Elle ne savait pas ce que c'était que notre pudeur.

Ce fut un baiser de père que Gonzague déposa sur son front.

Dona Cruz laissa échapper un gros soupir.

--Vous me dites, reprit-elle: «Tu es trop belle, ma fille, pour danser ainsi sur la place publique avec un tambour de basque et une ceinture de faux sequins... Viens avec moi.»

Je me mis à vous suivre. Je n'avais déjà plus de volonté.

En entrant dans votre demeure, je reconnus bien que c'était le propre palais d'Alberoni. On me dit que vous étiez l'ambassadeur secret du régent de France auprès de la cour de Madrid.

Que m'importait cela?--Nous partîmes le lendemain.--Vous ne me donnâtes point place dans votre chaise.

Oh! je ne vous ai jamais dit cela, monseigneur, car c'est à peine si je vous entrevois à de rares intervalles. Je suis seule, je suis triste, je suis abandonnée!

Je fis cette longue route de Madrid à Paris, cette route sans fin, dans un carrosse à rideaux épais et toujours fermés, je la fis en pleurant, je la fis avec des regrets plein le coeur!... Je sentais bien déjà que j'étais une exilée.

Et combien de fois, combien de fois, sainte Vierge! durant ces heures silencieuses, n'ai-je pas regretté mes libres soirées, ma danse folle et mon rire perdu!...

Gonzague ne l'écoutait plus: sa pensée était ailleurs.

--Paris! Paris! s'écria-t-elle avec une pétulance qui le fit tressaillir; vous souvenez-vous quel tableau vous m'aviez fait de Paris?... Paris, le paradis des belles filles!... le rêve enchanté, la richesse inépuisable, le luxe éblouissant... un bonheur qui ne rassasie pas! une fête de toute la vie... Vous souvenez-vous comme vous m'aviez enivrée?...

Elle prit la main de Gonzague et la tint entre les siennes.

--Monseigneur, monseigneur, fit-elle plaintivement, j'ai vu de nos belles fleurs d'Espagne dans votre jardin... elles sont bien faibles, bien tristes... elles vont mourir... Voulez-vous donc me tuer, monseigneur?...

Et, se redressant soudain pour rejeter en arrière l'opulente parure de ses cheveux, elle alluma un rapide éclair dans sa prunelle.

--Écoutez, monseigneur, s'écria-t-elle,--je ne suis pas votre esclave; j'aime la foule, moi, la solitude m'effraye... j'aime le bruit; le silence me glace... il me faut la lumière, le mouvement, le plaisir surtout, le plaisir qui fait vivre... La gaieté m'attire, le rire m'enivre, les chansons me charment... L'or du vin de Rotta met des diamants dans mes yeux, et quand je ris je sens bien que je suis plus belle!

--Charmante folle, murmura Gonzague avec une caresse tout paternelle.

Dona Cruz retira ses mains:

--Vous n'étiez pas ainsi à Madrid!... fit-elle.

Puis avec colère:

--Vous avez raison, je suis folle... mais je veux devenir sage... je m'en irai...

--Dona Cruz!... fit le prince.

Elle pleurait.--Il prit son mouchoir brodé pour essuyer doucement ses larmes.

Sous ces larmes, qui n'avaient pas eu le temps de sécher, vint un fin sourire.

--D'autres m'aimeront! dit-elle avec menace.

Ce paradis, reprit-elle avec amertume.--C'était une prison!... vous m'avez trompée, prince... Un merveilleux boudoir m'attendait dans un pavillon qui semble détaché d'un palais de fée... du marbre, des peintures délicieuses, des draperies de velours brodé d'or... de l'or aussi aux lambris, et des sculptures, des cristaux aux voûtes...

Mais à l'entour, poursuivit-elle, des ombrages sombres et mouillés... des pelouses noires, où tombent une à une les pauvres feuilles, mortes de ce froid qui me glace...

Des caméristes muettes, des valets discrets, des gardes du corps farouches... et pour majordôme, cet eunuque livide, ce Peyrolles...

--Avez-vous à vous plaindre de M. de Peyrolles? demanda Gonzague.

--Non... il est l'esclave de mes moindres désirs... il me parle avec douceur... avec respect même, et, chaque fois qu'il m'aborde, la plume de son feutre balaye la terre.

--Eh bien?...

--Vous raillez, monseigneur!... ne savez-vous pas qu'il rive les verrous à ma porte, et qu'il joue près de moi le rôle d'un gardien de sérail?...

--Vous exagérez tout, dona Cruz!...

--Monseigneur, l'oiseau captif ne regarde même pas les dorures de sa cage... je me déplais chez vous... j'y suis prisonnière... ma patience est à bout... je vous somme de me rendre ma liberté!

Gonzague se prit à sourire.

--Pourquoi me cacher ainsi à tous les yeux? reprit-elle;--répondez, je le veux!

Sa tête charmante se dressait impérieuse.

Gonzague souriait toujours.

--Vous ne m'aimez pas? poursuivit-elle en rougissant, non point de honte, mais de dépit;--puisque vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez être jaloux de moi!...

Gonzague lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Elle rougit davantage.

--J'ai cru..., murmura-t-elle en baissant les yeux,--vous m'avez dit une fois que vous n'étiez pas marié... A toutes mes questions sur ce sujet, ceux qui m'entourent répondent par le silence... J'ai cru... quand j'ai vu que vous me donniez des maîtres de toutes sortes... quand j'ai vu que vous me faisiez enseigner tout ce qui fait le charme des dames françaises... pourquoi ne le dirai-je pas?... je me suis crue aimée!

Elle s'arrêta pour glisser à la dérobée un regard vers Gonzague, dont les yeux exprimaient le plaisir et l'admiration.

--Et je travaillais, continua-t-elle,--pour me rendre plus digne et meilleure... je travaillais avec courage, avec ardeur... rien ne

me coûtait... Il me semblait qu'il n'y avait point d'obstacle assez fort pour entraver ma volonté...

Vous souriez! s'écria-t-elle avec un véritable mouvement de fureur;--santa Virgen! ne souriez pas ainsi, prince, ou vous me rendriez folle!

Elle se plaça devant lui, et, d'un ton qui n'admettait plus de faux fuyants:

--Si vous ne m'aimez pas, que voulez-vous de moi?

--Je veux vous faire heureuse, dona Cruz, répondit Gonzague doucement,--je veux vous faire heureuse et puissante...

--Faites-moi libre d'abord! s'écria la belle captive en pleine révolte.

Et, comme Gonzague cherchait à la calmer:

--Faites-moi libre! répéta-t-elle, libre! libre!... cela me suffit... je ne veux que cela!

Puis, donnant cours à sa turbulente fantaisie:

--Je veux Paris!... je veux le Paris de vos promesses!... ce Paris bruyant et brillant que je devine à travers les murs de ma prison... Je veux sortir... je veux me montrer partout. A quoi me servent mes parures entre quatre murailles? Regardez-moi!... Pensiez-vous que j'allais m'éteindre dans mes larmes?

Elle eut un retentissant éclat de rire.

--Regardez-moi, prince; me voilà consolée... je ne pleurerai plus jamais, je rirai toujours, pourvu qu'on me montre l'Opéra, dont je ne sais que le nom, les fêtes, les danses...

--Ce soir, dona Cruz, interrompit Gonzague froidement,--vous mettrez votre plus riche parure.

Elle releva sur lui son regard défiant et curieux.

--Et je vous conduirai, poursuivit Gonzague, au bal de M. le régent.

Dona Cruz demeura comme abasourdie.

Son visage, mobile et charmant, changea deux ou trois fois de couleur.

--Est-ce vrai, cela? demanda-t-elle enfin; car elle doutait encore.

--C'est vrai, répondit Gonzague.

--Vous ferez cela, vous? s'écria-t-elle;--oh! je vous pardonne tout, prince... vous êtes bon!... vous êtes mon ami!...

Elle se jeta à son cou,--puis, le quittant, elle se mit à gambader comme une folle.

Tout en dansant, elle disait:

--Le bal du régent!... nous irons au bal du régent!... Les clôtures ont beau être épaisses, le jardin froid et désert, les fenêtres closes!... j'ai entendu parler du bal du régent!... je sais qu'on y verra des merveilles... et moi, je serai là!...

Oh! merci! merci, prince! s'interrompit-elle;--si vous saviez comme vous êtes beau quand vous êtes bon!... C'est au Palais-Royal, n'est-ce pas?... moi qui mourais d'envie de voir le Palais-Royal...

Elle était tout au bout de la chambre. D'un bond, elle fut auprès de Gonzague et s'agenouilla sur un coussin à ses pieds.

Et, toute sérieuse, elle demanda en croisant ses deux belles mains sur le genou du prince et en le regardant fixement:

--Quelle toilette ferai-je?

Gonzague secoua la tête gravement.

--Aux bals de la cour de France, dona Cruz, répondit-il,--il y a quelque chose qui rehausse et pare un beau visage encore plus que la toilette la plus recherchée.

Dona Cruz essaya de deviner.

--C'est le sourire? dit-elle, comme un enfant à qui l'on propose une naïve énigme.

--Non, répliqua Gonzague.

--C'est la grâce?...

--Non... vous avez la grâce et le sourire, dona Cruz... la chose dont je vous parle...

--Je ne l'ai pas... n'est-ce pas?

Et, comme Gonzague tardait à répondre, elle ajouta, impatiente déjà:

--Me la donnerez-vous?

--Je vous la donnerai, dona Cruz.

--Mais qu'est-ce donc que je n'ai pas? interrogea la coquette, qui, en même temps, jeta son triomphant regard vers le miroir.

Certes, le miroir ne pouvait suppléer à la réponse de Gonzague.

Gonzague répondit:

--Un nom!

Et voilà dona Cruz précipitée du sommet de sa joie.

Un nom! Elle n'avait pas de nom!... Le Palais Royal, ce n'était pas la plaza Santa, derrière l'Alcazar.--Il ne s'agissait plus ici de danse au son d'un tambour de basque avec une ceinture de faux sequins autour des hanches.

Oh! la pauvre dona Cruz!--Gonzague venait bien de lui faire une promesse...

Mais la promesse de Gonzague!

Et d'ailleurs, un nom, cela se donne-t-il?

Le prince sembla marcher de lui-même au-devant de cette objection.

--Si vous n'aviez pas de nom, chère enfant, dit-il, toute ma tendre affection serait impuissante... mais votre nom n'est qu'égaré; c'est moi qui le retrouve... Vous avez un nom illustre parmi les plus illustres noms de France.

--Que dites-vous!... s'écria la fillette éblouie.

--Vous avez une famille, poursuivit Gonzague, dont le ton était solennel; une famille puissante et alliée à nos rois... Votre père était duc.

--Mon père! répéta dona Cruz; il était duc, dites-vous?... Il est donc mort?

Gonzague courba la tête.

--Et ma mère?...

La voix de la pauvre enfant tremblait.

--Votre mère, repartit Gonzague,--est princesse.

--Elle vit! s'écria dona Cruz, dont le coeur bondit;--vous avez dit: «Elle est princesse!...» Elle vit! ma mère vit!... je vous en prie, je vous en prie, parlez-moi de ma mère!

Gonzague mit un doigt sur sa bouche.

--Pas à présent, murmura-t-il.

Mais dona Cruz n'était pas faite pour se laisser prendre à ces airs de mystère.

Elle saisit les deux mains de Gonzague.

Vous allez me parler de ma mère, dit-elle, et tout de suite!--Mon Dieu! comme je vais l'aimer... Elle est bien bonne, n'est-ce pas?... et bien belle?

C'est une chose singulière! s'interrompit-elle avec gravité;--j'ai toujours rêvé cela... Une voix en moi me disait que j'étais la fille d'une princesse.

Gonzague eut grand'peine à garder son sérieux.

--Elles sont toutes les mêmes! pensa-t-il.

--Oui, continua dona Cruz,--quand je m'endormais, le soir, je la voyais, ma mère... toujours... toujours penchée à mon chevet... de grands beaux cheveux noirs... un collier de perles... de fiers sourcils... des pendants d'oreilles en diamants... et un regard si doux!... Comment s'appelle ma mère?

--Vous ne pouvez le savoir encore, dona Cruz.

--Pourquoi cela?

--Un grand danger!...

--Je comprends! je comprends! interrompit-elle, prise tout à coup par quelque romanesque souvenir... J'ai vu au théâtre de Madrid des comédies... C'était ainsi... On ne disait jamais du premier coup aux jeunes filles le nom de leur mère.

--Jamais, approuva Gonzague.

--Un grand danger..., reprit dona Cruz; et cependant... j'ai de la discrétion, allez!... j'aurais gardé mon secret jusqu'à la mort!

Elle se campa, belle et fière comme Chimène.

--Je n'en doute pas, repartit Gonzague;--mais vous n'attendrez pas longtemps, chère enfant... Dans quelques heures, le secret de votre naissance vous sera révélé... En ce moment, vous ne devez savoir qu'une seule chose: c'est que vous ne vous appelez pas Maria de la Santa-Cruz.

--Mon vrai nom était Flor?

--Pas davantage.

--Comment donc m'appelais-je?

--Vous reçûtes au berceau le nom de votre mère, qui était Espagnole... vous vous nommez Aurore.

Dona Cruz tressaillit et répéta:

--Aurore!...

Puis elle ajouta en frappant ses mains l'une contre l'autre:

--Voilà une chose singulière!

Gonzague la regardait attentivement. Il attendait qu'elle parlât.

--Pourquoi cette surprise?

--Parce que ce nom est rare, repartit la jeune fille devenue rêveuse,--et me rappelle...

--Et vous rappelle? interrogea Gonzague avec anxiété.

--Pauvre petite Aurore! murmura dona Cruz, les yeux humides,--comme elle était bonne... et jolie! et comme je l'aimais!

Gonzague faisait évidemment effort pour cacher sa fiévreuse curiosité. Heureusement que dona Cruz était tout entière à ses souvenirs.

--Vous avez connu, dit le prince en affectant une froide indifférence,--une jeune fille qui s'appelait Aurore?

--Oui...

--Quel âge avait-elle?

--Mon âge... nous étions deux enfants... et nous nous aimions tendrement, bien qu'elle fût heureuse, et moi bien pauvre...

--Y a-t-il longtemps de cela?

--Des années...

Elle regarda Gonzague en face et ajouta:

--Mais cela vous intéresse donc, monsieur le prince?

Gonzague était un de ces hommes qu'on ne trouve jamais hors de garde.

Il prit la main de dona Cruz et répondit avec bonté:

--Je m'intéresse à tout ce que vous aimez, ma fille... Parlez-moi de cette jeune Aurore qui fut votre amie autrefois.

VII

--Le prince de Gonzague.--

La chambre à coucher de Gonzague, riche et de plus beau luxe, comme tout le reste de l'hôtel, s'ouvrait, d'un côté, sur un entre-deux servant de boudoir, qui donnait dans le petit salon où nous avons laissé nos traitants et nos gentilshommes; de l'autre côté, elle communiquait avec la bibliothèque, riche et nombreuse collection qui n'avait pas de rivale à Paris.

Gonzague était un homme très-lettré, savant latiniste, familier avec les grands littérateurs d'Athènes et de Rome, théologien

subtil à l'occasion et profondément versé dans les études philosophiques.

S'il eût été seulement honnête homme avec cela, rien ne lui eût résisté.

Mais le sens de la droiture lui manquait.--Plus on est fort quand on n'a point de règle, plus on s'écarte de la vraie voie.

Il était comme ce prince des contes de l'enfance qui naît dans un berceau d'or entouré de fées amies. Les fées lui donnent tout, à cet heureux petit prince, tout ce qui peut faire la gloire et le bonheur d'un homme.--Mais on a oublié une fée; celle-ci se fâche; elle arrive en colère et dit: «Tu garderas tout ce que nos soeurs t'ont donné, mais...»

Ce mais suffit pour rendre le petit prince malheureux entre les plus misérables.

Gonzague était beau, Gonzague était puissamment riche, Gonzague était de race souveraine; il avait de la bravoure, ses preuves étaient faites; il avait de la science et de l'intelligence; peu d'hommes maniaient la parole avec autant d'autorité que lui; sa valeur diplomatique était connue et cotée fort haut; à la cour, tout le monde subissait son charme; mais...

Mais il n'avait ni foi ni loi et son passé tyrannisait déjà son présent.

Il n'était plus le maître de s'arrêter sur la pente où il avait mis le pied dès ses plus jeunes années; fatalement, il était entraîné à mal faire pour couvrir et cacher ses anciens méfaits.

C'eût été une riche organisation pour le bien; c'était pour le mal une machine vigoureuse. Rien ne lui coûtait. Après vingt-cinq ans, il ne sentait point encore de fatigues.

Quant au remords, Gonzague n'y croyait pas plus qu'à Dieu.

Nous n'avons pas besoin d'apprendre au lecteur que dona Cruz était pour lui un instrument, instrument fort habilement choisi et qui, selon toute apparence, devait fonctionner à merveille.

Gonzague n'avait point pris cette jeune fille au hasard. Il avait hésité longtemps avant de fixer son choix. Dona Cruz réunissait toutes les qualités qu'il avait rêvées, y compris certaine ressemblance assez vague assurément, mais suffisante pour que les indifférents pussent prononcer ce mot si précieux: «Il y a un _air de famille_.»

Cela vous donne tout de suite à l'imposture une terrible vraisemblance.

Mais une circonstance se présentait tout à coup, sur laquelle Gonzague n'avait point compté.

En ce moment, malgré l'étrange révélation que dona Cruz venait de recevoir, ce n'était pas elle qui était la plus émue.

Gonzague avait besoin de toute sa diplomatie pour cacher son trouble.

Et, malgré toute sa diplomatie, la jeune fille découvrit le trouble et s'en étonna.

La dernière parole de Gonzague, tout adroite qu'elle était, laissa un doute dans l'esprit de dona Cruz. Le soupçon s'éveilla en

elle. Les femmes n'ont pas besoin de comprendre pour se défier.

Mais qu'y avait-il donc pour émouvoir ainsi un homme, fort surtout par son sang-froid? Un nom prononcé!

Qu'est-ce qu'un nom?

D'abord, comme l'a dit notre belle recluse, le nom était rare.--Ensuite, il y a des pressentiments.

Les athées croient à tout, sauf à Dieu. Gonzague était d'Italie et très-dévôt aux pressentiments.

Ce nom l'avait violemment frappé.--C'était l'appréciation même de la violence du choc qui troublait maintenant Gonzague superstitieux.

Il se disait:

--C'est un avertissement!

Avertissement de qui?

Gonzague croyait aux étoiles, ou du moins à son étoile. Les étoiles ont une voix. Son étoile avait parlé.

Si c'était une découverte, ce nom, tombé par hasard, les conséquences de cette découverte étaient si graves, que l'étonnement et le trouble du prince ne doivent plus être un sujet de surprise.

Il y avait dix-huit ans qu'il cherchait!

Il se leva, prenant pour prétexte un grand bruit qui montait des jardins, mais en réalité pour calmer son agitation et composer son visage.

Sa chambre était située à l'angle rentrant formé par l'aile droite de la façade de l'hôtel donnant sur le jardin et le principal corps de logis. En face de ses fenêtres étaient celles de l'appartement occupé par madame la princesse de Gonzague.

Là, d'épais rideaux retombaient sur les vitres de toutes les croisées closes.

Dona Cruz, voyant le mouvement de Gonzague se leva aussi et voulut aller à la fenêtre. Ce n'était chez elle que curiosité d'enfant.

--Restez, lui dit Gonzague;--il ne faut pas encore qu'on vous voie.

Au-dessous de la fenêtre et dans toute l'étendue du jardin dévasté, une foule compacte s'agitait.

Le prince ne donna pas même un coup d'oeil à cela.

Son regard s'attacha, pensif et sombre, aux croisées de sa femme.

--Viendra-t-elle? se dit-il.

Dona Cruz avait repris sa place d'un air boudeur.

--Quand même!... se dit encore Gonzague; la bataille serait au moins décisive!

Puis, prenant son parti:

--A tout prix, il faut que je sache...

Au moment où il allait revenir vers sa jeune compagne, il crut reconnaître dans la foule cet étrange petit personnage dont l'ex-

centrique fantaisie avait fait sensation ce matin dans le salon d'apparat,--le bossu, adjudicataire de la niche de Médor.

Le bossu tenait un livre d'heures à la main et regardait, lui aussi, les fenêtres de madame de Gonzague.

En toute autre circonstance, Gonzague eût peut-être donné quelque attention à ce fait, car il ne négligeait rien d'ordinaire.--Mais il voulait savoir.

S'il fût resté une minute de plus à la croisée, voici ce qu'il aurait vu. Une femme descendit le perron de l'aile gauche, une camériste de la princesse; elle s'approcha du bossu, qui lui dit rapidement quelques mots et lui remit le livre d'heures.

Puis la camériste rentra chez madame la princesse et le bossu disparut.

--Ce bruit venait d'une dispute entre mes nouveaux locataires, dit Gonzague en reprenant sa place auprès de dona Cruz.--Où en étions-nous, chère enfant?

--Au nom que je dois porter désormais.

--Au nom qui est le vôtre... Aurore... Mais quelque chose est venu à la traverse... Qu'est-ce donc?

--Avez-vous oublié déjà?... fit dona Cruz avec un malicieux sourire.

Gonzague fit semblant de chercher.

--Ah! s'écria-t-il;--nous y sommes... une jeune fille que vous aimiez et qui portait aussi le nom d'Aurore...

--Une belle jeune fille... orpheline comme moi...

--Vraiment!... Et c'est à Madrid...

--A Madrid.

--Elle était Espagnole?

--Non... elle était Française.

--Française? répéta Gonzague, qui jouait admirablement l'indifférence.

Il étouffa même un léger bâillement.

Vous eussiez dit qu'il poursuivait ce sujet d'entretien par simple complaisance.

Seulement, toute son adresse était en pure perte. L'espiègle sourire de dona Cruz aurait dû l'en avertir.

--Et qui prenait soin d'elle? demanda-t-il d'un air distrait.

--Une vieille femme...

--Et qui payait la duègne?

--Un gentilhomme.

--Français aussi?

--Oui..., Français.

--Jeune ou vieux?

--Jeune... et très-beau.

Elle le regardait en face.--Gonzague feignit de réprimer un second bâillement.

--Mais pourquoi me parlez-vous de ces choses qui vous ennuient, monseigneur? s'écria dona Cruz en riant;--vous ne connaissez pas la jeune fille... vous ne connaissez pas le gentilhomme... je ne vous aurais jamais cru si curieux que cela.

Gonzague vit bien qu'il fallait prendre la peine de jouer plus serré.

--Je ne suis pas curieux, mon enfant, répondit-il en changeant de ton;--vous ne me connaissez pas encore... Il est certain que je ne m'intéresse personnellement ni à cette jeune fille ni à ce gentilhomme... quoique je connaisse beaucoup de monde à Madrid... Mais quand j'interroge, j'ai mes raisons pour cela... Voulez-vous me dire le nom de ce gentilhomme?

Cette fois, les beaux yeux de dona Cruz exprimèrent une véritable défiance.

--Je l'ai oublié, répondit-elle sèchement.

--Je crois que si vous le vouliez bien..., insista Gonzague en souriant.

--Je vous répète que je l'ai oublié!...

--Voyons... en rassemblant vos souvenirs... Cherchons tous deux...

--Mais que vous importe le nom de ce gentilhomme?

--Cherchons, vous dis-je,--vous allez voir ce que j'en veux faire... Ne serait-ce point...?

--M. le prince, interrompit la jeune fille, j'aurais beau chercher, je ne trouverais point.

Cela fut dit si résolûment que toute insistance devenait impossible.

--N'en parlons plus, fit Gonzague; c'est fâcheux, voilà tout... et je vais vous dire pourquoi cela est fâcheux... Un gentilhomme français établi en Espagne ne peut être qu'un exilé... il y en a malheureusement beaucoup... Vous n'avez point de compagne de votre âge ici, ma chère enfant; et l'amitié ne s'improvise pas... Je me disais: «J'ai du crédit... Je ferai gracier le gentilhomme, qui ramènera la jeune fille... et ma chère petite dona Cruz ne sera plus seule.»

Il y avait dans ces paroles un tel accent de simplicité vraie, que la pauvre fillette en fut touchée jusqu'au fond du coeur.

--Ah! fit-elle,--vous êtes bon!

--Je n'ai pas de rancune, dit Gonzague en souriant;--il est temps encore.

--Ce que vous me proposez là, dit dona Cruz,--je n'osais pas vous le demander, mais j'en mourais d'envie!... ma pauvre belle Aurore!... mais vous n'avez pas besoin de savoir le nom du gentilhomme... vous n'avez pas besoin d'écrire en Espagne... j'ai revu mon amie.

--Depuis peu?

--Tout récemment.

--Où donc?

--A Paris.

--Ici? fit Gonzague.

Dona Cruz ne se défiait plus.--Gonzague gardait son sourire, mais il était pâle.

--Mon Dieu! reprit la fillette sans être interrogée,--ce fut le jour de notre arrivée... Depuis que nous avions passé la porte Saint-Honoré, je me disputais avec M. de Peyrolles pour ouvrir les rideaux, qu'il tenait obstinément fermés... il m'empêcha ainsi de voir le Palais-Royal, et je ne le lui pardonnerai jamais... Au détour d'une petite rue, non loin de là, le carrosse frôlait les maisons... j'entendis qu'on chantait dans une salle basse... M. de Peyrolles avait la main sur le rideau, mais sa main se retira, parce que j'avais brisé dessus mon éventail!... J'avais reconnu la voix; je soulevai le rideau... Ma petite Aurore, toujours la même, mais bien plus belle, était à la fenêtre de la salle basse.

Gonzague tira ses tablettes de sa poche.

--Je poussai un cri, poursuivit dona Cruz;--le carrosse avait repris le grand trot;--je voulus descendre... je fis le diable... ah! si j'avais été assez forte pour étrangler votre Peyrolles!...

--C'était, dites-vous, interrompit Gonzague, une rue aux environs du Palais-Royal?

--Tout auprès?

--La reconnaîtriez-vous?

--Oh! fit dona Cruz,--je sais comment on l'appelle!... mon premier soin fut de le demander à M. de Peyrolles.

--Et comment l'appelle-t-on?

--La rue du Chantre... Mais qu'écrivez-vous donc là, monseigneur?

Gonzague traçait en effet, quelques mots sur ses tablettes. Il répondit:

--Ce qu'il faut pour que vous puissiez revoir votre amie.

Dona Cruz se leva, le rouge du plaisir au front, la joie dans les yeux.

--Vous êtes bon! répéta-t-elle, vous êtes donc véritablement bon!

Gonzague ferma ses tablettes et les serra!

--Chère enfant, vous en pourrez juger bientôt... répondit-il. Maintenant, il faut nous séparer pour quelques instants... vous allez assister à une cérémonie solennelle... ne craignez point d'y montrer votre embarras ou votre trouble... c'est naturel... on vous en saura gré.

Il se leva et prit la main de dona Cruz.

--Dans une demi-heure, tout au plus, reprit-il, vous allez voir votre mère.

Dona Cruz mit la main sur son coeur.

--Que dirai-je?... fit-elle.

--Vous n'avez rien à cacher des misères de votre enfance... rien, entendez-vous... vous n'avez rien à dire, sinon la vérité... la vérité tout entière.

Il souleva une draperie derrière laquelle était un boudoir.

--Entrez ici, dit-il.

--Oui, murmura la jeune fille;--et je vais prier Dieu... pour ma mère!

--Priez, dona Cruz, priez... cette heure est solennelle dans votre vie.

Elle entra dans le boudoir. La draperie retomba sur elle après que Gonzague lui eut baisé la main.

--Mon rêve!... pensait-elle tout haut:--ma mère est princesse!

Gonzague, resté seul, s'assit devant son bureau, la tête entre ses deux mains. C'est lui qui avait besoin de se recueillir: un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

--Rue du Chantre!... murmura-t-il.--Est-elle seule?... l'a-t-il suivie?... Ce serait audacieux!... mais est-ce bien elle?

Il resta un instant les yeux fixés dans le vide.

Puis il s'écria:

--C'est ce dont il faut s'assurer tout d'abord.

Il sonna; personne ne répondit.

Il appela Peyrolles par son nom.--Nouveau silence.

Gonzague se leva et passa vivement dans la bibliothèque, où d'ordinaire le factotum attendait ses ordres: la bibliothèque était déserte.

Sur la table, seulement, il y avait un pli à l'adresse de Gonzague. Celui-ci l'ouvrit.

Le billet contenait ces mots:

«Je suis venu; j'avais beaucoup à vous dire. Il s'est passé d'étranges choses au pavillon.»

Puis, en forme de _post-scriptum_:

«M. le cardinal de Lorraine est chez la princesse. Je veille.»

Gonzague froissa le billet.

--Ils vont tous lui dire, murmura-t-il:--«Assistez au conseil... pour vous-même... pour votre enfant, s'il existe...» Elle se roidira... elle ne viendra pas!... c'est une femme morte... Et qui l'a tuée?... s'interrompit-il, le front plus pâle et l'oeil baissé.

Il pensait tout haut, malgré lui.

--Fière créature autrefois... belle au-dessus des plus belles!... douce comme les anges... vaillante autant qu'un chevalier!... c'est la seule femme que j'eusse aimée, si j'avais pu aimer une seule femme!

Il se redressa, et le sourire sceptique revint à ses lèvres.

--Chacun pour soi ici-bas! fit-il;--suis-je cause, moi, que la loi humaine soit faite ainsi? est-ce ma faute si, pour s'élever au-dessus de certain niveau, il faut mettre le pied sur des marches qui sont des têtes ou des coeurs?

Comme il rentrait dans sa chambre, son regard tomba sur les draperies du boudoir où dona Cruz était renfermée.

--Celle-là prie, dit-il en riant;--eh bien, j'aurais presque envie de croire maintenant à cette billevesée qu'on nomme la voix du sang... Elle a été émue, mais pas trop... pas comme une vraie fille à qui on eût dit les mêmes paroles: «Tu vas voir ta mère.» Bah!...

une petite bohémienne!... elle a songé aux diamants... aux fêtes... on ne peut pas apprivoiser les loups!

Il alla mettre son oreille à la porte du boudoir.

--C'est qu'elle prie, s'écria-t-il, tout de bon!... C'est une chose singulière! tous ces enfants du hasard ont, dans un coin de leur extravagante cervelle, une idée qui naît avec leur première dent et qui ne meurt qu'avec leur dernier soupir: l'idée que leur mère est princesse... Tous!... ils cherchent, la hotte sur le dos, le roi leur père... Celle-ci est charmante! se reprit-il,--un vrai bijou!... comme elle va me servir naïvement et sans le savoir!... Si une bonne paysanne, sa vraie mère, venait aujourd'hui lui tendre les bras, palsambleu! elle se fâcherait tout rouge!... Nous allons avoir des larmes au récit de son enfance... La comédie se glisse partout!

Sur son bureau, il y avait un flacon de cristal plein de vin d'Espagne et un verre. Il se versa rasade et but.

--Allons, Philippe! dit-il en s'asseyant devant ses papiers épars,--ceci est le grand coup de dé!... nous allons jeter un voile sur le passé aujourd'hui ou jamais!... Belle partie! bel enjeu! les millions de la banque de Law peuvent faire comme les sequins de _Mille et une Nuits_ et se changer en feuilles sèches... mais les immenses domaines de Nevers... voilà le solide!

Il mit en ordre ses notes préparées longtemps à l'avance.

Peu à peu, son front se rembrunissait comme si une pensée terrifiante se fût emparée de lui.

--Il n'y a pas à se faire illusion, dit-il en cessant de travailler pour réfléchir encore:--la vengeance du régent serait implacable... il est léger, il est oublieux, mais il se souvient de

Philippe de Nevers, qu'il aimait plus qu'un frère... j'ai vu des larmes dans ses yeux quand il regardait ma femme en deuil... la veuve de Nevers!--Mais quelle apparence!... s'interrompit-il. Il y a dix-neuf ans... Et pas une voix ne s'est élevée contre moi!...

Il passa le revers de la main sur son front comme pour chasser cette obsédante pensée.

--C'est égal! conclut-il,--j'aviserai à cela... je trouverai un coupable... et, le coupable puni, tout sera dit: je dormirai tranquille!

Parmi les papiers étalés devant lui et presque tous écrits en chiffres, il y en avait un qui portait:

«Savoir si madame de Gonzague croit sa fille morte ou vivante.»

Et au-dessous:

«Savoir si l'acte de naissance est en son pouvoir.»

--Pour cela, il faudrait qu'elle vînt, pensa Gonzague; je donnerais cent mille livres pour savoir seulement si elle a l'acte de naissance... ou même si l'acte de naissance existe; car, s'il existait je l'aurais.--Et qui sait? reprit-il emporté par ses espoirs renaissants,--qui sait!... Les mères sont un peu comme ces bâtards dont je parlais tout à l'heure et qui voient partout leurs parents... Les mères voient partout leurs enfants... je ne crois pas le moins du monde à l'infaillibilité des mères... Qui sait? trompée elle-même la première, elle va peut-être ouvrir les bras à ma petite gitana.--Ah! par exemple, s'interrompit-il, victoire! victoire en ce cas-là!... des fêtes, des cantiques d'actions de grâces, des banquets... salut à l'héritière de Nevers!...

Il riait.--Quand son rire cessa, il poursuivit:

--Puis, dans quelques semaines,--tout doucement,--sans bruit,--mort d'une jeune et belle princesse... il en meurt tant de ces jeunes filles!... deuil général... oraison funèbre par un archevêque...--Sur ma foi! s'écria-t-il,--les uns meurent pour que les autres vivent!... La jeune et belle princesse me laissera héritier d'une fortune énorme... et que j'aurai bien gagnée!

Deux heures de relevée sonnèrent à l'horloge de Saint-Magloire. C'était le moment fixé pour l'ouverture du tribunal de famille.

VIII

--La veuve de Nevers.--

Certes, on ne peut pas dire que ce noble hôtel de Lorraine fût prédestiné à devenir un tripot d'agioteurs; cependant, il faut bien avouer qu'il était admirablement situé et disposé pour cela. Les trois faces du jardin, longeant les rues Quincampoix, Saint-Denis et Aubry-le-Boucher, fournissaient trois entrées précieuses. La première surtout valait en or le pesant des pierres de taille de son portail tout neuf.

Ce champ de foire n'était-il pas bien plus commode que la rue Quincampoix elle-même, toujours boueuse et bordée d'affreux bouges où l'on assassinait volontiers les traitants?

Les jardins de Gonzague étaient évidemment destinés à détrôner la rue Quincampoix. Tout le monde prédisait cela et, par ha-

sard, tout le monde avait raison.

On avait parlé du défunt bossu, Ésope Ier, pendant vingt-quatre heures. Un ancien soldat aux gardes, nommé Gruel, et surnommé la Baleine, avait essayé de prendre sa place. Mais la Baleine avait dix pieds entre tête et queue: c'était gênant.

La Baleine avait beau se baisser, son dos était toujours trop haut pour faire un pupitre commode.

Seulement, la Baleine avait annoncé franchement qu'elle dévorerait tout Jonas qui lui ferait concurrence. Cette menace arrêtait tous les bossus de la capitale.

La Baleine était de taille et de vigueur à les avaler tous les uns après les autres.

Ce n'était pas un garçon méchant que ce la Baleine, mais il buvait six ou huit pots de vin par jour, et le vin était cher en cette année 1717.

Quand notre bossu, adjudicataire de la niche, vint prendre possession de son domaine, on rit beaucoup dans les jardins de Nevers. Toute la rue Quincampoix vint le voir. On le baptisa du premier coup Ésope II, et son dos à gibbosité parfaitement confortable, eut un succès fou.

Mais la Baleine gronda; Médor aussi.

La Baleine vit tout de suite dans Esope II un rival vainqueur. Comme Médor était aussi maltraité que lui, ces deux grandes rancunes s'unirent entre elles! La Baleine devint le protecteur de Médor, dont les longues dents se montraient de haut en bas, chaque fois qu'il voyait le nouveau possesseur de sa niche.

Tout ceci était gros d'événements tragiques. On ne douta pas un seul instant que le bossu ne fût destiné à devenir la pâture de la Baleine.

En conséquence, pour se conformer aux traditions bibliques, on lui donna le second sobriquet de Jonas.

Personne ne savait son vrai nom. C'était Ésope II, dit Jonas.

Bien des gens, droits sur leur échine, n'ont pas une si longue étiquette.

Il n'y avait pourtant rien de trop. Ésope était bossu; le cétacé mangea Jonas: Ésope II, dit Jonas, exprimait d'une façon élégante et précise l'idée d'un bossu digéré par une baleine. C'était toute une biographie.

Ésope II ne semblait point s'inquiéter beaucoup du sort affreux qui l'attendait. Il avait pris possession de sa niche et l'avait meublée fort proprement d'un petit banc et d'un coffre. A tout prendre, Diogène, dans son tonneau, qui était une amphore, n'était pas encore si bien logé.

Et Diogène avait cinq pieds six pouces, au dire de tous les historiens.

Ésope II ceignit ses reins d'une corde à laquelle pendait un bon sac de grosse toile. Il acheta une planche, une écritoire et des plumes. Son fonds était monté.

Quand il voyait un marché près de se conclure, il s'approchait discrètement,--tout à fait comme Ésope Ier, son regrettable prédécesseur. Il mouillait d'encre sa plume et attendait.

Le marché conclu, il présentait la planche et l'écritoire ornée de plumes.

On mettait la planche sur sa bosse, les titres sur la planche, et on signait aussi commodément que dans l'échoppe d'un écrivain public.

Cela fait, Ésope II reprenait son écritoire d'une main, sa planche de l'autre.--La planche servait de sébile et recevait l'offrande, qui, finalement, s'en allait dans le sac de grosse toile.

Il n'y avait point de tarif. Ésope II, à l'exemple de son modèle, recevait tout, excepté la monnaie de cuivre.--Mais connaissait-on le cuivre, rue Quincampoix?

Le cuivre, en ce temps bien heureux, ne servait plus qu'à faire du vert-de-gris pour empoisonner les oncles riches.

Ésope II était là depuis dix heures du matin. Vers une heure après midi, il appela un des nombreux marchands de viande froide qui allaient et venaient dans cette foire au papier. Il acheta un bon pain à la croûte dorée, une poularde qui faisait plaisir à voir et une bouteille de chambertin.

Que voulez-vous! Il voyait que le métier marchait.--Son devancier n'aurait pas fait cela.

Ésope II s'assit sur son petit banc, étala ses vivres sur son coffre et dîna magistralement à la face des spectateurs qui attendaient son bon plaisir.

Les pupitres vivants ont ce désavantage: c'est qu'ils dînent.

Mais voyez l'engouement! On fit queue à la porte de la niche et personne ne s'avisa d'emprunter le grand dos de la Baleine. Le

géant, obligé de boire à crédit, buvait double. Il poussait des rugissements, et Médor, son affidé, grinçait des dents avec rage.

--Holà! Jonas! criait-on de toutes parts;--as-tu bientôt fini de dîner?

Jonas était bon prince; il renvoyait à la Baleine. Mais on voulait Jonas.

C'était plaisir que de signer sur sa bosse. On eût signé pour signer, tant Jonas y mettait de bonne grâce.

Et puis, il n'avait pas la langue dans sa poche. Ces bossus, vous savez, ont tant d'esprit! On citait déjà ses bons mots.

Aussi, la Baleine le guettait.

Quand il eut fini de dîner, il cria de sa petite voix aigrelette:

--Soldat, mon ami, veux-tu de mon poulet?

La Baleine avait faim, mais la jalousie le tenait.

--Petit maraud, s'écria-t-il, tandis que Médor poussait des hurlements,--me prends-tu pour un mangeur de restes?

--Alors envoie ton chien, soldat, repartit paisiblement Ésope II, et ne me dis pas d'injures.

--Ah! tu veux mon chien! rugit la Baleine, tu vas l'avoir! tu vas l'avoir!

Il siffla et dit:

--Pille! Médor! pille!

Il y avait déjà cinq ou six jours que la Baleine exerçait dans les jardins de Nevers. D'ailleurs, il est de ces sympathies qui naissent à première vue. Médor et la Baleine s'entendaient.

Médor poussa un hurlement rauque et s'élança.

--Gare-toi, bossu! crièrent les agioteurs.

Ésope II attendit le chien de pied ferme. Au moment où Médor allait rentrer dans son ancienne niche comme en pays conquis, Ésope II, saisissant son poulet par les deux pattes, lui en appliqua un maître coup sur le mufle.

O prodige! Médor, au lieu de se fâcher, se mit à se lécher les babines. Sa langue allait de ci de là, cherchant les bribes de volaille qui restaient attachées à son poil.

Un large éclat de rire accueillit ce beau stratagème de guerre.

Cent voix crièrent à la fois:

--Bravo! bossu, bravo!

--Médor! gredin! pille! pille! faisait de son côté le géant.

Mais le lâche Médor trahissait définitivement. Ésope II venait de l'acheter au prix d'une cuisse de son poulet, offerte à la volée.

Ce que voyant, le géant ne mit plus de bornes à sa fureur. Il se rua à son tour vers la niche.

--Ah! Jonas! pauvre Jonas! cria le choeur de marchands.

Jonas sortit de sa niche et se mit en face de la Baleine qu'il regarda en riant.

La Baleine le prit par la nuque et l'enleva de terre. Jonas riait toujours.

Au moment où la Baleine allait le rejeter à terre, on vit Jonas se roidir, poser la pointe du pied sur le genou du colosse et rebondir comme un chat.

Personne n'aurait trop su dire comment cela se fit, tant le mouvement fut rapide. La chose certaine, c'est que Jonas était à califourchon sur le gros dos de la Baleine,--et qu'il riait encore.

Il y eut dans la foule un long murmure de satisfaction.

Ésope II dit tranquillement:

--Soldat, demande grâce ou je vais t'étrangler!

Le géant rugissant, écumant, ruant, faisait des efforts insensés pour dégager son cou. Ésope II, voyant qu'on ne lui demandait point grâce, serra les genoux. Le géant tira la langue. On le vit devenir écarlate, puis bleuir: il paraît que ce bossu avait de vigoureux muscles.

Au bout de quelques secondes, la Baleine vomit un dernier blasphème et cria grâce d'une voix étranglée.--La foule trépigna.

Jonas lâcha prise aussitôt, sauta à terre lestement, jeta une pièce d'or sur les genoux du vaincu et courut chercher sa planche, ses plumes, son écritoire en disant gaiement:

--Allons, pratiques! à la besogne!

Aurore de Caylus, veuve du duc de Nevers, femme du prince de Gonzague, était assise dans un haut fauteuil à dossier droit, en

bois d'ébène comme l'ameublement entier de son oratoire. Elle portait le deuil sur elle et autour d'elle.

Son costume, simple jusqu'à l'austérité, allait bien à l'austère simplicité de sa retraite.

C'était une chambre à voûte carrée, dont les quatre pans encadraient un médaillon central, peint par Eustache Lesueur dans cette manière ascétique qui marque la deuxième époque de la vie.

Les boiseries de chêne noir, sans dorures, avaient au centre de leurs panneaux de belles tapisseries représentant des sujets de piété.

Entre les deux croisées, un autel était dressé.--L'autel était en deuil, comme si le dernier office qu'on y avait célébré eût été la messe des morts.

Vis-à-vis de l'autel, était un portrait en pied du duc Philippe de Nevers à l'âge de vingt ans. Le portrait était signé Mignard. Le duc y avait son costume de colonel de hussards-Carignan. Autour du cadre se drapait un crêpe noir.

C'était un peu la retraite d'une veuve païenne, malgré les pieux emblèmes qui s'y montraient de toutes parts. Artémise, baptisée, eût rendu un culte moins éclatant au souvenir du roi Mausole. Le christianisme veut dans la douleur plus de résignation et moins d'emphase.

Mais il est si rare qu'on soit obligé d'adresser pareil reproche aux veuves!--D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue la position particulière de la princesse qui avait cédé à la force en épousant M. de Gonzague. Ce deuil était comme un drapeau de séparation et de résistance.

Il y avait dix-huit ans qu'Aurore de Caylus était la femme de Gonzague. On peut dire qu'elle ne le connaissait pas. Elle n'avait jamais voulu ni le voir ni l'entendre.

Gonzague avait fait tout au monde pour obtenir un rapprochement. Il est certain que Gonzague l'avait aimée: peut-être l'aimait-il encore, à sa manière. Il avait grande opinion de lui-même et avec raison. Il pensait, tant il était sûr de son éloquence, que si une fois la princesse consentait à l'écouter, il sortirait vainqueur de l'épreuve.

Mais la princesse, inflexible dans son désespoir, ne voulait point être consolée.

Elle était seule dans la vie. Elle se complaisait en cet abandon. Elle n'avait pas un ami, ni une confidente,--et le directeur de sa conscience lui-même n'avait que le secret de ses péchés.

C'était une femme fière et endurcie à souffrir. Un seul sentiment restait vivant dans ce coeur engourdi: l'amour maternel.

Elle aimait uniquement, passionnément le souvenir de sa fille.

La mémoire de Nevers était pour elle comme une religion.--La pensée de sa fille la ressuscitait et lui rendait de vagues rêves d'avenir.

Personne n'ignore l'influence profonde exercée sur notre être par les objets matériels. La princesse de Gonzague, toujours seule avec ses femmes qui avaient défense de lui parler, toujours entourée de tableaux muets et lugubres, était amoindrie dans son intelligence et dans sa sensibilité.

Elle disait parfois au prêtre qui la confessait:

--Je suis une morte.

C'était vrai! La pauvre femme restait dans la vie comme un fantôme. Son existence ressemblait à un douloureux sommeil.

Le matin, quand elle se levait, ses femmes silencieuses procédaient à sa lugubre toilette,--puis sa lectrice ouvrait un livre de piété.

A neuf heures, le chapelain venait dire la messe des morts.

Tout le reste de la journée, elle restait assise, immobile, froide, seule!

Elle n'était pas sortie de l'hôtel une seule fois depuis son mariage.

Le monde l'avait crue folle. Peu s'en était fallu que la cour ne dressât un autel à Gonzague pour son dévouement conjugal.--Jamais, en effet, une plainte n'était tombée de la bouche de Gonzague.

Une fois la princesse dit à son confesseur qui lui voyait les yeux rougis par les larmes:

--J'ai rêvé que je revoyais ma fille... Elle n'était plus digne de s'appeler mademoiselle de Nevers.

--Et qu'avez-vous fait dans votre rêve? demanda le prêtre.

La princesse, plus pâle qu'une morte et oppressée, répondit:

--J'ai fait ce que je ferais en réalité... Je l'ai chassée!

Elle fut plus triste et plus morne depuis ce moment, cette idée la poursuivait sans cesse.

Elle n'avait jamais cessé, cependant, de faire les plus actives recherches en France et à l'étranger. Gonzague avait toujours caisse ouverte pour les désirs de sa femme. Seulement, il s'arrangeait de manière que tout le monde fût dans le secret de ses générosités.

Au commencement, la princesse avait cédé plus d'une fois au besoin de s'épancher. On n'arrive pas tout de suite à cet austère courage qu'il faut pour pratiquer l'isolement complet. La princesse était trahie. Gonzague achetait à prix d'argent tout ce qui l'entourait.

Depuis des années, elle n'avait plus confiance qu'en Dieu.

Au commencement de la saison, son confesseur avait pourtant placé près d'elle une femme de son âge, veuve comme elle, qui lui inspirait de l'intérêt. Cette femme se nommait Madeleine Giraud. Elle était douce et dévouée.

La princesse avait fait choix d'elle pour l'attacher plus particulièrement à sa personne.

C'était Madeleine Giraud qui répondait maintenant à M. de Peyrolles, chargé deux fois par jour de venir chercher des nouvelles de la princesse, demander pour Gonzague la faveur de présenter ses hommages et annoncer que le couvert de madame la princesse était mis.

Nous connaissons la réponse quotidienne et uniforme de Madeleine:

--Madame la princesse remercie M. de Gonzague; elle ne reçoit pas; elle est trop souffrante pour se mettre à table.

Ce matin, Madeleine avait eu beaucoup d'ouvrage. Contre l'ordinaire, de nombreux visiteurs s'étaient présentés, demandant à être introduits auprès de la princesse. C'étaient tous gens graves et considérables: M. de Lamoignon, le chancelier d'Aguesseau, le cardinal de Lorraine,--MM. les ducs de Poix et de Montmorency Luxembourg, ses cousins, le prince de Monaco avec Valentinois son fils et bien d'autres.

Ils venaient tous la voir à l'occasion de ce solennel conseil de famille qui devait avoir lieu aujourd'hui même et dont ils étaient membres.

Sans s'être donné le mot, ils désiraient s'éclairer sur la situation présente de madame la princesse et savoir si elle n'avait point quelque grief secret contre le prince son époux.

La princesse refusa de les recevoir.

Un seul fut introduit, ce fut le vieux cardinal de Lorraine qui venait de la part du régent.

Philippe d'Orléans faisait dire à sa noble cousine que le souvenir de Nevers vivait toujours en lui. Tout ce qui pourrait être fait en faveur de la veuve de Nevers serait fait.

--Parlez, madame, acheva le cardinal;--M. le régent vous appartient... Que voulez-vous?

--Je ne veux rien, répondit Aurore de Caylus.

Le cardinal essaya de la sonder. Il provoqua ses confidences ou même ses plaintes.--Elle garda le silence obstinément.

Le cardinal sortit avec cette impression qu'il venait de voir une pauvre femme à demi folle.

Certes, ce Gonzague avait bien du mérite!

Le cardinal venait de prendre congé au moment où nous entrons dans l'oratoire de la princesse. Elle était immobile et morne, suivant son habitude. Ses yeux fixes n'avaient point de pensée. Vous eussiez dit une image de marbre.

Madeleine Giraud traversa la chambre sans qu'elle y prît garde.

Madeleine s'approcha du prie-Dieu qui était auprès de la princesse et y déposa un livre d'heures qu'elle tenait caché sous sa mante.

Puis elle vint se mettre devant sa maîtresse, les bras croisés sur sa poitrine, attendant une parole ou un ordre.

La princesse leva sur elle son regard et dit:

--D'où venez-vous, Madeleine?

--De ma chambre, répondit celle-ci.

Les yeux de la princesse se baissèrent.--Elle s'était levée tout à l'heure pour saluer le cardinal. Par la fenêtre, elle avait vu Madeleine dans le jardin de l'hôtel, au milieu de la foule des agioteurs.

Madeleine, cependant, avait quelque chose à dire et n'osait point. C'était une bonne âme qui s'était prise d'une sincère et respectueuse pitié pour cette grande douleur.

--Madame la princesse, murmura-t-elle,--veut-elle me permettre de lui parler?

Aurore de Caylus eut un souvenir amer et pensa:

--Encore une qu'on a payée pour me mentir!

Elle avait été trompée, si souvent!

--Parlez, ajouta-t-elle tout haut.

--Madame la princesse, reprit Madeleine;--j'ai un enfant... c'est ma vie... je donnerais tout ce que je possède au monde, excepté mon fils, pour que vous soyez une heureuse mère comme moi.

La veuve de Nevers ne répondit point.

--Je suis bien pauvre, poursuivit Madeleine,--et avant les bontés de madame la princesse, mon petit Charles manquait souvent du nécessaire... Ah! si je pouvais payer madame la princesse de tout ce qu'elle a fait pour moi!..

--Avez-vous besoin de quelque chose, Madeleine?

--Non! oh! non! s'écria celle-ci;--il s'agit de vous, madame... rien que de vous!.. Ce tribunal de famille....

--Je vous défends de me parler de cela, Madeleine.

--Madame! s'écria celle-ci;--ma chère maîtresse... quand vous devriez me chasser...

--Je vous chasserais, Madeleine!

--J'aurais fait mon devoir, madame... je vous aurais dit:--Ne voulez-vous point retrouver votre enfant?

La princesse, tremblante et plus pâle, mit ses deux mains sur les bras de son fauteuil.

Elle se leva à demi.--Dans ce mouvement, son mouchoir tomba.

Madeleine se baissa rapidement pour le lui rendre.--La poche de son tablier rendit un son argentin.

La princesse fixa sur elle son regard froid et dur.

--Vous avez de l'or! murmura-t-elle.

Puis, d'un geste qui n'appartenait ni à sa haute naissance, ni à la fierté réelle de son caractère, un geste de femme soupçonneuse qui veut savoir, elle plongea sa main vivement dans la poche de Madeleine.

Celle-ci joignit les mains en pleurant.

La princesse retira une poignée d'or: dix ou douze quadruples d'Espagne.

--M. de Gonzague arrive d'Espagne! murmura-t-elle encore.

Madeleine se jeta à genoux.

--Madame! madame! s'écria-t-elle en pleurant;--mon petit Charles étudiera grâce à cet or... celui qui me l'a donné vient aussi d'Espagne... Au nom de Dieu! madame, ne me renvoyez qu'après m'avoir écoutée!

--Sortez! ordonna la princesse.

Madeleine voulut supplier encore.

La princesse lui montra la porte d'un geste impérieux et répéta:

--Sortez!

Quand elle eut obéi, la princesse se laissa tomber sur son fauteuil. Ses deux mains blanches et maigres couvrirent son visage.

--J'allais aimer cette femme! murmura-t-elle avec un frémissement d'effroi.

--Oh!.. se reprit-elle, tandis que son visage exprimait l'angoisse profonde de l'isolement--personne!.. personne!.. faites, ô mon Dieu, que je ne me fie à personne!

Elle resta un instant ainsi, la figure couverte de ses mains, puis un sanglot souleva sa poitrine.

--Ma fille! ma fille! dit-elle d'un accent déchirant;--sainte Vierge, je souhaite qu'elle soit morte... Au moins, près de vous, je la retrouverai.

Les accès violents étaient rares chez cette nature éteinte. Quand ils venaient, la pauvre femme restait longtemps brisée. Elle fut quelques minutes avant de pouvoir modérer ses sanglots.

Quand elle recouvra la voix, ce fut pour dire:

--La mort, mon Sauveur, donnez-moi la mort.

Puis, regardant le crucifix sur son autel:

--Seigneur Dieu! n'ai-je pas assez souffert!.. Combien de temps durera encore ce martyre?..

Elle étendit les bras et de toute l'aspiration de son âme torturée:

--La mort! Seigneur Jésus! répéta-t-elle; Christ saint, par vos plaies et par votre passion sur la croix... Vierge mère, par vos larmes!... La mort! la mort! la mort!

Ses bras lui tombèrent: ses paupières se fermèrent et elle tomba renversée sur le dossier de son fauteuil.

Un instant, on eût pu croire que le ciel clément l'avait exaucée, mais bientôt des tressaillements faibles agitèrent tout son corps. Ses mains crispées remuèrent.

Elle rouvrit les yeux et regarda le portrait de Nevers. Ses yeux restèrent secs et reprirent cette immobile fixité qui avait quelque chose d'effrayant.

Il y avait dans ce livre d'heures que Madeleine Giraud venait de poser sur le coin du prie-Dieu, une page où le volume s'ouvrait tout seul, tant l'habitude avait fatigué la reliure.

Cette page contenait la traduction française du psaume: _Miserere mei, Domine_.--La princesse de Gonzague le récitait plusieurs fois chaque jour.

Au bout d'un quart d'heure, elle étendit la main pour prendre le livre d'heures.

Le livre s'ouvrit à la page qui contenait le psaume.

Durant un instant, les yeux fatigués de la princesse regardèrent sans voir.--Mais tout à coup, elle tressaillit et poussa un cri.

Elle se frotta les yeux.--Elle promena son regard tout autour d'elle pour se bien convaincre qu'elle ne rêvait point.

--Le livre n'a pas bougé de là! murmura-t-elle.

Si elle l'avait vu entre les mains de Madeleine, elle aurait cessé de croire au miracle.

Là elle crut à un miracle.--Sa riche taille se redressa de toute sa hauteur. L'éclair de ses yeux se ralluma. Elle fut belle comme aux jours de sa jeunesse.

Belle et fière, et forte!

Elle se mit à genoux devant le prie-Dieu.

Le livre ouvert était sous ses yeux.--Elle lut, pour la dixième fois, en marge du psaume, ces lignes tracées par une main inconnue, et faisant une sorte de réponse au premier verset qui dit:

«Ayez pitié de moi, Seigneur...»

L'écriture inconnue répondait:

«Dieu aura pitié, si vous avez foi... Ayez du courage pour défendre votre fille... Rendez-vous au tribunal de famille, fussiez-vous malade et mourante... et souvenez-vous du signal convenu autrefois entre vous et Nevers!»

--Sa devise!... balbutia Aurore de Caylus; j'y suis.

--Mon enfant! reprit-elle, les larmes aux yeux;--ma fille!...

Puis avec éclat.

--Du courage!... pour la défendre... J'ai du courage... et je la défendrai!

IX

--Le plaidoyer.--

Cette grande salle de l'hôtel de Lorraine, qui avait été déshonorée le matin par l'ignoble enchère, qui, demain, devait être polluée par le troupeau des brocanteurs adjudicataires, semblait jeter à cette heure son dernier et plus brillant éclat.

Jamais, assurément, fût-ce au temps des grands ducs de Guise, assemblée plus illustre n'avait siégé sous sa voûte.

Gonzague était le plus intime favori du régent de France, Gonzague avait eu des raisons pour vouloir que rien ne manquât à l'imposante solennité de cette cérémonie.

Les préparatifs s'en étaient faits secrètement, les lettres de convocation, lancées au nom du roi, dataient de la veille au soir.

On eût dit, en vérité, une affaire d'Etat,--un de ces fameux lits de justice où s'agitaient en famille les destins d'une grande nation.

Outre le président de Lamoignon, le maréchal de Villeroy et le vice-chancelier d'Argenson, qui étaient là pour le régent, on voyait aux gradins d'honneur le cardinal de Lorraine, entre le prince de Conti et l'ambassadeur d'Espagne,--le vieux duc de Beaumont-Montmorency auprès de son cousin Montmorency-Luxembourg;--Grimaldi, prince de Monaco, les deux Larochechouart, dont l'un duc de Mortemart, l'autre prince de Tonnay-Charente; Cossé-Brissac, Grammont, Harcourt, Croy, Clermont-Tonnerre.

Nous ne citons ici que les princes et les ducs.

Quant aux marquis et aux comtes, ils étaient par douzaines.

Les simples gentilshommes et les fondés de pouvoir avaient leur siége au bas de l'estrade. Il y en avait beaucoup.

Cette vénérable assemblée se divisait tout naturellement en deux partis: ceux que Gonzague avait achetés et ceux qui étaient hors de prix.

Parmi les premiers, on comptait un duc et un prince, plusieurs marquis, bon nombre de comtes et presque tout le fretin menu titré.--Gonzague espérait en sa parole et en son _bon droit_ pour conquérir les autres.

Avant l'ouverture de la séance on causa familièrement. Personne ne savait bien au juste pourquoi la convocation avait eu lieu. Beaucoup pensaient que c'était un arbitrage entre le prince et la princesse au sujet des biens de Nevers.

Gonzague avait ses chauds partisans; madame de Gonzague était défendue par quelques vieux honnêtes seigneurs et par quelques jeunes chevaliers errants.

Une autre opinion se fit jour après l'arrivée du cardinal. Le rapport que fit ce prélat, touchant la situation d'esprit actuelle de madame la princesse, engendra l'idée qu'il s'agissait d'une interdiction.

Le cardinal, qui ne ménageait point ses expressions, avait dit:

--La bonne dame est aux trois quarts folle!

La croyance générale était d'après cela qu'elle ne se présenterait point devant le tribunal.

On l'attendit pourtant, comme cela était convenable. Gonzague, lui-même, exigea ce délai avec une sorte de hauteur, dont

on lui sut très-bon gré.--A deux heures et demie, M. le président de Lamoignon prit place au fauteuil. Ses assesseurs furent le cardinal, le vice-chancelier, M. de Villeroy et M. de Clermont-Tonnerre.

Le greffier en chef du parlement de Paris prit la plume en qualité de secrétaire; quatre notaires royaux l'assistèrent comme contrôleurs-greffiers.

Tous les cinq prêtèrent serment en cette qualité.

Jacques Thellemens, le greffier en chef, fut requis de donner lecture de l'acte de convocation.

L'acte portait en substance que Philippe de France, duc d'Orléans, régent, avait compté présider de sa personne cette assemblée de famille, tant pour l'amitié qu'il portait à M. le prince de Gonzague, que pour la fraternelle affection qui l'avait lié jadis à feu M. le duc de Nevers,--mais que les soins de l'administration, dont il ne pouvait abandonner les rênes, ne fût-ce que pendant un jour, au profit d'un intérêt particulier, l'avaient retenu au Palais-Royal.

En place de Son Altesse Royale, étaient institués commissaires et juges royaux, MM. de Lamoignon, de Villeroy et d'Argenson;--M. le cardinal devant servir de curateur royal à madame la princesse.

Le conseil était constitué en cour souveraine, devant décider, arbitralement en dernier ressort et sans appel, de toutes les questions relatives à la succession du feu duc de Nevers,--pouvant trancher notamment toutes questions d'état,--pouvant même au

besoin ordonner, au profit de qui de droit, l'envoi en possession définitive des biens de Nevers.

Gonzague lui-même eût rédigé de sa main le protocole, que la lettre n'en eût pu lui être plus complètement favorable.

On écouta la lecture avec un religieux silence, puis M. le cardinal demanda au président de Lamoignon:

--Madame la princesse de Gonzague a-t-elle un procureur?

Le président répéta la question à haute voix:

Comme Gonzague allait répondre lui-même pour demander qu'on en nommât un d'office et qu'il fût passé outre, la grande porte s'ouvrit à deux battants et les huissiers de service entrèrent sans annoncer.

Chacun se leva. Il n'y avait que Gonzague ou sa femme qui pût faire ainsi son entrée.

Madame la princesse de Gonzague se montra en effet sur le seuil, habillée de deuil comme à l'ordinaire, mais si fière et si belle qu'un long murmure d'admiration courut de rang en rang à sa vue.

Personne ne s'attendait à la voir,--personne surtout ne s'attendait à la voir ainsi.

--Que disiez-vous donc, mon cousin? dit Mortemart à l'oreille du cardinal de Lorraine.

--Sur ma foi! répondit le prélat;--que je sois lapidé!... J'ai blasphémé!... Il y a là-dessous du miracle.

Du seuil, la princesse dit d'une voix calme et distincte:

--Messieurs, point n'est besoin de procureur; me voici.

Gonzague quitta précipitamment son siége et s'élança au devant de sa femme. Il lui offrit la main avec une galanterie pleine de respect. Madame la princesse ne refusa point, mais on la vit tressaillir au contact de la main du prince, et ses joues pâles changèrent de couleur.

Au bas de l'estrade se trouvaient Navailles, Gironne, Montaubert, Nocé, Oriol, etc.; ils furent les premiers à se ranger pour faire un large passage aux deux époux.

--Bon petit ménage! dit Nocé, pendant qu'ils montaient les degrés de l'estrade.

--Chut! fit Oriol,--je ne sais si le patron est content ou fâché de cette apparition!

Le patron, c'était Gonzague.--Gonzague, lui-même ne le savait peut-être pas.

Il y avait un fauteuil préparé d'avance pour la princesse. Ce siége était à l'extrême droite de l'estrade, auprès de la stalle occupée par M. le cardinal.

A droite de la princesse, se trouvait immédiatement la draperie couvrant la porte de l'hémicycle.

La porte était fermée et la draperie tombait.

L'agitation produite par l'arrivée de madame de Gonzague fut du temps à se calmer.--Gonzague avait sans doute quelque changement à faire dans son plan de bataille, car il semblait plongé dans un recueillement profond.

Le président fit donner une seconde fois lecture de l'acte de convocation, puis il dit:

--M. le prince de Gonzague ayant à nous exposer ce qu'il veut, de fait et de droit, nous attendons son bon plaisir.

Gonzague se leva aussitôt. Il salua profondément sa femme d'abord, puis les juges pour le roi, puis le reste de l'assistance.

La princesse avait baissé les yeux après un rapide regard jeté à la ronde. Elle reprenait son immobilité de statue.

C'était un bel orateur que ce Gonzague: tête haut portée, traits largement sculptés, teint brillant, oeil de feu.

Il commença d'une voix retenue et presque timide:

--Personne ici ne pense que j'aie pu réunir une pareille assemblée pour une communication d'un intérêt ordinaire, et cependant, avant d'entamer un sujet bien grave, je sens le besoin d'exprimer une crainte qui est en moi, une crainte presque puérile. Quand je pense que je suis obligé de prendre la parole devant tant de beaux et illustres esprits, ma faiblesse m'effraye, et il n'y a pas jusqu'à cette habitude de langage, cette façon de prononcer les mots dont un fils de l'Italie ne peut jamais se défaire, il n'y a pas jusqu'à mon accent qui ne me soit obstacle... Je reculerais en vérité devant ma tâche, si je ne réfléchissais que la force est indulgente, et que votre supériorité même me sera une assurée sauvegarde.

A ce début hyper académique, il y eut des sourires sur les gradins d'élite. Gonzague ne faisait rien à l'étourdie.

--Qu'on me permette d'abord, reprit-il,--de remercier tous ceux qui, en cette occasion, ont honoré notre famille de leur bienveillante sollicitude; M. le régent le premier, M. le régent dont on peut parler à coeur ouvert, puisqu'il n'est pas au milieu de nous, ce noble, cet excellent prince, toujours en tête quand il s'agit d'une action digne et bonne...

Des marques d'approbation non équivoques se firent jour. Oriol et consorts applaudirent chaleureusement du bonnet.

--Quel avocat eût fait notre cher cousin! dit Chaverny à Choisy, qui était près de lui.

--En second lieu, poursuivit Gonzague,--madame la princesse, qui, malgré sa santé languissante et son arrivée de la retraite, a bien voulu se faire violence à elle-même et redescendre des hauteurs où elle vit jusqu'au niveau de nos pauvres intérêts humains,--en troisième lieu, ces grands dignitaires de la plus belle couronne du monde: les deux chefs de ce tribunal auguste, qui rend la justice et règle en même temps les destinées de l'État, un glorieux capitaine, un de ces soldats géants, dont les victoires serviront de thème au Plutarque à venir, un prince de l'église et tous ces pairs du royaume, si bien dignes de s'associer sur les marches du trône... Enfin, vous tous, messieurs, quel que soit le rang que vous occupez... Je suis pénétré de reconnaissance, et mes actions de grâce, mal exprimées, partent au moins du fond du coeur.

Tout ceci fut prononcé avec une mesure parfaite, de cette voix chaleureuse et sonore qui est le privilége des Italiens du Nord.

C'était l'exorde. Gonzague sembla se recueillir. Son front s'inclina et ses yeux se baissèrent.

--Philippe de Lorraine, duc de Nevers, continua-t-il d'un accent plus sourd, était mon cousin par le sang, mon frère par le coeur... Nous avons mis en commun les jours de notre jeunesse... Je puis dire que nos deux âmes n'en faisaient qu'une, tant nous partagions étroitement nos peines comme nos joies... C'était un généreux prince, et Dieu seul sait quelle gloire était réservée à son âge mûr... Celui qui tient dans sa main puissante la destinée des grands de la terre voulut arrêter le jeune aigle à l'heure même où il prenait son vol... Nevers mourut avant que son cinquième lustre ne fût achevé... Dans ma vie, souvent et durement éprouvée, je ne me souviens pas d'avoir reçu de coup plus cruel... Je puis parler ici pour tout le monde: dix-huit ans écoulés depuis la nuit fatale n'ont point adouci l'amertume de nos regrets... Sa mémoire est là! s'interrompit-il en posant la main sur son coeur et en faisant trembler sa voix;--sa mémoire vivante, éternelle,--comme le deuil de la noble femme qui n'a pas dédaigné de porter mon nom après le nom de Nevers...

Tous les yeux se dirigèrent vers la princesse.

Celle-ci avait le rouge au front. Une émotion terrible décomposait son visage.

--Ne parle pas de cela! fit-elle entre ses dents serrées;--voilà dix-huit ans que je passe dans la retraite et dans les larmes...

Les juges sérieux, les magistrats, princes et pairs de France, tendirent l'oreille à ce mot.

Les clients, ceux que nous avons vus réunis dans l'appartement de Gonzague, firent entendre un long murmure.--Cette chose obscène qu'on nomme _la claque_ dans le langage usuel n'a pas été inventée par les théâtres.

Oriol, Nocé, Gironne, Montaubert, Taranne et compagnie faisaient leur métier en conscience.

M. le cardinal de Lorraine se leva:

--Je requiers, dit-il, M. le président, de réclamer le silence. Les dires de madame la princesse doivent être écoutés ici au même titre que ceux de M. de Gonzague.

Et, se rasséyant, il glissa dans l'oreille de son voisin Mortemart, avec toute la joie d'une vieille commère qui se sent sur la piste d'un monstrueux cancan:

--M. le duc, j'ai idée que nous allons en apprendre de belles...

--Silence! ordonna M. de Lamoignon, dont le regard sévère fit baisser les yeux à tous les amis imprudents de Gonzague.

Celui-ci reprit, répondant à l'observation du cardinal:

--Non pas au même titre, Votre Éminence, s'il m'est permis de vous contredire, mais à titre supérieur, puisque madame la princesse est femme et veuve de Nevers... je m'étonne qu'il se soit trouvé parmi nous quelqu'un pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, le respect profond qui est dû à madame la princesse de Gonzague.

Chaverny se mit à rire dans sa barbe.

--Si le diable avait des saints, pensa-t-il,--je plaiderais en cour de Rome pour que mon cousin fût canonisé!

Le silence se rétablit.

L'escarmouche effrontée que Gonzague venait de tenter sur un terrain brûlant avait réussi. Non-seulement sa femme ne l'avait

point accusé d'une manière précise, mais il avait pu se parer lui-même d'un semblant de générosité chevaleresque.

C'était un point de marqué.

Il releva la tête et reprit d'un ton affermi.

--Philippe de Nevers mourut victime d'une vengeance ou d'une trahison... Je dois glisser très-légèrement sur les mystères de cette nuit tragique... M. de Caylus, père de madame la princesse, est mort depuis longtemps et le respect me ferme la bouche...

Comme il vit que madame de Gonzague s'agitait sur son siége, prête à se trouver mal, il devina qu'un nouveau défi resterait sans réponse.

Il s'interrompit donc pour dire avec un ton d'exquise et bienveillante courtoisie:

--Si madame la princesse avait quelque communication à nous faire, je m'empresserais de lui céder la parole.

Aurore de Caylus fit effort pour parler, mais sa gorge, convulsivement serrée, ne put donner passage à aucun son.

Gonzague attendit quelques secondes, puis il poursuivit:

--La mort de M. le marquis de Caylus, qui sans nul doute aurait pu fournir de précieux témoignages, la situation isolée du lieu où le crime fut commis, la fuite des assassins et d'autres raisons que la plupart d'entre vous connaissent ne permirent pas à l'instruction criminelle d'éclairer complétement cette sanglante affaire... Il y a eu des doutes... Un soupçon plana... Enfin, justice ne put être faite... Et pourtant, messieurs, Philippe de Nevers

avait un autre ami que moi, un autre frère... un ami, un frère plus puissant... Cet ami, ai-je besoin de le nommer? ce frère vous le connaissez tous: il a nom Philippe d'Orléans; il est régent de France... qui oserait dire que Nevers assassiné a manqué de vengeurs!

Il y eut un silence. Les clients du dernier banc échangeaient entre eux diverses pantomimes. On entendait partout ces mots, répétés à voix basse:

--C'est plus clair que le jour!

Aurore de Caylus collait son mouchoir à ses lèvres où le sang venait, tant l'indignation lui serrait la poitrine.

--Messieurs, reprit Gonzague, j'arrive aux faits qui ont motivé votre convocation. Ce fut en m'épousant que madame la princesse déclara son mariage secret, mais légitime avec le feu duc de Nevers... Ce fut en m'épousant qu'elle constata également l'existence d'une fille, issue de cette union... les preuves écrites manquaient; le registre paroissial, lacéré en deux endroits, ne portait aucune constatation, et je suis forcé de dire encore que M. de Caylus seul au monde aurait pu nous donner quelques éclaircissements à cet égard. Mais M. de Caylus, vivant, garda toujours le silence; à l'heure qu'il est, nul ne peut interroger sa tombe... La constatation dut se faire au moyen du témoignage sacramentel de dom Bernard, chapelain de Caylus, qui inscrivit mention du premier mariage et de la naissance de mademoiselle de Nevers en marge de l'acte qui donna mon nom à la veuve de Nevers... Je voudrais que madame la princesse voulût bien donner à mes paroles l'autorité de son adhésion.

Tout ce qu'il venait de dire était d'une exactitude rigoureuse.

Aurore de Caylus resta muette.--Mais le cardinal de Lorraine s'étant penché vers elle, se releva et dit:

--Madame la princesse ne conteste point.

Gonzague s'inclina et poursuivit:

--L'enfant disparut la nuit même du meurtre... Vous savez, messieurs, quel inépuisable trésor de patience et de tendresse renferme le coeur d'une mère... Depuis dix-huit ans, l'unique soin de madame la princesse, le travail de chacun de ses jours, de chacune de ses heures, est de chercher sa fille... Je dois le dire: les recherches de madame la princesse ont été jusqu'à présent complètement inutiles... Pas une trace, pas un indice... Madame la princesse n'est pas plus avancée qu'au premier jour.

Ici, Gonzague jeta encore un regard vers sa femme.--Aurore de Caylus avait les yeux au ciel.

Dans sa prunelle humide, Gonzague chercha en vain ce désespoir que devaient provoquer ses dernières paroles.

Le coup n'avait pas porté. Pourquoi?--Gonzague eut peur.

--Il faut maintenant, reprit-il en faisant appel à tout son sang-froid,--il faut, messieurs, malgré ma vive répugnance, que je vous parle de moi... Après mon mariage, sous le règne du feu roi, le parlement de Paris, à l'instigation de feu M. le duc d'Elbeuf, oncle paternel de notre malheureux parent, rendit, toutes chambres assemblées, un arrêt qui suspendait indéfiniment (sauf les limites posées par la loi) mes droits à l'héritage de Nevers. C'était sauvegarder les intérêts de la jeune Aurore de Nevers, en cas qu'elle fût encore de ce monde: je fus bien loin de m'en plaindre. Mais cet

arrêt, messieurs, n'en a pas moins été la cause de mon profond et incurable malheur...

Tout le monde redoubla d'attention.

--Écoutez! écoutez! fit-on sur les petits bancs.

Un coup d'oeil de Gonzague venait d'apprendre à Oriol, Gironne et compagnie, que c'était là l'instant critique.

--J'étais jeune encore, continua Gonzague,--assez bien en cour... riche, très-riche déjà... ma noblesse était de celle qu'on ne conteste point... j'avais pour femme un trésor de beauté, d'esprit et de vertus... Comment échapper, je vous le demande, aux sourdes et lâches attaques de l'envie? Sur un point j'étais vulnérable: le talon d'Achille?--L'arrêt du parlement avait fait ma position fausse, en ce sens que, pour certaines âmes basses, pour ces coeurs vils dont l'intérêt est le seul maître, il semblait que je devais désirer la mort de la jeune fille de Nevers...

On se récria, surtout au banc Oriol.

--Eh! messieurs! fit Gonzague avant que M. de Lamoignon eût imposé silence aux interrupteurs,--le monde est fait ainsi... nous ne changerons pas le monde... j'avais intérêt... intérêt matériel... donc je devais avoir une arrière-pensée... La calomnie avait beau jeu contre moi... la calomnie ne se fit pas faute d'exploiter le filon!... un seul obstacle me séparait d'un immense héritage... Périsse l'obstacle!... Qu'importe le long témoignage de toute une vie pure!... On me soupçonna des intentions les plus perverses... les plus infâmes!... on mit (je dois tout dire au conseil) on mit la froideur, la défiance, presque la haine entre madame la princesse et moi... on prit à témoin cette image en deuil qui orne la retraite

d'une sainte femme..., on opposa au mari vivant l'époux mort... et pour employer un mot trivial, messieurs, un pauvre mot qui est l'expression du bonheur des humbles,--hélas! ce qui ne semble pas fait pour nous autres qu'on appelle grands, on troubla, on empoisonna, on perdit mon ménage...

Il appuya fortement sur ce mot.

--Mon ménage, entendez-vous bien? mon intérieur, mon repos, ma famille, mon coeur... Oh! si vous saviez quelles tortures les méchants peuvent infliger aux bons!... si vous saviez les larmes de sang qu'on pleure en invoquant la sourde providence... si vous saviez!... je vous affirme ceci sur mon honneur et sur mon salut... je vous le jure!... j'aurais donné mes titres... j'aurais donné mon nom... j'aurais donné ma fortune pour être heureux à la façon des petites gens qui ont un ménage!... c'est-à-dire une femme dévouée... un coeur ami et toujours prêt à recevoir le saint épanchement..., des enfants qui vous aiment et qu'on adore... la famille... enfin la famille, cette parcelle de félicité céleste que Dieu bon laisse tomber parmi nous!

Vous eussiez dit qu'il avait mis son âme tout entière dans son débit... ces dernières paroles furent prononcées avec un entraînement tel qu'il y eut dans l'assemblée comme une grande commotion.

L'assemblée était touchée au coeur.

Il y avait plus que de l'intérêt, il y avait une respectueuse compassion pour cet homme, tout à l'heure si hautain, pour ce grand de la terre,--pour ce prince qui venait mettre à nu, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, la plaie terrible de son existence.

Ces juges étaient, pour bon nombre, des gens de famille. La fibre du père et de l'époux remua en eux violemment.

Les autres, roués ou coquins, ressentirent je ne sais quel vague effet, comme des aveugles qui devineraient les couleurs;--ou comme ces filles perdues qui s'en vont au théâtre pleurer toutes leurs larmes aux accents de la vertu persécutée.

Il n'y avait que deux êtres pour rester froids au milieu de l'attendrissement général:

Madame la princesse de Gonzague et M. le marquis de Chaverny.

La princesse avait les yeux baissés. Elle semblait rêver,--et certes, cette tenue glacée ne plaidait point en sa faveur auprès de ses juges prévenus.

Quant au petit marquis, il se dandinait sur son fauteuil et mâchait entre ses dents:

--Mon illustre cousin est un coquin sublime!

Les autres comprenaient à l'attitude même de madame de Gonzague ce que l'infortuné prince avait dû souffrir.

--C'est trop! dit M. de Mortemart au cardinal de Lorraine;--soyons juste, c'est trop!

M. de Mortemart s'appelait Victurnien de son nom de baptême, comme tous les membres de la maison de la Rochechouart. Ces divers Victurniens étaient généralement de bons hommes. Les mémoires méchants leur font cette querelle d'Allemand qu'aucun d'eux n'inventa la poudre.

Le cardinal de Lorraine secoua son jabot, chargé de tabac d'Espagne. Chaque membre du respectable sénat faisait ce qu'il pouvait pour garder sa gravité austère.

Mais, aux petits bancs, on ne se gênait point. Gironne s'essuyait les yeux qu'il avait secs; Oriol, plus tendre ou plus habile, pleurait à chaudes larmes.

--Quelle âme! dit Taranne.

--Quelle belle âme! amenda M. de Peyrolles qui venait d'entrer.

--Ah! fit Oriol avec sentiment, on n'a pas compris ce coeur-là!

--Quand je vous disais, murmura le cardinal un peu remis, que nous allions en apprendre de belles... Mais écoutons: Gonzague n'a pas fini.

Gonzague, en effet, reprenait, pâle et beau d'émotion:

--Je n'ai point de rancune, messieurs, Dieu me garde d'en vouloir à cette pauvre mère abusée!... les mères sont crédules parce qu'elles aiment ardemment... Et si j'ai souffert, n'a-t-elle pas eu, elle aussi, de cruelles tortures... L'esprit le plus robuste s'affaiblit à la longue dans le martyre... l'intelligence se lasse... Ils lui ont dit que j'étais l'ennemi de sa fille... Et pourquoi non! s'interrompit-il avec amertume, puisque j'ai des intérêts opposés à ceux de sa fille?... des intérêts, vous comprenez bien cela, messieurs! des intérêts, moi Gonzague;--le prince de Gonzague,--l'homme de France le plus riche après Law!...

--Avant Law!... glissa Oriol.

Et certes, il n'y avait là personne pour le contredire.

--Ils lui ont dit, poursuivait Gonzague: cet homme a des émissaires partout... des agents sillonnent en tous sens la France, l'Espagne, l'Italie... cet homme s'occupe de votre fille plus que vous-même!...

Il se tourna vers la princesse et ajouta:

--On vous a dit cela, n'est-ce pas, madame?

Aurore de Caylus, sans lever les yeux et sans bouger, laissa tomber ces mots:

--On me l'a dit.

--Voyez!... s'écria Gonzague en s'adressant au conseil.

Puis, se tournant de nouveau vers sa femme:

--On vous a dit aussi, pauvre mère: Si vous cherchez en vain, si vos efforts sont restés si longtemps inutiles, c'est que sa main est là,--dans l'ombre,--sa main qui donne le change à vos recherches, qui égare vos poursuites... sa main perfide.., n'est-il pas vrai, madame, qu'on vous a dit cela?

--On me l'a dit, repartit encore la princesse.

--Voyez! voyez! mes juges et mes pairs! fit Gonzague;--et ne vous a-t-on pas dit quelque chose encore, madame?... Cette main qui agit dans l'ombre... cette main perfide... la main de votre mari... ne vous a-t-on pas dit que peut-être l'enfant n'était plus... qu'il y avait des hommes assez infâmes pour tuer un enfant... et que peut-être... je n'achève pas, madame, mais on vous a dit cela!

Aurore de Caylus, pâle autant qu'une morte, répondit pour la troisième fois.

--On me l'a dit.

--Et vous avez cru, madame? interrogea le prince, dont l'indignation altérait la voix.

--Je l'ai cru, repartit froidement la princesse.

De toutes les parties de la salle s'élevèrent à ce mot des réclamations.

--Vous vous perdez, madame, dit tout bas le cardinal à l'oreille de la princesse;--à quelques conclusions que puisse arriver M. de Gonzague, vous êtes sûre d'être condamnée.

Elle avait repris son immobilité silencieuse.

Le président de Lamoignon ouvrait la bouche pour lui adresser quelques remontrances, lorsque Gonzague l'arrêta d'un geste respectueux.

--Laissez, M. le président, je vous en prie, dit-il,--laissez, messieurs... je me suis imposé sur cette terre un devoir pénible; je le remplis de mon mieux; Dieu me tiendra compte de mes efforts... S'il faut vous dire la vérité tout entière, cette convocation solennelle avait pour but principal de forcer madame la princesse à m'écouter une fois en sa vie... Depuis dix-huit ans que nous sommes époux, je n'avais pu encore obtenir cette faveur... je voulais parvenir jusqu'à elle, moi, l'exilé du premier jour des noces, je voulais me montrer tel que je suis, à elle qui ne me connaît pas... j'ai réussi: grâces vous en soient rendues, mais ne vous mettez pas entre elle et moi, car j'ai le talisman qui va lui ouvrir enfin les yeux.

Puis, parlant d'eux, mais pour la princesse toute seule, et s'adressant à elle directement, au milieu du silence profond qui régnait dans la salle:

--On vous a dit vrai, madame, j'avais plus d'agents que vous en France, en Espagne, en Italie... car, pendant que vous écoutiez ces accusations infâmes portées contre moi, je travaillais pour vous... je répondais à toutes ces calomnies par une poursuite plus ardente, plus obstinée que la vôtre... je cherchais, moi aussi... je cherchais sans cesse et sans repos avec ce que j'ai de crédit et de puissance, avec mon or, avec mon coeur!... Et aujourd'hui... vous voilà qui m'écoutez, maintenant!... Aujourd'hui, récompensé enfin de tant d'années de peines, je viens à vous qui me méprisez et me haïssez, moi qui vous respecte et qui vous aime... je viens à vous, et je vous dis:--Ouvrez vos bras, heureuse mère, je vais y mettre votre enfant!

En même temps, il se tourna vers Peyrolles qui attendait ses ordres.

--Qu'on amène, ordonna-t-il à haute voix,--mademoiselle Aurore de Nevers!

X

--J'y suis!--

Nous avons pu rapporter les paroles prononcées par Gonzague. Ce qui n'est pas donné de rendre avec la plume, c'est le feu du débit, l'ampleur de la pose, la profonde conviction que rayonnait le regard.

Ce Gonzague était un prodigieux comédien. Il s'imprégnait de son rôle appris, à ce point que l'émotion le dominait lui-même, et que c'étaient de vrais élans qui jaillissaient de son âme.

C'est le comble de l'art.

Placé autrement et doué d'une autre ambition, cet homme eût remué un monde.

Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait des sans coeur, des gens rompus à toutes les roueries de l'éloquence, des magistrats blasés sur les effets de parole, des financiers d'autant plus difficiles à tromper que, d'avance, ils étaient complices du mensonge.

Gonzague, jouant avec l'impossible, produisit un véritable miracle. Tout le monde le crut; tout le monde eût juré qu'il avait dit vrai.

Oriol, Gironne, Albret, Taranne et autres ne faisaient plus leur métier; ils étaient pris. Tous se disaient: Plus tard il mentira, mais à présent, il dit vrai.

Tous ajoutaient:

--Se peut-il qu'il y ait en cet homme tant de grandeur avec tant de perversité?

Ses pairs, ce groupe de grands seigneurs qui étaient là pour le juger, regrettaient d'avoir pu parfois douter de lui.

Ce qui le grandissait, c'était cet amour chevaleresque pour sa femme, ce magnanime pardon de la longue injure.--Dans les siècles les plus perdus, les vertus de famille font à qui veut un haut piédestal.

Il n'y avait pas là un seul coeur qui ne battît violemment.

M. de Lamoignon essuya une larme et Villeroy, le vieux guerrier, s'écria:

--Par la sambleu! prince, vous êtes un galant homme.

Mais le résultat le plus complet, ce fut la conversion du sceptique Chaverny et l'effet foudroyant produit sur la princesse elle-même.

Chaverny se roidit tant qu'il put, mais aux dernières paroles du prince, on le vit rester bouche béante.

--S'il a fait cela, dit-il à Choisy,--du diable si je ne lui pardonne pas tout le reste.

Quant à Aurore de Caylus, elle s'était levée tremblante, pâle, semblable à un fantôme. Le cardinal de Lorraine fut obligé de la soutenir dans ses bras.

Elle restait l'oeil fixé sur la porte par où venait de sortir M. de Peyrolles.

L'effroi, l'espoir se peignaient tour à tour sur ses traits.

Allait-elle voir sa fille?

L'avertissement bizarre trouvé par elle dans son livre d'heures, à la page du _miserere_, annonçait-il cela?

On lui avait dit de venir; elle était venue,--allait-elle avoir à défendre sa fille?

Quel que fût le danger inconnu, c'était de joie surtout que son coeur battait.--Sa fille! oh! comme son âme allait s'élancer vers

elle à première vue!

Dix-huit ans de larmes, payés par un seul sourire!

Elle attendait.--Tout le monde attendait comme elle.

Peyrolles était sorti par l'issue donnant sur l'appartement du prince. Il rentra bientôt, tenant dona Cruz par la main. Gonzague se rendit à sa rencontre.

Ce ne fut qu'un cri: Qu'elle est belle!

Puis les affidés, rentrant dans leur rôle, prononcèrent à demi voix ce mot qu'on leur avait appris:

--Quel air de famille!

Mais il se trouva que les gens de bonne foi allèrent plus loin que les stipendiés. Les deux présidents, le maréchal, le prélat et tous les ducs, regardant tour à tour madame la princesse puis dona Cruz, firent cette déclaration spontanée:

--Elle ressemble à sa mère...

Il était donc acquis déjà pour ceux qui avaient mission de juger que madame la princesse était la mère de dona Cruz.

Et pourtant madame la princesse, changeant encore une fois de visage, avait repris son air de trouble et d'anxiété. Elle regardait cette belle jeune fille, et c'était une sorte d'effroi qui se peignait sur ses traits.

Ce n'était pas ainsi, oh! non, qu'elle avait rêvé sa fille...

Sa fille ne pouvait pas être plus belle,--mais sa fille devait être autrement.

Et cette froideur soudaine qu'elle sentait en dedans d'elle-même à cet instant où tout son coeur aurait dû s'élancer vers l'enfant retrouvé, cette froideur l'épouvantait.

Était-elle donc une mauvaise mère?

A cette frayeur, une autre s'ajoutait.--Quel avait dû être le passé de cette charmante enfant dont les yeux brillaient hardiment, dont la taille souple avait d'étranges ondulations, dont toute la personne, enfin, était marquée de ce cachet gracieux,--trop gracieux--que l'austère éducation de famille ne demande point d'ordinaire aux héritières des ducs.

Chaverny, qui était déjà parfaitement remis de son émotion et qui regrettait fort d'avoir cru à Gonzague pendant une minute, Chaverny exprima l'idée de la princesse autrement, et mieux qu'elle n'eût pu le faire elle-même:

--Elle est adorable! dit-il à Choisy en la reconnaissant.

--Tu es décidément amoureux? demanda Choisy.

--Je l'étais, répondit le petit marquis;--ce nom de Nevers l'écrase et lui va mal.

Ces beaux casques de nos cuirassiers iraient mieux à un gamin de Paris, mièvre et sans gêne dans ses mouvements. Il y a des alliances impossibles.

Gonzague n'avait point vu cela; Chaverny le voyait: pourquoi?

Chaverny était français et Gonzague italien. D'abord, de tous les habitants de notre globe, le Français est le plus près de la femme pour la délicatesse et pour juger des nuances.

Ensuite, ce beau prince de Gonzague avait bien près de cinquante ans.

Chaverny était tout jeune.

Plus l'homme vieillit, moins il est homme.

Gonzague n'avait point vu cela: il ne pouvait pas le voir. Sa finesse milanaise était de la diplomatie, non point de l'esprit.

Pour apercevoir ces détails, il faut avoir un sens exquis comme Aurore de Caylus, femme et mère,--ou bien être un peu myope et regarder de tout près comme le petit marquis.

Dona Cruz, cependant, le rouge au front, les yeux baissés, le sourire timide aux lèvres, était au bas de l'estrade.--Chaverny seul et la princesse devinaient l'effort qu'elle faisait pour tenir ses paupières fermées.

Elle avait si grande envie de voir.

Mademoiselle de Nevers, lui dit Gonzague,--allez embrasser votre mère!

Dona Cruz eut un mouvement de sincère allégresse; son élan ne fut point joué. Là était l'habileté suprême de Gonzague qui n'avait pas voulu d'une comédienne pour remplir ce premier rôle. Dona Cruz était de bonne foi.

Son regard caressant se tourna tout de suite vers celle qu'elle croyait sa mère. Elle fit un pas et ses bras s'ouvrirent d'avance.

Mais ses bras retombèrent, ses paupières aussi.--Un geste froid de la princesse venait de la clouer à sa place.

La princesse, revenue aux défiances qui naguère navraient sa solitude, la princesse répondant à cette pensée qu'elle venait d'avoir et que l'aspect de dona Cruz lui avait inspirée, la princesse dit entre haut et bas:

--Qu'a-t-on fait de la fille de Nevers?

Puis, élevant la voix, elle ajouta:

--Dieu m'est témoin que j'ai le coeur d'une mère!... mais si la fille de Nevers me revenait flétrie d'une seule tache... n'eût-elle oublié qu'une minute la fierté de sa race... je voilerais mon visage et je dirais:--Nevers est mort tout entier!

--Ventrebleu! fit Chaverny, je parierais pour plusieurs minutes!

Il était seul de son avis en ce moment. La sévérité de madame de Gonzague semblait intempestive et même dénaturée.

Pendant qu'elle parlait, un petit bruit se fit à sa droite, comme si la porte voisine tournait doucement sur ses gonds derrière la draperie.

Elle ne prit point garde.

Gonzague répondait, joignant les mains, comme si le doute eût été ici un blasphème:

--O madame! madame!... Est-ce bien votre coeur qui a parlé?... mademoiselle de Nevers... votre fille, madame!... est plus pure que les anges!

Une larme était dans les yeux de la pauvre dona Cruz.

Le cardinal se pencha vers Aurore de Caylus:

--A moins que vous n'ayez pour doute encore des raisons précises et avouables... commença-t-il.

--Des raisons? interrompit la princesse; mon coeur est resté froid, mes yeux secs, mes bras immobiles... ne sont-ce pas des raisons, cela?

--Belle dame, si vous n'en avez pas d'autres, je ne pourrai, en conscience, combattre l'opinion évidemment unanime du conseil.

Aurore de Caylus jeta autour d'elle un sombre regard.

--Vous voyez bien, je ne m'étais pas trompé, fit le cardinal à l'oreille du duc de Mortemart, il y a là un grain de folie!

--Messieurs! messieurs! s'écria la princesse, est-ce que déjà vous m'avez jugée?

--Rassurez-vous, madame, et calmez-vous, répliqua le président de Lamoignon; tous ceux qui sont dans cette enceinte vous respectent et vous aiment... tous, et au premier rang l'illustre prince qui vous a donné son nom...

La princesse baissa la tête.

Le président de Lamoignon poursuivit avec une nuance de sévérité dans la voix:

--Agissez suivant votre conscience, madame, et ne craignez rien... notre tribunal n'a point mission de punir... l'erreur n'est pas crime; mais malheur!... vos parents et vos amis auront compassion de vous si vous êtes trompée.

--Trompée! répéta la princesse sans relever la tête; oh! oui... j'ai été bien souvent trompée... mais si personne n'est ici pour me défendre, je me défendrai moi-même... Ma fille doit porter avec elle la preuve de sa naissance.

--Quelle preuve, demanda le président de Lamoignon?

--La preuve désignée par M. de Gonzague lui-même... la feuille arrachée au registre de la chapelle de Caylus...

--Arrachée de ma propre main, messieurs! ajouta-t-elle en se redressant.

--Voilà ce que je voulais savoir, pensa Gonzague.

--Cette preuve, reprit-il tout haut, votre fille l'avait, madame.

--Elle ne l'a donc pas! s'écria Aurore de Caylus.

Un long murmure s'éleva dans l'assemblée à cette exclamation.

--Emmenez-moi! emmenez-moi! balbutia dona Cruz en larmes.

Quelque chose remua au fond du coeur de la princesse, en écoutant la voix désolée de cette pauvre enfant.

--Mon Dieu! dit-elle en levant ses mains vers le ciel, mon Dieu! inspirez-moi... mon Dieu! ce serait un malheur horrible et un grand crime que de repousser mon enfant!... Mon Dieu! je vous en prie au fond de ma misère: répondez-moi! répondez-moi!...

On vit tout à coup sa figure s'éclairer, tandis que tout son corps tressaillait violemment.

Elle avait interrogé Dieu.--Une voix, que personne n'entendit, hormis elle-même,--une voix mystérieuse et qui semblait répondre à ce suprême appel, prononça derrière la draperie les trois mots de la devise de Nevers:

--J'y suis!

La princesse s'appuya au bras du cardinal pour ne point tomber à la renverse.

Elle n'osait se retourner. Cette voix venait-elle du ciel?

Gonzague se méprit à cette émotion soudaine. Il voulut frapper le demi-coup.

--Madame, s'écria-t-il, vous avez fait appel au Maître de toutes choses: Dieu vous répond, je le vois, je le sens... votre bon ange est en vous qui combat les suggestions du mal... Madame, ne repoussez pas le bonheur après vos longues souffrances si noblement supportées!... madame, oubliez la main qui met dans la vôtre un trésor: je ne réclamerai point mon salaire... Je ne vous demande qu'une chose... regardez-la!... regardez votre enfant... la voici bien tremblante, la voici toute brisée de l'accueil de sa mère... Écoutez au dedans de vous-même, madame: la voix de l'âme vous répondra...

La princesse regarda dona Cruz.

M. Gonzague, avec entraînement:

--Maintenant que vous l'avez vue... au nom du Dieu vivant, je vous le demande, n'est-ce pas là votre fille?

La princesse ne répondit pas tout de suite. Involontairement, elle se tourna à demi vers la draperie.

La voix, distincte pour elle seule, ne prononça qu'un mot:

--Non!

--Non! répéta la princesse avec force.

Et son regard résolu fit le tour de l'assemblée.

Elle n'avait plus peur.--Quel que fût ce mystérieux conseiller qui était là derrière la draperie, elle avait confiance en lui, car il combattait Gonzague.

Et d'ailleurs, il accomplissait la muette promesse du livre d'heures: il venait avec la devise de Nevers.

Mille réclamations, cependant, se croisaient dans la salle. L'indignation d'Oriol et compagnie ne connaissait plus de bornes.

--C'en est trop! dit Gonzague, feignant d'être blessé profondément; messieurs, je crois avoir fait mon devoir...

--Largement! s'écria Gironne.

--Messieurs, poursuivit Gonzague en apaisant de la main le zèle trop bruyant du bataillon sacré, la patience humaine a des bornes... je m'adresserai une dernière fois à madame la princesse, et je lui dirai: Il faut de bonnes raisons, des raisons graves et fortes pour repousser la vérité évidente.

--Hélas! soupira le bon cardinal, ce sont mes propres paroles!... mais quand ces dames se sont mis quelque chose en tête...

--Ces raisons, acheva Gonzague, madame, les avez-vous?

--Oui, répondit la voix mystérieuse.

--Oui! répliqua la princesse à son tour.

Gonzague était livide et ses lèvres s'agitaient convulsivement. Il sentait qu'il y avait là, au sein même de cette assemblée convoquée par lui, une influence hostile, mais insaisissable. Il la sentait, mais il la cherchait en vain.

Depuis quelques minutes, tout était changé dans la personne de la veuve de Nevers. Le marbre s'était fait chair, la statue vivait.

D'où provenait ce miracle?

Le changement s'était opéré au moment même où la princesse, éperdue, avait invoqué le secours de Dieu; mais Gonzague ne croyait point à Dieu.

Il essuya la sueur qui coulait de son front.

--Avez-vous donc des nouvelles de votre fille? demanda-t-il, cachant son anxiété de son mieux.

La princesse garda le silence.

--Il y a des imposteurs, reprit Gonzague; la fortune de Nevers est une belle proie... Vous a-t-on présenté quelque autre jeune fille?...

Nouveau silence.

--En vous disant, poursuivit Gonzague: Celle-ci est la véritable... on l'a sauvée... on l'a élevée... Ils disent tous cela!

Les plus fins diplomates se laissent entraîner. Le président de Lamoignon et ses graves assesseurs regardaient maintenant Gonzague avec étonnement.

--Cache tes griffes, chat-tigre! murmura Chaverny.

Assurément, le silence de la voix mystérieuse était souverainement habile.

Tant qu'elle ne parlait point, la princesse ne pouvait répondre, et Gonzague, furieux, perdait la prudence.

Au milieu de sa face pâle, on voyait ses yeux brûlants et sanglants.

--Elle est là, poursuivit-il entre ses dents serrées; toute prête à paraître... n'est-ce pas, madame? vivante... Répondez!... vivante?...

La princesse s'appuya d'une main au bras de son fauteuil.--Elle chancelait.--Elle eût donné dix ans de sa vie pour soulever cette draperie, derrière laquelle était l'oracle, muet désormais.

--Répondez! répondez! fit Gonzague.

Et les juges eux-mêmes répétaient:

--Madame, répondez!

Aurore de Caylus écoutait. Sa poitrine n'avait plus de souffle.

Oh! que l'oracle tardait!

--Pitié!... murmura-t-elle enfin en se tournant à demi.

La draperie s'agita faiblement.

--Comment pourrait-elle répondre? disaient cependant les affidés.

--Vivante? fit Aurore de Caylus interrogeant l'oracle d'une voix brisée.

--Vivante! lui fut-il enfin répondu.

Elle se redressa, radieuse, ivre de joie.

--Oui, vivante, vivante! fit-elle avec éclat; vivante malgré vous et par la protection de Dieu!

Tout le monde se leva en tumulte. Pendant un instant l'agitation fut à son comble.

Les affidés parlaient tous à la fois et réclamaient justice. Au banc des commissaires royaux on se consultait.

--Quand je vous disais, répétait le cardinal, quand je vous disais, monsieur le duc!... mais nous ne savons pas tout... Or, je commence à croire que madame la princesse n'est point folle!

Au milieu de la confusion générale, la voix de la tapisserie dit:

--Ce soir, au bal du régent... On vous dira la devise de Nevers.

--Et je verrai ma fille! balbutia la princesse prête à se trouver mal.

Le bruit faible d'une porte qui se refermait se fit entendre encore. Puis, plus rien.

Il était temps. Chaverny, curieux comme une femme en proie d'un vague soupçon, s'était glissé derrière le cardinal de Lorraine. Il souleva brusquement la portière.

Sous la portière il n'y avait rien, mais la princesse poussa un cri étouffé.

C'était assez; Chaverny ouvrit la porte et s'élança dans le corridor.

Le corridor était sombre, car la nuit commençait à tomber. Chaverny ne vit rien, sinon tout au bout de la galerie la silhouette cahotante du petit bossu aux jambes torses, qui disparut, descendant l'escalier tranquillement.

Chaverny se prit à réfléchir.

--Le cousin avait voulu jouer quelque méchant tour au diable, se disait-il, et le diable prend sa revanche!

Pendant cela, dans la salle des délibérations, sur un signe du président de Lamoignon, les conseillers avaient repris leurs places.

Gonzague avait fait sur lui-même un terrible effort. Il était calme en apparence.

Il salua le conseil et dit:

--Messieurs, je rougirais d'ajouter une parole... Décidez, s'il vous plaît, entre madame la princesse et moi.

--Délibérons! firent quelques voix.

M. de Lamoignon se leva et se couvrit.

--Prince, dit-il, l'avis des commissaires royaux, après avoir entendu M. le cardinal pour madame la princesse, est qu'il n'y a point lieu à jugement... Puisque madame de Gonzague sait où est sa fille, qu'elle la présente. M. de Gonzague représentera également celle qu'il dit être héritière de Nevers... La preuve écrite, désignée par M. le prince, invoquée par madame la princesse, cette

page enlevée au registre de la chapelle de Caylus, sera produite et rendra la décision facile... Nous ajournons, au nom du roi, le conseil à trois jours.

--J'accepte! repartit Gonzague avec empressement; j'aurai la preuve!

--J'aurai ma fille et j'aurai la preuve, dit pareillement la princesse; j'accepte!

Les commissaires royaux levèrent aussitôt la séance.

--Quant à vous, enfant, pauvre enfant! dit Gonzague à dona Cruz en la remettant aux mains de Peyrolles, j'ai fait ce que j'ai pu... Dieu seul à présent peut vous rendre le coeur de votre mère.

Dona Cruz rabattit son voile et s'éloigna.

Mais avant de passer le seuil, elle se ravisa tout à coup. Elle s'élança vers la princesse.

--Madame, s'écria-t-elle en pressant sa main qu'elle baisa, que vous soyez ou non ma mère, je vous respecte et je vous aime!

La princesse sourit et effleura son front de ses lèvres.

--Tu n'es pas complice, enfant, dit-elle; j'ai vu cela... Je ne t'en veux point.

Peyrolles entraîna dona Cruz.

Toute cette noble foule, qui naguère remplissait l'hémicycle, s'était écoulée. Le jour baissait rapidement. Gonzague, qui venait de reconduire les juges royaux, rentra comme la princesse allait sortir, entourée de ses femmes.

Sur un geste impérieux qu'il fit, elles s'écartèrent. Gonzague s'approcha de la princesse, et avec ces grands airs de courtoisie qu'il ne quittait jamais, il se pencha jusqu'à sa main pour la baiser.

--Madame, lui dit-il ensuite d'un ton léger, c'est donc la guerre déclarée entre nous?

--Je n'ai garde d'attaquer, monsieur, répondit Aurore de Caylus; je me défends.

--En tête à tête, reprit Gonzague qui avait peine à cacher sous sa froideur polie la rage qu'il avait dans le coeur, nous ne discuterons point, s'il vous plaît: je tiens à vous épargner cette inutile fatigue... Mais vous avez donc de mystérieux protecteurs, madame?

--J'ai la bonté du Ciel, monsieur, qui est l'appui des mères.

Gonzague eut un sourire.

--Giraud! dit la princesse à sa suivante Madeleine, faites qu'on prépare ma litière!

--Y a-t-il donc office du soir à la paroisse Saint-Magloire? demanda Gonzague étonné.

--Je ne sais, monsieur, répondit la princesse avec calme; ce n'est pas à la paroisse Saint-Magloire que je me rends... Félicité, vous atteindrez mes écrins.

--Vos diamants, madame! fit le prince avec raillerie; la cour qui vous regrette depuis si longtemps va-t-elle enfin jouir du bonheur de vous revoir?

--Je vais ce soir au bal du régent, monsieur, dit-elle.

Pour le coup, Gonzague demeura stupéfait.

--Vous!... balbutia-t-il, vous!

Elle se redressa si belle et si hautaine que Gonzague baissa les yeux malgré lui.

--Moi, répondit-elle en prenant le pas sur ses femmes pour sortir; mon deuil est fini d'aujourd'hui, monsieur le prince... Faites ce que vous voudrez contre moi, je n'ai plus peur de vous!

XI

--Où le bossu se fait inviter au bal de la cour.--

Gonzague demeura un instant immobile à regarder sa femme qui traversait la galerie pour rentrer dans son appartement.

--C'est une résurrection! pensa-t-il; j'ai pourtant bien joué cette grande partie! pourquoi l'ai-je perdue?... Évidemment, elle avait un dessous de cartes... Gonzague! vous n'avez pas tout vu!... Il y a là quelque chose qui vous échappe!

Il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

--En tout cas, poursuivit-il, nous n'avons pas une minute à perdre!... Que va-t-elle faire au bal du Palais-Royal?... parler à M. le régent?... Évidemment, elle sait où est sa fille!...

--Et moi aussi, je le sais! s'interrompit-il en ouvrant ses tablettes; en ceci, du moins, le hasard m'a servi!

Il frappa sur un timbre et dit au domestique qui accourut:

--M. de Peyrolles!... qu'on m'envoie sur-le-champ M. de Peyrolles.

Le domestique sortit. Gonzague reprit sa promenade solitaire, et revenant à sa première pensée, il dit:

--Elle a un auxiliaire nouveau... Quelqu'un est caché derrière la toile!...

--Prince! s'écria Peyrolles en entrant, je puis enfin vous parler!... Mauvaises nouvelles... En s'en allant, le cardinal de Lorraine disait aux commissaires royaux: il y a là-dessous quelque mystère d'iniquité!...

--Laissez dire le cardinal, fit Gonzague.

--Dona Cruz est en pleine révolte!... On lui a fait jouer un rôle indigne! Elle veut quitter Paris.

--Laisse faire dona Cruz... et tâche de m'écouter.

--Pas avant de vous avoir appris ce qui se passe... Lagardère est à Paris.

--Bah!... je m'en doutais!... Depuis quand?

--Depuis hier pour le moins.

--La princesse a dû le voir! pensa Gonzague.

Puis il ajouta:

--Comment sais-tu cela?

Peyrolles baissa la voix et répondit:

--Saldagne et Faënza sont morts.

Manifestement, M. de Gonzague ne s'attendait point à cela. Les muscles de sa face tressaillirent et il eut comme un éblouissement.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Quand Peyrolles releva les yeux sur lui, il était remis déjà.

--Deux d'un coup! fit-il; c'est le diable que cet homme-là!

Peyrolles tremblait.

--Et où a-t-on retrouvé leurs cadavres? demanda Gonzague?

--Dans la ruelle qui longe le jardin de votre petite maison.

--Ensemble?

--Saldagne contre la porte... Faënza à quinze pas de là... Saldagne est mort d'un coup de pointe...

--Là, n'est-ce pas? fit Gonzague en plaçant son doigt entre ses deux sourcils.

Peyrolles fit le même geste et reprit:

--Là!... Faënza est tombé frappé à la même place et du même coup.

--Et pas d'autre blessure?

--Pas d'autre... La botte de Nevers est toujours mortelle.

Gonzague disposa ses dentelles à son jabot devant une glace.

--C'est bien, dit-il; M. le chevalier de Lagardère s'est fait inscrire deux fois à ma porte... Je suis content qu'il soit à Paris... Nous allons le faire pendre!

--La corde qui étranglera celui-là... commença Peyrolles...

--N'est pas encore filée, n'est-ce pas?... Je crois que si... Tudieu! pense donc, ami Peyrolles. Il est grand temps! nous ne sommes plus que quatre.

--Oui, fit le factotum en frissonnant, il est grand temps.

--Deux bouchées! reprit Gonzague en rebouclant son ceinturon; nous deux d'un coup... de l'autre ces deux pauvres diables...

--Cocardasse et Passepoil?... interrompit Peyrolles; ils ont peur de Lagardère!

--Ils sont donc comme toi!... C'est égal; nous n'avons pas le choix... Va me les chercher! va!

M. de Peyrolles se dirigea vers l'office.

Gonzague pensait.

--Je disais bien qu'il fallait agir... agir tout de suite... Corps de Christ! voici une nuit qui verra d'étranges choses!

--Eh! vite!... dit Peyrolles en arrivant à l'office; monseigneur a besoin de vous!

Cocardasse et Passepoil avaient dîné depuis midi jusqu'à la brune. C'étaient deux héroïques estomacs. Cocardasse était rouge comme le restant du vin, oublié dans son verre; Passepoil avait le teint tout blême.

La bouteille produit ce double résultat, suivant le tempérament des preneurs.

Mais au point de vue des oreilles, le vin n'a pas deux manières d'agir. Cocardasse et Passepoil n'étaient pas plus endurant l'un que l'autre après boire.

D'ailleurs, le temps d'être humbles était passé. On les avait habillés de neuf de la tête aux pieds. Ils avaient de superbes bottes de rencontre et des feutres qui n'avaient été retapés chacun que trois fois.

Les chausses et les pourpoints étaient dignes de ces brillants accessoires.

--Dis donc, mon bon, fit Cocardasse; je crois que ce maraud, c'est à nous qu'il s'adresse.

--Si je pensais que ce faquin!... riposta le tendre Amable en saisissant une cruche à deux mains.

--Sois calme, mon caillou, reprit le Gascon; je te le donne... Mais, bagasse! ne casse pas la faïence!

Il avait pris M. de Peyrolles par une oreille et l'avait envoyé pirouettant à Passepoil.

Passepoil le saisit par l'autre oreille et le renvoya à son ancien patron.

M. de Peyrolles fit ainsi deux ou trois fois le voyage, puis Cocardasse junior lui dit avec cette belle gravité des casseurs d'assiettes:

--Mon doux ami, vous avez oublié un instant que vous aviez affaire à des gentilshommes: tâchez dorénavant de vous en souvenir!

--Voilà! appuya le Normand, selon son ancienne habitude.

Puis, tous deux se levèrent tandis que M. de Peyrolles réparait de son mieux le désordre de sa toilette.

--Les deux coquins sont ivres! grommela-t-il.

--Hé! donc! fit Cocardasse; je crois que le pécaïre a parlé?

--J'en ai comme une vague idée, repartit Passepoil.

Ils s'avancèrent tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, pour appréhender de nouveau le factotum aux oreilles, mais celui-ci prit la fuite prudemment et rejoignit Gonzague, sans se vanter de sa mésaventure.

Gonzague lui ordonna de ne point parler à nos braves amis de la fin malheureuse de Saldagne et de Faënza. Ceci était superflu; M. de Peyrolles n'avait désormais aucune envie de lier conversation avec Cocardasse et Passepoil.

On les vit arriver l'instant d'après, annoncés par un terrible bruit de ferraille. Ils avaient le feutre à la diable, les chausses débraillées, du vin tout le long de la chemise; bref, une belle et bonne tenue de coupe-jarrets.

Ils entrèrent en se pavanant, le manteau retroussé par l'épée: Cocardasse toujours superbe, Passepoil toujours gauche et irréprochable de laideur.

--Salue, mon bon, dit le Gascon, et remercie monseigneur...

--Assez! fit Gonzague en les regardant de travers.

Ils restèrent aussitôt immobiles.

Avec ces vaillants, l'homme qui paye peut tout se permettre.

--Êtes-vous fermes sur vos jambes? demanda Gonzague.

--J'ai bu seulement un verre de vin à la santé de monseigneur, repartit effrontément Cocardasse; capédébiou! pour la sobriété, je ne connais pas mon pareil...

--Il dit vrai, monseigneur, prononça timidement Passepoil; car je le surpasse... je n'ai bu que de l'eau rougie!

--Mon bon, fit Cocardasse en le regardant sévèrement, tu as bu comme moi, ni plus ni moins... A pa pur! je t'engage à ne jamais fausser la vérité devant moi... Le mensonge, il me rend malade!

--Vos rapières sont-elles toujours bonnes? demanda encore Gonzague.

--Meilleures, repartit le Gascon.

--Et bien au service de monseigneur, ajouta le Normand, qui fit la révérence.

--C'est bon, dit Gonzague.

Et il tourna le dos, tandis que nos deux amis le saluèrent profondément par derrière.

--C'ta couquin, murmura Cocardasse, il sait parler aux hommes d'épée!

Gonzague avait fait signe à Peyrolles d'approcher. Tous deux étaient remontés jusqu'au fond de la salle, près de la porte de sortie. Gonzague venait de déchirer la page de ses tablettes où il avait inscrit les renseignements donnés par dona Cruz.

Au moment où il remettait ce papier au factotum, le visage hétéroclite du bossu se montra derrière les battants de la porte entre-bâillée. Personne ne le voyait et il le savait bien, car ses yeux brillaient d'une intelligence extraordinaire. Toute sa physionomie avait changé d'aspect.

A la vue de Gonzague et de son âme damnée, causant à deux pas de lui, le bossu se rejeta vivement en arrière, puis il mit son oreille à l'ouverture de la porte.

Voici ce que d'abord il entendit.

Peyrolles épelait péniblement les mots tracés au crayon par son maître.

--Rue du Chantre... disait-il;--une jeune fille, nommée Aurore...

Vous eussiez été effrayé à l'expression que prit le visage du bossu. Un feu sombre s'alluma dans ses yeux.

--Il sait cela! fit-il;--comment sait-il cela?...

--Vous comprenez? dit Gonzague.

--Oui... je comprends, répondit Peyrolles;--c'est de la chance!

--Les gens de ma sorte ont leur étoile! reprit M. de Gonzague.

--Où mettra-t-on la jeune fille?

--Au pavillon de dona Cruz.

Le bossu se toucha le front.

--La gitanita!... murmura-t-il;--mais elle-même... comment a-t-elle pu savoir?

--Il faudra tout simplement l'enlever?... disait en ce moment Peyrolles.

--Pas d'éclat! repartit Gonzague;--nous ne sommes pas en position de nous faire des affaires... De la ruse... de l'adresse!... c'est ton fort, ami Peyrolles! Je ne m'adresserais pas à toi s'il y avait des coups à donner ou à recevoir... notre homme doit habiter cette maison, j'en ferais la gageure.

--Lagardère! murmura le factotum avec un visible effroi.

--Tu ne l'affronterais pas, le matamore!... La première chose, c'est de savoir s'il est absent... et je parierais bien qu'il est absent à cette heure.

--Il aimait à boire autrefois.

--S'il est absent, voici un plan tout simple: Tu vas prendre cette carte.

Gonzague mit dans la main de son factotum une des deux cartes d'invitation au bal du régent, réservées pour Saldagne et Faënza.

--Tu te procureras, poursuivit-il, une toilette de deuil fraîche et galante... pareille à celle que j'ai commandée pour dona Cruz... tu auras une litière toute prête dans la rue du Chantre... et tu te présenteras chez la jeune fille au nom de Lagardère lui-même...

--C'est jouer sa vie à pair ou non! dit M. de Peyrolles.

--Allons donc!... rien que la vue de la robe et des bijoux la rendra folle!... Tu n'auras qu'un mot à dire: Lagardère vous envoie ceci et vous attend.

--La jeune fille ne bougera pas!... dit une voix aigrelette entre eux deux.

Peyrolles sauta de côté. Gonzague mit la main à son épée.

--A pa pur, fit de loin Cocardasse, vois donc, frère Passepoil!... vois donc ce petit homme!

--Ah! répondit Passepoil, si la nature m'avait disgracié ainsi, et qu'il fallût renoncer à l'espoir de plaire aux belles, j'attenterais à mes propres jours!

Peyrolles se prit à rire, comme tous les poltrons qui ont eu grand'peur.

--Esope II, dit Jonas, s'écria-t-il.

--Encore cette créature! fit Gonzague avec humeur;--en louant la niche de mon chien, crois-tu avoir acheté le droit de parcourir mon hôtel?... Que viens-tu faire ici?

--Et vous? demanda le bossu en ricanant, qu'allez-vous faire là-bas?

C'était là un adversaire selon le coeur de Peyrolles.

--Mons Esope! dit-il en se campant; nous allons vous apprendre, séance tenante, le danger que l'on court en se mêlant des affaires d'autrui.

Gonzague regardait déjà du côté des deux braves.--Tant pis pour Esope II, dit Jonas, s'il s'était avisé d'écouter aux portes!

Mais à ce moment, l'attention de Gonzague fut détournée par la conduite bizarre et vraiment audacieuse du petit homme qui

prit sans façon des mains de Peyrolles la carte d'invitation qu'on venait de lui remettre.

--Que fais-tu? drôle, s'écria Gonzague.

--Le bossu tirait paisiblement de sa poche sa plume et son écritoire.

--Il est fou, dit Peyrolles.

--Pas tant!... pas tant!... fit Esope II, qui mit un genou en terre et s'installa le plus commodément qu'il put pour écrire.

Il traça rapidement quelques mots au dos de la carte d'invitation.

--Lisez, fit-il d'un air de triomphe, en se relevant.

Il tendit le papier à Gonzague. Celui-ci lut:

«Chère enfant, ces parures viennent de moi: j'ai voulu vous faire une surprise. Faites vous belle. Une litière et deux laquais viendront de ma part pour vous conduire au bal où je vous attendrais.

»HENRI DE LAGARDÈRE.»

Cocardasse junior et frère Passepoil suivaient de loin cette scène et n'y comprenaient rien.

--Sandiéou! dit le Gascon, monseigneur a l'air d'un homme qui a la berlue.

--Mais ce petit bossu, repartit le Normand, regarde donc sa figure... j'ai vu ces yeux-là quelque part!

Cocardasse haussa les épaules.

--Je ne m'occupe, répondit-il, que des hommes au-dessus de cinq pieds quatre pouces!

--Je n'ai que trois pouces, fit observer Passepoil avec reproche.

Cocardasse junior lui tendit la main et prononça ces bienveillantes paroles:

--Une fois pour toutes, monsieur Caillou, souviens-toi, que tu es en dehors... L'amitié, capédébiou! il est un prisme de cristal à travers lequel je te vois tout blanc, tout rose et plus doux que Cupidon, fils unique de Vénus, sortant du sein de l'onde!

Passepoil, reconnaissant, serra la main qu'on lui tendait.

C'était bien vrai. Gonzague avait l'air d'un homme frappé de stupéfaction. Il regardait Esope II, dit Jonas, avec une sorte d'effroi.

--Que veut dire cela? murmura-t-il.

--Cela veut dire, répliqua le bossu bonnement, qu'avec ce mot d'écrit, la jeune fille aura confiance.

--Tu as donc deviné notre dessein?

--J'ai compris que vous vouliez avoir la jeune fille.

--Et sais-tu ce qu'on risque à surprendre certains secrets.

--On risque de gagner gros, répondit le bossu, qui se frotta les mains.

Gonzague et Peyrolles échangèrent un regard.

--Mais... fit Gonzague à voix basse, cette écriture...

--J'ai mes petits talents, repartit Esope II;--je vous garantis l'imitation parfaite... quand une fois je connais l'écriture d'un homme...

--Oui-dà?... cela peut te mener loin... Et l'homme?...

--Ah! l'homme! interrompit le bossu en riant; il est trop grand et je suis trop petit: je ne peux pas le contrefaire.

--Le connais-tu?

--Assez bien.

--Comment le connais-tu?

--Relations d'affaires...

--Peux-tu nous donner quelques renseignements?...

--Un seul... Il a frappé hier deux coups... il en frappera deux demain!

Peyrolles frissonna de la tête aux pieds. Gonzague dit:

--Il y a de bonnes prisons dans les caveaux de mon hôtel.

Le bossu ne prit point garde à son air menaçant et répondit:

--Terrain perdu!... faites-y des caves et vous les louerez aux marchands de vins.

--J'ai idée que tu es un espion...

--Pauvre idée!... L'homme en question est pauvre et vous êtes riche... voulez-vous que je vous le livre?

Gonzague ouvrit de grands yeux.

--Donnez-moi cette carte, reprit Esope II en montrant la dernière invitation que Gonzague tenait encore à la main.

--Qu'en ferais-tu?

--J'en ferais bon usage... Je la donnerais à l'homme... et l'homme tiendrait la promesse que je vous fais ici en son nom... Il irait au bal de M. le régent.

--Vive Dieu! l'ami, s'écrie Gonzague,--tu dois être un infernal coquin!

--Oh! oh! fit le bossu d'un air modeste, il y a plus coquin que moi.

--Pourquoi cette chaleur à me servir?

--Je suis comme cela... très-dévoué à ceux qui me plaisent.

--Et nous avons l'heur de te plaire?

--Beaucoup.

--Et c'est pour nous témoigner de plus près ton dévouement que tu as payé dix mille écus?...

--La niche? interrompit le bossu,--pas s'il vous plaît! spéculation! affaire d'or!

Puis il ajouta en ricanant:

--Le bossu était mort: vive le bossu!... Esope Ier a gagné un million et demi sous un vieux parapluie... moi du moins, j'ai mon étude!

Gonzague fit signe à Cocardasse et à Passepoil qui s'approchèrent en sonnant le vieux fer.

--Qui sont ceux-là? demanda Jonas.

--Des gens qui vont te suivre si j'accepte tes services.

Le bossu salua cérémonieusement.

--Serviteur! serviteur! dit-il; alors, refusez mes services...

--Mes bons messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux braves; ne prenez pas la peine de déménager vos bric-à-brac... nous ne nous en irons point de compagnie.

--Cependant... fit Gonzague d'un air de menace.

--Il n'y a point de cependant! Diable! vous connaissez le personnage aussi bien que moi... Il est brusque... excessivement brusque... on pourrait même dire brutal!... s'il voyait derrière moi ces tournures de gibier de potence....

--Pécaïre! fit Cocardasse indigné.

--Peut-on manquer ainsi de politesse! ajouta frère Passepoil.

--Je prétends agir seul ou ne pas agir du tout! acheva Esope II d'un ton péremptoire.

Gonzague et Peyrolles se consultaient.

--Tu tiens donc à ton dos? fit le premier en raillant.

Le bossu salua et répondit:

--Comme ces braves à leurs rouillardes... c'est mon gagne-pain.

--Il me répond de toi! prononça Gonzague en le regardant fixement;--tu m'entends... sers-moi fidèlement et tu seras récom-

pensé... au cas contraire...

Il n'acheva pas et lui présenta la carte. Le bossu la prit et se dirigea vers la porte à reculons.

Il saluait de trois pas en trois pas et disait:

--La confiance de monseigneur m'honore... Cette nuit, monseigneur entendra parler de moi.

Et comme, sur un signe sournois de Gonzague, Cocardasse et Passepoil allaient l'accompagner!

--Doucement! fit-il, doucement!... Et nos conventions!...

Il écarta Cocardasse et Passepoil d'une main qu'ils n'eussent certes point cru si vigoureuse, salua une dernière fois profondément et passa le seuil.

Cocardasse et Passepoil voulurent le suivre, il leur jeta la porte sur le nez.

Quand ils se remirent à sa poursuite, le corridor était vide.

--Et vite! fit M. de Gonzague en s'adressant à Peyrolles; que la maison de la rue du Chantre soit cernée dans une demi-heure... et le reste comme il a été convenu!

Dans la rue Quincampoix, déserte à cette heure, le bossu s'en allait trottinant.

--Les fonds étaient en baisse!... murmurait-il;--du diable si je savais où prendre nos cartes d'entrée et la toilette de bal!...

I

--La maison aux deux entrées.--

C'était dans cette étroite et vieille rue du Chantre qui naguère salissait encore les abords du Palais-Royal. Elles étaient trois, ces ruelles qui allaient de la rue Saint-Honoré à la montagne du Louvre: la rue Pierre-Lescot, la rue de la Bibliothèque et la rue du Chantre; toutes les trois noires, humides, mal hantées, toutes les trois insultant aux splendeurs de ce Paris central, étonné de ne pouvoir guérir cette lèpre honteuse qui lui faisait une tache en plein visage.

De temps en temps, de nos jours surtout, on entendait dire: «Un crime s'est commis là-bas,» dans les profondeurs de cette nuit que le soleil lui-même ne perçait qu'aux beaux jours de l'été.

Tantôt c'était une prêtresse de la Vénus boueuse, assommée par des brigands en goguette.

Tantôt c'était quelque pauvre bourgeois de province dont le cadavre nu se retrouvait, scellé dans un vieux mur.

Cela faisait horreur et dégoût. L'odeur ignoble de ces tripots venait jusque sous les fenêtres de ce charmant palais, demeure des cardinaux, des princes et des rois.--Mais la pudeur du Palais-Royal lui-même date-t-elle de si loin?--Et nos pères ne nous ont-ils pas dit ce qui se passait dans les galeries de bois et dans les galeries de pierre?

Maintenant, le Palais-Royal est un bien honnête carré de pierres. Les galeries de bois ne sont plus. Les autres galeries

forment la promenade la plus sage et la plus ennuyeuse du monde entier.

Paris n'y vient jamais. Tous les parapluies des départements s'y donnent rendez-vous.

Mais dans les restaurants à prix fixe qui foisonnent aux étages supérieurs, les oncles de Quimper ou de Carpentras se plaisent encore à rappeler les étranges moeurs du Palais-Royal de l'Empire et de la Restauration.--L'eau leur vient à la bouche, à ces oncles, tandis que les nièces timides dévorent le somptueux festin à deux francs, en faisant mine de ne point écouter.

Maintenant, à la place même où coulaient ces trois ruisseaux fangeux du Chantre, de Pierre-Lescot et de la Bibliothèque, un immense hôtel, conviant l'Europe à sa table de mille couverts, étale ses quatre façades sur la place du Palais-Royal, sur la rue Saint-Honoré alignée, sur la rue du Coq élargie, sur la rue de Rivoli allongée.

Des fenêtres de cet hôtel, on voit le Louvre neuf, fils légitime et ressemblant du vieux Louvre. La lumière et l'air s'épandent partout librement. La boue s'en est allée on ne sait où, les tripots ont disparu: la lèpre hideuse, soudainement guérie, n'a pas même laissé de cicatrice.

Mais où donc demeurent à présent les brigands et leurs dames?

Au XVIIIe siècle, ces trois rues que nous venons de flétrir si dédaigneusement étaient déjà fort laides; mais elles n'étaient pas beaucoup plus étroites ni plus souillées que la grande rue Saint-Honoré, leur voisine.

Il y avait sur leurs voies mal pavées quelques beaux portails: des hôtels nobles, çà et là parmi les masures.

Les habitants de ces rues étaient tous pareils aux habitants des carrefours voisins: en général des petits bourgeois, merciers, revendeurs ou tailleurs de soupe.--Il se rencontrait dans Paris de beaucoup plus vilains endroits.

A l'angle de la rue du Chantre et de la rue Saint-Honoré, s'élevait une maison de modeste apparence, proprette et presque neuve. L'entrée était par la rue du Chantre: une petite porte cintrée au seuil de laquelle on arrivait par un perron de trois marches.

Depuis quelques jours seulement, cette maison était occupée par une jeune famille dont les allures intriguaient passablement le voisinage curieux.

C'était un homme, un jeune homme, du moins si l'on s'en rapportait à la beauté toute juvénile de son visage, au feu de son regard, à la richesse de sa chevelure blonde encadrant un front ouvert et pur.--Il s'appelait maître Louis et ciselait des gardes d'épée.

Avec lui demeurait une toute jeune fille, belle et douce comme les anges, dont personne ne savait le nom.

On les avait entendus se parler. Ils ne se tutoyaient point et ne vivaient pas en époux.

Ils avaient pour serviteurs une vieille femme qui ne causait jamais, et un garçonnet de seize à dix-sept ans qui faisait bien ce qu'il pouvait pour être discret.

La jeune personne ne sortait jamais,--au grand jamais!--si bien qu'on aurait pu la croire prisonnière, si à toute heure on n'avait entendu sa voix fraîche et jolie qui chantait des cantiques ou des chansons.

Maître Louis sortait, au contraire, fort souvent et rentrait même assez tard dans la nuit.--En ces occasions, il ne passait point par la porte du perron. La maison avait deux entrées: la seconde était par l'escalier de la propriété voisine.

C'était par là que maître Louis revenait en son logis.

Depuis qu'ils étaient habitants de la maison, aucun étranger n'en avait passé le seuil,--sauf un petit bossu à figure douce et sérieuse, qui entrait et sortait sans mot dire à personne, toujours par l'escalier, jamais par le perron.

C'était une connaissance particulière à maître Louis sans doute;--les curieux ne l'avaient jamais aperçu dans la salle basse où se tenait la jeune fille avec la vieille femme et le garçonnet.

Avant l'arrivée de maître Louis et de sa famille, personne ne se souvenait d'avoir rencontré le bossu dans le quartier.--Aussi intriguait-il la curiosité générale, presque autant que maître Louis lui-même, le beau et taciturne ciseleur.

Le soir, quand les petits bourgeois du voisinage bavardaient au pas de leurs portes, après la tâche finie, on était bien sûr que le bossu et les nouveaux habitants de la maison faisaient les frais de l'entretien.

Qui étaient-ils? d'où venaient-ils? et à quelle heure mystérieuse ce maître Louis, qui avait les mains si blanches, taillait-il ses gardes d'épées?

La maison était ainsi aménagée: une grande salle basse avec la petite cuisine à droite, sur la cour, et la chambre de la jeune fille ouvrant sa croisée sur la rue Saint-Honoré: dans la cuisine deux soupentes, une pour la vieille Françoise Berrichon, l'autre pour Jean-Marie Berrichon, son petit-fils.

Tout ce rez-de-chaussée n'avait qu'une sortie: la porte du perron.

Mais au fond de la salle basse, tout contre la cuisine, était adossé un escalier à vis qui montait à l'étage supérieur.

L'étage supérieur était composé de deux chambres: celle de maître Louis, qui s'ouvrait sur l'escalier, et une autre qui n'avait ni issue ni destination connue.

Cette deuxième chambre était constamment fermée à clef. Ni la vieille Françoise, ni Berrichon, ni même la charmante jeune fille n'avaient pu obtenir permission d'y entrer.

A cet égard, maître Louis, le plus doux des hommes, était d'une rigueur inflexible.

La jeune fille, cependant, eût bien voulu savoir ce qu'il y avait derrière cette porte close; Françoise Berrichon en mourait d'envie, bien que ce fût une femme discrète et prudente.--Quant au petit Jean-Marie, il aurait donné deux doigts de sa main pour mettre seulement son oeil à la serrure.

Mais la serrure avait par derrière une plaque qui interceptait le regard.

Une seule créature humaine partageait, au sujet de cette chambre, le secret si bien gardé de maître Louis. C'était le bossu.

On avait vu le bossu entrer dans la chambre et en sortir.

Mais, comme si tout ce qui se rapportait à ce mystère devait être inexplicable et bizarre, chaque fois que le bossu rentrait dans la chambre, on en voyait bientôt sortir maître Louis. Réciproquement, après l'entrée de maître Louis, le bossu sortait parfois tout à coup.

Jamais personne n'avait vu réunis ces deux amis inséparables.

Parmi les voisins curieux était un poëte, habitant naturellement le dernier étage de la maison; ce poëte, après avoir mis son esprit à la torture, expliqua aux commères de la rue du Chantre qu'à Rome les prêtresses de Vesta, Ops, Rhée ou Cybèle, la Bonne Déesse, fille du Ciel et de la Terre, femme de Saturne et mère des dieux, étaient chargées d'entretenir un feu sacré qui jamais ne devait s'éteindre. En conséquence, au dire du poëte, ces demoiselles se relayaient: quand l'une veillait au feu, l'autre allait à ses affaires.

Le bossu et maître Louis devaient très-certainement avoir fait entre eux quelque pacte analogue. Il y avait là-haut quelque chose qu'on ne pouvait quitter d'une seconde: maître Louis et le bossu montaient la garde à tour de rôle auprès de ce quelque chose-là.

C'étaient deux façons de vestales, sauf le sexe et le baptême.

La version du poëte ne fut pas sans avoir du succès. Il passait pour être un peu fou; désormais, on le regarda comme un parfait idiot.

Mais on ne trouva point d'explication meilleure que la sienne.

Le jour même où avait eu lieu en l'hôtel de M. le prince de Gonzague cette solennelle assemblée de famille, vers la brune, la jeune fille qui tenait la maison de maître Louis était seule dans sa chambrette.

C'était une jolie petite pièce toute simple, mais où chaque objet avait son élégance et sa propreté recherchée... Le lit en bois de merisier s'entourait de rideaux de percale, éclatants de blancheur. Dans la ruelle, un petit bénitier pendait, couronné d'un double rameau de buis;--quelques livres pieux sur des rayons attenant à la boiserie, un métier à broder, des chaises,--une guitare sur l'une d'elles,--à la fenêtre un oiseau mignon dans une cage, tels étaient les objets meublant ou ornant cet humble et gracieux réduit.

Nous oublions pourtant une table ronde et sur la table quelques feuilles de papier éparses.

La jeune fille était en train d'écrire.

Vous savez comme elles abusent de leurs yeux, les jeunes folles! laissant courir leur aiguille ou leur plume bien longtemps après le jour tombé.

On n'y voyait presque plus et la jeune fille écrivait encore.

Les derniers rayons du jour arrivant par la fenêtre dont les rideaux venaient d'être relevés, éclairaient en plein son visage et nous pouvons vous dire du moins comme elle était faite.

C'était une rieuse, une de ces douces filles dont la gaieté rayonne si bien, qu'elle suffit toute seule à la joie d'une famille. Chacun de ses traits semblait fait pour le plaisir: son front d'en-

fant, son nez aux belles narines roses, sa bouche dont le sourire montrait la parure nacrée.

Mais ses yeux rêvaient: de grands yeux d'un bleu sombre dont les cils semblaient une longue frange de soie.

Sans le regard pensif de ces beaux yeux, à peine lui eussiez-vous donné l'âge d'aimer.

Elle était grande; sa taille était un peu trop frêle: quand nul ne l'observait, ses poses avaient de chastes et délicieuses langueurs.

L'expression générale de sa figure était la douceur; mais il y avait dans sa prunelle, brillant sous l'arc de ses sourcils noirs, dessinés hardiment, une fierté calme et vaillante. Ses cheveux, noirs aussi, à chauds reflets d'or fauve, ses cheveux longs et riches, si lourds qu'on eût dit parfois que sa tête s'inclinait sous leur poids, ondulaient en masses larges sur son cou et sur ses épaules, faisant à son adorable beauté un cadre et une auréole.

Il y en a qui doivent être aimées ardemment, mais un seul jour;--il y en a d'autres qu'on chérit longtemps d'une tranquille tendresse.

Celle-ci devait être aimée passionnément et toujours.

Elle était ange, mais surtout femme.

Son nom, que les voisins ignoraient et que dame Françoise et Jean-Marie Berrichon avaient défense de prononcer depuis l'arrivée à Paris, était Aurore.

Nom prétentieux et sot pour une belle demoiselle des salons, nom grotesque pour une fille à mains rouges et pour ma tante

dont la voix chevrote,--nom ravissant pour celles qui peuvent l'enlacer comme une fleur de plus à leur diadème de chère poésie.

Les noms sont comme les parures qui écrasent les unes et que les autres rehaussent.

Elle était là toute seule.--Quand l'ombre du crépuscule lui cacha le bout de sa plume, elle cessa d'écrire et se mit à rêver.

Les mille bruits de la rue arrivaient jusqu'à elle et ne l'éveillaient point.

Sa belle main blanche était dans ses cheveux; sa tête s'inclinait; ses yeux regardaient le ciel.

C'était comme une muette prière. Elle souriait à Dieu.

Puis, parmi son sourire, une larme vint,--une perle qui un moment trembla au bord de sa paupière, pour rouler ensuite lentement sur le satin de sa joue.

--Comme il tarde!... murmura-t-elle.

Elle rassembla les pages éparses sur la table et les serra dans une petite cassette qu'elle poussa derrière le chevet de son lit.

--A demain! dit-elle, comme si elle eût pris congé d'un compagnon de chaque jour.

Puis elle ferma sa fenêtre et prit sa guitare, dont elle tira quelques accords au hasard.

Elle attendait.

Aujourd'hui, elle avait relu toutes ces pages enfermées maintenant dans la cassette.

Hélas! elle avait le temps de lire.

Ces pages contenaient son histoire,--ce qu'elle savait de son histoire.

L'histoire de ses impressions, de ses sentiments, de son coeur.

Pour qui avait-elle écrit cela? Les premières lignes du manuscrit répondaient à cette question.

Aurore disait:

«Je commence d'écrire un soir où je suis seule après avoir attendu tout le jour. Ceci n'est point pour lui. C'est la première chose que je fais et qui ne lui soit point destinée.

»Je ne voudrais pas qu'il vît ces pages où je parlerai de lui sans cesse, où je ne parlerai que de lui. Pourquoi?... Je sais pourquoi. J'aurais peine à le dire.

»Elles sont heureuses, celles qui ont des compagnes à qui confier le trop-plein de leur âme: peines ou bonheur. Moi, je n'ai point d'amie. Je suis seule, toute seule. Je n'ai que lui. Quand je le vois, je deviens muette. Que lui dirai-je? Il ne me demande rien.

»Et pourtant, ce n'est pas pour moi que je prends la plume. Je n'écrirais pas si je n'avais l'espoir d'être lue, sinon de mon vivant, au moins après ma mort.

»Je crois que je mourrai bien jeune.

»Je ne le souhaite pas: Dieu me garde de le craindre.

»Si je mourais, il me regretterait.--Moi, je le regretterais même au ciel.

»Mais, d'en haut, je verrais peut-être le dedans de son coeur. Quand cette idée me vient, je voudrais mourir.

»Il m'a dit que mon père était mort. Ma mère doit vivre.

»Ma mère, j'écris pour vous. Mon coeur est à lui tout entier, mais il est tout à vous aussi. Je voudrais demander à ceux qui le savent le mystère de cette double tendresse. Avons-nous deux coeurs?

»J'écris pour vous. Il me semble qu'à vous je ne cacherais rien et que j'aimerais à vous montrer les plus secrets replis de mon âme. Me trompé-je? Une mère n'est-elle pas l'amie qui doit tout savoir, le médecin qui peut tout guérir?

»Je vis une fois, par la fenêtre ouverte d'une maison, une jeune fille agenouillée devant une femme à la beauté douce et grave. L'enfant pleurait: mais c'étaient de bonnes larmes; la mère, émue et souriante, se penchait pour baiser ses cheveux.

»Oh! le divin bonheur, ma mère! Je crois sentir votre baiser sur mon front!... Vous aussi, vous devez être bien douce et bien belle... Vous aussi, vous devez savoir consoler en souriant!

»Ce tableau est toujours dans tous mes rêves. J'envie les larmes de la jeune fille. Ma mère, si j'étais entre vous et lui, que pourrait me donner le ciel?

»Moi, je ne me suis agenouillée jamais que devant un prêtre. La parole d'un prêtre fait du bien; mais c'est par la bouche des mères que parle la voix de Dieu.

»M'attendez-vous? me cherchez-vous? me regrettez-vous? Suis-je dans vos prières du matin et du soir? Me voyez-vous, vous

aussi, dans vos songes?

»Il me semble, quand je pense à vous, que vous devez penser à moi. Parfois, mon coeur vous parle; m'entendez-vous?--Si Dieu m'accorde jamais ce grand bonheur de vous voir, ma mère, ma mère chérie, je vous demanderai s'il n'était pas des instants où votre coeur tressaillait sans motif.

»Et je vous dirai: c'est que vous entendiez le cri de mon coeur, ma mère!...

. . . . . .

«... Je suis née en France. On ne m'a pas dit où. Je ne sais pas mon âge au juste, mais je dois avoir aux environs de vingt ans.

»Est-ce rêve? est-ce réalité? Ce souvenir, si c'en est un, est si lointain et si vague! Je crois me rappeler parfois une femme au visage angélique, qui penchait son sourire au-dessus de mon berceau.

»Était-ce vous, ma mère?

»... Puis, dans les ténèbres, un grand bruit de bataille.--Peut-être la nuit de fièvre d'un enfant...

»Quelqu'un me portait dans ses bras. Une voix de tonnerre me fit trembler.--Nous courûmes dans l'obscurité.--J'avais froid...

»Il y a une brume autour de tout cela.--Mon ami doit tout savoir; mais, quand je l'interroge sur mon enfance, il sourit tristement et se tait.

»Je me vois pour la première fois distinctement habillée en petit garçon dans les Pyrénées espagnoles. Je menais paître les

chèvres d'un quintero montagnard qui nous donnait sans doute l'hospitalité. Mon ami était malade et j'entendais dire souvent qu'il mourrait. Je l'appelais alors mon père.

»Quand je revenais le soir, il me faisait mettre à genoux près de son lit, joignait lui-même mes petites mains et me disait en français:

»--Aurore, prie le bon Dieu pour que je vive.

»Une nuit, le prêtre vint lui apporter l'extrême-onction. Il se confessa et pleura.

»Il croyait que je n'entendais pas; il dit:

»--Voilà ma pauvre petite fille qui va rester seule!

»--Songez à Dieu, mon fils! exhortait le prêtre.

»--Oui, mon père... oh! oui, je songe à Dieu... Dieu est bon; je ne m'inquiète point de moi... Mais ma pauvre petite fille qui va rester seule sur la terre..., serait-ce un grand péché, mon père, que de l'emmener avec moi?

»--La tuer! s'écria le prêtre avec épouvante; mon fils, vous avez le délire!

»Il secoua la tête et ne répondit point. Moi, je m'approchai tout doucement.

»--Ami Henri, dis-je en le regardant fixement,--et si vous saviez, ma mère, comme sa pauvre figure était maigre et hâve,--ami Henri, je n'ai pas peur de mourir et je veux bien aller avec toi au cimetière!

»Il me prit dans ses bras, qui brûlaient la fièvre. Et je me souviens qu'il répétait:

»La laisser seule! la laisser toute seule!

»Il s'endormit, me tenant toujours dans ses bras. On voulait m'arracher de là, mais il eût fallu me tuer... Je pensais:

»--S'il s'en va, on m'emportera avec lui...

»Au bout de quelques heures, il s'éveilla. J'étais baignée de sa sueur.

»--Je suis sauvé! dit-il.

»Et, me voyant serrée contre lui, il ajouta:

»--Beau petit ange, c'est toi qui m'as guéri...

»... Je ne l'avais jamais bien regardé. Un jour, je le vis beau comme il est et comme je le vois toujours depuis.

»Nous avions quitté la ferme du quintero pour aller un peu plus avant dans le pays. Mon ami avait repris ses forces et travaillait aux champs comme un manoeuvre. J'ai su depuis que c'était pour me nourrir.

»C'était dans une riche alqueria des environs de Venasque; le maître cultivait la terre et vendait en outre à boire aux contrebandiers.

»Mon ami m'avait bien recommandé de ne point sortir du petit enclos qui était derrière la maison et de ne jamais entrer dans la salle commune.--Mais, un soir, des seigneurs vinrent manger à l'alqueria: des seigneurs qui arrivaient de France.

»J'étais à jouer avec les enfants du maître dans le clos. Les enfants voulurent voir les seigneurs; je les suivis étourdiment.

»Ils étaient deux à table, entourés de valets et de gens d'armes: sept en tout.

»Celui qui commandait aux autres fit un signe à son compagnon. Tous deux me regardèrent. Le premier seigneur m'appela et me caressa, tandis que l'autre allait parler tout bas au maître de la métairie.

»Quand il revint, je l'entendis qui disait:

»--C'est elle.

»--A cheval! commanda le grand seigneur.

»En même temps, il jeta au maître de l'alqueria une bourse pleine d'or.

»A moi, il me dit:

»--Viens jusqu'aux champs, petite, viens chercher ton père.

»Le voir un instant plus tôt! moi, je ne demandais pas mieux. Je montai bravement en croupe derrière un des gentilshommes.

»La route pour aller aux champs où travaillait mon père, je ne la savais pas. Pendant une demi-heure, j'allai, riant, chantant, me balançant au trot du grand cheval. J'étais heureuse comme une reine!

»Puis je demandai:

»Arriverons-nous bientôt auprès de mon ami?

»--Bientôt! bientôt! me fut-il répondu.

»Et nous allions toujours.

»Le crépuscule du soir venait; j'eus peur. Je voulus descendre du cheval. Le grand seigneur commanda:

»--Au galop!

»Et l'homme qui me tenait me mit la main sur la bouche pour étouffer mes cris.

»Mais, tout à coup, à travers champs, nous vîmes accourir un cavalier qui fendait l'espace comme un tourbillon. Il était sur un cheval de labour, sans selle ni bride; ses cheveux allaient au vent avec les lambeaux de sa chemise déchirée.

»La route tournait autour d'un bois taillis, coupé par une rivière; il avait traversé la rivière à la nage et coupé le taillis.

»Il arrivait! il arrivait!--Je ne reconnaissais pas mon père si doux et si calme; je ne reconnaissais pas mon ami Henri toujours souriant près de moi.--Celui-là était terrible et beau comme un ciel d'orage.

»Il arrivait.--D'un dernier bond, le cheval franchit le talus de la route et tomba épuisé.

»Mon ami tenait à la main le soc de sa charrue.

»--Chargez-le! cria le grand seigneur.

»Mais mon ami l'avait prévenu.--Le soc de charrue, brandi à deux mains, avait frappé deux coups.--Deux valets armés d'épées étaient tombés par terre et gisaient dans leur sang.

«Et à chaque fois que mon ami frappait, il criait:

--«J'y suis! j'y suis! Lagardère! Lagardère!...»

II

--Souvenirs d'enfance.--

«L'homme qui me tenait,--poursuivait le manuscrit d'Aurore,--voulait prendre la fuite, mais mon ami ne l'avait point perdu de vue. Il l'atteignit en passant par-dessus le corps des deux valets et l'assomma d'un coup de soc.

»Je ne m'évanouis pas, ma mère. Plus tard je n'aurais pas été aussi brave peut-être;--mais, pendant toute cette terrible bagarre, je tins mes yeux grands ouverts, agitant mes petites mains tant que je pouvais et criant:

--»Courage, ami Henri! courage! courage!

»Je ne sais pas si le combat dura plus d'une minute. Au bout de ce temps, il avait enfourché la monture de l'un des morts et se lançait au galop, me tenant dans ses bras.

»Nous ne retournâmes point à l'alqueria. Mon ami dit que le maître l'avait trahi.--Et il ajouta:

»--On ne peut se cacher que dans une ville!

»Nous avions donc à nous cacher? Jamais je n'avais réfléchi à cela. La curiosité s'éveillait en moi en même temps que le vague désir de lui tout devoir. Je l'interrogeai. Il me serra dans ses bras en me disant:

»--Plus tard, plus tard.

»Puis, avec une nuance de mélancolie:

--«Es-tu donc fatiguée déjà de m'appeler ton père?...

»..... Il ne faut pas être jalouse, ma mère, ma mère chérie. Il a été pour moi toute la famille: mon père et ma mère à la fois.

»Ce n'est pas de ta faute: tu n'étais pas là...

»Mais, quand je me souviens de mon enfance, j'ai les larmes aux yeux. Il a été bon, il a été tendre, et tes baisers, ma mère, n'auraient pas pu être plus doux que ses caresses.

»Lui si terrible! lui si vaillant!

»Oh! si tu le voyais, comme tu l'aimerais!...

»Je n'étais jamais entrée dans les murs d'une ville. Quand nous aperçûmes de loin les clochers de Pampelune, je demandai ce que c'était que cela.

»--Ce sont des églises, me répondit mon ami;--tu vas voir là beaucoup de monde, ma petite Aurore: de beaux seigneurs et de belles dames... mais tu n'auras plus les fleurs du jardin...

»Je ne regrettai point les fleurs du jardin dans ce premier moment. L'idée de voir tant de beaux seigneurs et tant de belles dames me transportait.

»Nous franchîmes les portes.--Deux rangées de maisons hautes et sombres nous dérobèrent la vue du ciel. Avec le peu d'argent qu'il avait, mon ami loua une chambrette. Je fus prisonnière.

»Dans les montagnes et aussi à l'alqueria, j'avais le grand air et le soleil, les arbres fleuris, les grandes pelouses et aussi la com-

pagnie des enfants de mon âge. Ici, quatre murs; au dehors, le long profil des maisons grises avec le morne silence des villes espagnoles.--Au dedans, la solitude.

»Car mon ami Henri sortait dès le matin et ne revenait que le soir.

»Il rentrait les mains noires et le front en sueur. Il était triste. Mes caresses seules pouvaient lui rendre son sourire.

»Nous étions pauvres et nous mangions notre pain dur; mais il trouvait encore moyen parfois de m'apporter du chocolat, ce régal espagnol, et d'autres friandises.

»Ces jours-là, je revoyais son pauvre beau visage heureux et souriant.

»--Aurore, me dit-il un soir,--je m'appelle don Luiz à Pampelune... et, si l'on vient vous demander votre nom, vous répondrez: Mariquita.

»Je ne savais que ce nom d'Henri qu'on lui avait donné jusqu'alors. Jamais il ne m'a dit lui-même qu'il était le chevalier de Lagardère. Il m'a fallu l'apprendre par hasard.

»Il m'a fallu deviner aussi ce qu'il avait fait pour moi quand j'étais toute petite. Je pense qu'il voulait me laisser ignorer combien je lui suis redevable.

»Henri est fait ainsi, ma mère; c'est la noblesse, l'abnégation, la générosité, la bravoure poussées jusqu'à la folie.--Il vous suffirait de le voir pour l'aimer presque autant que je l'aime.

»J'eusse préféré, en ce temps-là, moins de délicatesse et plus de complaisance à répondre à mes questions.

»Il changeait de nom. Pourquoi? Lui si franc et si hardi!--Une idée me poursuivait! Je me disais sans cesse: C'est pour moi!... c'est moi qui fais son malheur!

»Voici comment je sus quel métier il faisait à Pampelune, et comment j'appris du même coup le vrai nom qu'il portait jadis en France.

»Un soir, vers l'heure où d'ordinaire il rentrait, deux gentilshommes frappèrent à notre porte. J'étais à mettre les assiettes de bois sur la table. Nous n'avions point de nappe. Je crus que c'était mon ami Henri, je courus ouvrir.

»Et, à la vue de deux inconnus, je reculai épouvantée. Personne n'était encore venu nous voir depuis que nous étions à Pampelune.

»C'étaient deux cavaliers hauts sur jambes, maigres, jaunes comme des fiévreux et portant de longues moustaches en crochets aiguisés, leurs rapières fines et longues relevaient le pan de leurs manteaux noirs. L'un était vieux et très-bavard; l'autre était jeune et taciturne.

»--Adios! ma belle enfant, me dit le premier;--n'est-ce pas ici la demeure du seigneur don Henri?

»--Non, senor, répondis-je.

»Les deux Navarrais se regardèrent. Le jeune haussa les épaules et grommela:

»--Don Luiz!...

»--Don Luiz, sacramento santisimo!... s'écria le plus âgé,--don Luiz! c'est don Luiz que je voulais dire.

»Et, comme j'hésitais à répondre:

»--Entrez, don Sanche, mon neveu, reprit-il,--entrez!... nous attendrons ici le seigneur don Luiz... ne vous inquiétez pas de nous, conejita!... nous voilà bien... Asseyez-vous, mon neveu don Sanche... Il est médiocrement bien logé, ce gentilhomme!... mais cela ne nous regarde pas... Allumez vous un cigarillo, mon neveu don Sanche?... Non?... Ce sera comme vous voudrez.

»Le neveu don Sanche ne répondait mot. Il avait une figure de deux aunes et de temps en temps se grattait l'oreille comme un grand garçon fort en peine.

»L'oncle, qui s'appelait don Miguel, alluma une pajita et se mit à fumer en causant avec une imperturbable volubilité.

»Je mourais de peur que mon ami ne me grondât.

»Quand j'entendis son pas dans l'escalier, je courus à sa rencontre; mais l'oncle don Miguel avait les jambes plus longues que moi, et, du haut de l'escalier:

»--Arrivez donc, seigneur don Luiz! s'écria-t-il;--mon neveu don Sanche vous attend depuis une demi-heure... adios! adios!... Enchanté de faire votre connaissance... mon neveu don Sanche aussi... Je me nomme don Miguel de la Crencha... je suis de Santiago, près de Roncevaux, où Roland le preux fut occis... Mon neveu don Sanche est du même nom et du même pays: c'est le fils de mon frère, don Ramon de la Crencha, alcade mayor de Tudèle... et nous vous baisons bien les mains, seigneur don Luiz... de bon coeur, sainte Trinité! de bon coeur!

»Le neveu don Sanche s'était levé, mais il ne parlait point.

»Mon ami s'arrêta au haut des marches. Ses sourcils étaient froncés et une expression d'inquiétude se montrait sur son visage.

»--Que voulez-vous? demanda-t-il.

»--Entrez donc! fit l'oncle don Miguel, qui s'effaça courtoisement pour lui livrer passage.

»--Que voulez-vous? demanda encore Henri.

»--D'abord, je vous présente mon neveu don Sanche...

«--Par le diable! s'écria Henri en frappant du pied,--que voulez-vous?

»Il me faisait trembler quand il était ainsi.

»L'oncle Miguel recula d'un pas en voyant son visage; mais il se remit bien vite. C'était un heureux caractère d'hidalgo.

»--Voici ce qui nous amène, répliqua-t-il,--puisque vous n'êtes pas en humeur de causer... Notre cousin Carlos de Madrid, qui a suivi l'ambassade de Madrid en l'an 95, vous a reconnu chez Cuença l'arquebusier... vous êtes le chevalier Henri de Lagardère.

»Henri pâlit et baissa les yeux; je crus qu'il allait dire non.

»--La première épée de l'univers, continua l'oncle Miguel, l'homme à qui nul ne résiste!... Ne niez pas, chevalier: je suis sûr de ce que j'avance.

--Je ne nie pas, dit Henri d'un air sombre,--mais, senores, il vous coûtera peut-être cher pour avoir découvert mon secret?

En même temps, il alla fermer la porte de l'escalier.

Ce grand escogriffe de don Sanche se mit à trembler de tous ses membres.

»--Par Dios! s'écria l'oncle don Miguel, sans se déconcerter,--cela nous coûtera ce que vous voudrez, seigneur caballero! Nous arrivons chez vous les poches pleines!... Allons, mon neveu! vidons la bolsa!

»Le neveu don Sanche, dont les longues dents claquaient, posa sur la table, sans mot dire, deux ou trois bonnes poignées de quadruples; l'oncle en fit autant.

»Henri le regardait avec étonnement;--moi, je m'étais cachée dans l'alcôve.

»--Hé! hé! fit l'oncle en remuant le tas d'or,--on n'en gagne pas tant que cela, n'est-ce pas, à limer des gardes d'épée chez maître Cuença?... Ne vous fâchez pas, seigneur cavalier, nous ne sommes pas ici pour surprendre votre secret... nous ne voulons point savoir pourquoi le brillant Lagardère s'abaisse à ce métier, qui gâte la blancheur des mains et fatigue la poitrine... n'est-ce pas neveu?

»Le neveu s'inclina gauchement.

»--Nous venons, acheva le vertueux hidalgo,--pour vous entretenir d'une affaire de famille.

»--J'écoute, dit Henri.

»L'oncle prit un siége et ralluma sa pipita.

»--Une affaire de famille, continua-t-il,--une simple affaire de famille... n'est-ce pas, mon neveu?... Il faut donc vous dire, seigneur cavalier, que nous sommes tous braves dans notre maison,

comme le Cid, pour ne pas dire davantage... Moi qui vous parle, je rencontrai un jour douze hidalgos de Tolose en Biscaye... C'étaient tous grands et forts lurons... mais je vous conterai l'anecdote un autre jour; il ne s'agit pas de moi... il s'agit de mon neveu don Sanche... Mon neveu don Sanche courtisait honnêtement une jolie fille de Salvatierra... Quoiqu'il soit bien fait de sa personne, riche et pas sot, non, la fillette fut longtemps à se décider... Enfin, elle prit de l'amour, mais ce fut pour un autre que lui: un blanc-bec, figure rousse, seigneur cavalier... n'est-ce pas, mon neveu?

»Le taciturne don Sanche, fit entendre un grognement approbateur.

»--Vous savez, reprit l'oncle don Miguel,--deux coqs pour une poule, c'est bataille! La ville n'est pas grande: nos deux jeunes gens se rencontraient tous les jours. Les têtes s'échauffèrent. Mon neveu, à bout de patience, leva la main... mais il manqua de promptitude, seigneur cavalier: ce fut lui qui reçut un soufflet...--Or, vous sentez, s'interrompit-il,--un Crencha qui reçoit un soufflet... mort et sang!... n'est-ce pas, mon neveu don Sanche?... Il faut du fer pour venger cette injure!

»L'oncle Miguel, ayant ainsi parlé, regarda Henri et cligna de l'oeil d'un air bonhomme et terrible à la fois.

»Il n'y a que les Espagnols pour réunir Croquemitaine à Sancho Pança.

»--Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous voulez de moi, dit Henri.

»Deux ou trois fois, ses yeux s'étaient tournés, malgré lui, vers l'or étalé sur la table.

»Nous étions si pauvres!

»--Eh bien, eh bien, fit l'oncle Miguel, cela se devine, que diable!... n'est-ce pas, mon neveu don Sanche?... Les Crencha n'ont jamais reçu de soufflet... c'est la première fois que cela se voit dans l'histoire. Les Crencha sont des lions, voyez-vous, seigneur cavalier!... Et spécialement, mon neveu don Sanche... mais...

»Il fit une pause après ce _mais_.

»La figure de mon ami Henri s'éclaira, tandis que son regard glissait de nouveau sur le tas de quadruples pistoles.

»--Je crois comprendre, dit-il, et je suis prêt à vous servir.

»--A la bonne heure! s'écria l'oncle don Miguel;--par saint Jacques! voici un digne cavalier.

»Le neveu don Sanche, perdant son flegme, se frotta les mains d'un air tout content.

»--Je savais bien que nous allions nous entendre, poursuivit l'oncle; don Ramon ne pouvait pas nous tromper... Le faquin se nomma don Ramiro Nunès Tonadilla, du hameau de San-José... Il est petit, barbu, les épaules hautes...

»--Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit Henri.

»--Si fait, si fait!... Diable!... il ne faudrait pas commettre d'erreur!... L'an dernier, j'allai chez le dentiste de Fontarabie,--n'est-ce pas, mon neveu don Sanche?--et je lui donnai un doublon

pour qu'il m'enlevât une dent dont je souffrais dans le fond de la bouche... Le drôle garda ma double pistole et m'arracha une dent saine au lieu de celle que j'avais malade...

»Je voyais le front d'Henri se rembrunir et ses sourcils se rapprocher.--L'oncle don Miguel ne prenait point garde.

»--Nous payons, continua-t-il,--nous voulons que la besogne soit faite mûrement, et comme il faut... n'est-ce pas juste?... Don Ramiro est roux de cheveux et porte toujours un feutre gris à plumes noires... Il passe tous les soirs, vers sept heures, devant l'auberge des _Trois Maures_, entre San-José et Roncevaux...

»--Assez, senor! interrompit Henri;--nous ne nous sommes pas compris.

»--Comment! comment! fit l'oncle.

»--J'ai cru qu'il s'agissait d'apprendre au seigneur don Sanche à tenir son épée.

»Les figures de l'oncle et du neveu s'allongèrent.

»--Santa Trinidad! s'écria don Miguel;--nous sommes tous de première force dans la maison de la Crencha... L'enfant s'escrime en salle comme saint Michel archange!... mais, sur le terrain, il peut arriver des accidents... Nous avions pensé que vous vous chargeriez d'attendre don Ramiro Nunès à l'auberge des _Trois Maures_... et de venger l'honneur de mon neveu don Sanche.

»Henri ne répondit point cette fois. Le froid sourire qui vint à ses lèvres exprimait un dédain si profond, que l'oncle et le neveu échangèrent un regard embarrassé.

»Henri montra du doigt les quadruples qui étaient sur la table.

»Sans mot dire, l'oncle et le neveu les remirent dans leurs poches.

»Henri étendit ensuite sa main vers la porte.

»L'oncle et le neveu passèrent devant lui chapeau bas et l'échine courbée.--Ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

»Ce jour-là, nous mangeâmes notre pain sec, Henri n'avait rien rapporté pour mettre dans nos assiettes de bois.

»J'étais trop petite assurément pour comprendre toute la portée de cette scène. Cependant, elle m'avait frappée vivement. J'ai pensé longtemps à ce regard que mon ami Henri avait jeté à l'or des deux hidalgos de Navarre.

»Quant au nom de Lagardère, mon âge encore et la solitude où j'avais vécu m'empêchaient de connaître l'étrange renommée qui le suivait. Mais ce nom eut au dedans de moi comme un retentissement sonore.--J'écoutais une fanfare de guerre;--je me souvins de l'effroi de mes ravisseurs, lorsque mon ami Henri leur avait jeté ce nom à la face, lui seul contre eux tous.

»Plus tard, j'appris ce que c'était que le chevalier Henri de Lagardère. J'en fus triste. Son épée avait joué avec la vie des hommes; son caprice avait joué avec le coeur des femmes.

»J'en fus triste, bien triste!--Mais cela m'empêcha-t-il de l'aimer?

»Mère chérie, je ne sais rien du monde. Peut-être les autres jeunes filles sont-elles faites autrement que moi.--Je l'aimai davantage quand je sus combien il avait péché.

»Il me sembla qu'il avait besoin de mes prières auprès de Dieu. Il me sembla que je pourrais le payer ainsi de ses bienfaits.

»Il me sembla que j'étais un grand élément dans sa vie. Il avait si bien changé depuis qu'il s'était fait mon père adoptif.

»Mère! ne m'accuse pas d'être une orgueilleuse! Je sentais que j'étais sa douceur, sa sagesse et sa vertu.--Quand je dis que je l'aimai davantage, je me trompe peut-être! je l'aimai autrement.

»Ses baisers paternels me firent rougir et je commençai à pleurer tout bas dans ma solitude.

»Mais j'anticipe et je te parle là de choses d'hier...

»... Ce fut à Pampelune que mon ami Henri entreprit mon éducation. Il n'avait guère de temps pour m'instruire et point d'argent pour acheter des livres, car ses journées étaient longues et bien peu rétribuées. Il faisait alors l'apprentissage de cet art qui l'a rendu célèbre dans toutes les Espagnes sous le nom du Cincelador. Il était lent et maladroit. Son maître ne le traitait pas bien.

»Et lui, l'ancien chevau-léger du roi Louis XIV, lui, le hautain jeune homme qui tuait naguère pour un mot, pour un regard, supportait patiemment les reproches et les injures d'un artisan espagnol!

»Il avait une fille. Quand il rentrait à la maison avec les quelques maravédis gagnés à la sueur de son front, il était heureux comme un roi, parce que je lui souriais.

»Une autre que vous rirait de pitié, ma mère; mais je suis bien sûre qu'ici vous allez verser une larme. Lagardère n'avait qu'un

livre: c'était un vieux _Traité d'escrime_, par maître François Delapalme, de Paris, prévôt juré, diplômé de Parme et de Florence, membre du Haudegenbund de Mannheim et de l'académie della scrima de Naples, maître en fait d'armes de Mgr le Dauphin, etc., etc.;--suivi de la _Description des différents coups, bottes et feintes courtoises, en usage dans l'assaut de pied ferme_, par Giov.-Maria Ventura, de ladite académie della scrima de Naples, corrigé et amendé par J.-F. Delannos-Saulxure, prévôt aux cadets.--Paris, 1669...

»Ne vous étonnez point de ma mémoire. Ce sont les premières lignes que j'aie épelées. Je m'en souviens comme de mon catéchisme.

»Mon ami Henri m'apprit à lire dans son vieux traité d'escrime.

»Je n'ai jamais tenu d'épée dans ma main; mais je suis forte en théorie: je connais la tierce et la quarte, parades naturelles,--prime et seconde, de demi-instinct,--les deux contres, parades universelles et composées,--le demi-cercle, les coupés simples et de revers..., le coup droit, les pointes, les dégagements...

»La croix de Dieu ne vint que quand mon ami Henri eut économisé cinq douros pour m'acheter l'alphabet de Salamanque.

»Le livre n'y fait rien, croyez-moi, ma mère. Tout dépend du professeur. J'appris bien vite à déchiffrer cet absurde fatras, rédigé par un trio de spadassins ignorants.

»Que m'importaient ces grossiers principes de l'art de tuer?--Mon ami Henri me montrait les lettres patiemment et doucement.

»J'étais sur ses genoux. Il tenait le livre. J'avais à la main une paille et je suivais chaque lettre en la nommant.

»Ce n'était pas un travail, c'était une joie.

»Quand j'avais bien lu, il m'embrassait.

»Puis nous nous mettions à genoux tous les deux et il me récitait la prière du soir.

»Je vous dis que c'était une mère...

»Une mère tendre et coquette pour sa petite fille chérie!--Ne m'habillait-il pas? ne lissait-il pas lui-même mes cheveux?

»Son pourpoint s'en allait, mais j'avais toujours de bonnes robes.

»Une fois, je le surpris l'aiguille à la main, essayant une reprise à ma jupe déchirée...

»Oh! ne riez pas, ne riez pas, ma mère! c'était Lagardère qui faisait cela, le chevalier Henri de Lagardère,--l'homme devant qui tombent ou s'abaissent les plus redoutables épées!

»Le dimanche, quand il avait bouclé mes cheveux et noué ma résille, quand il avait rendu brillants comme l'or les boutons de cuivre de mon petit corsage et noué autour de mon cou ma croix d'acier--son premier présent--à l'aide d'un ruban de velours, il me conduisait bien brave et bien fière à l'église des Dominicains de la basse ville. Nous entendions la messe; il était devenu pieux par moi et pour moi. Puis, la messe finie, nous franchissions les murs, laissant derrière nous la cité sombre et triste.

»Comme le grand air était bon à nos pauvres poitrines prisonnières! comme le soleil était radieux et doux!

»Nous allions par les campagnes désertes. Il voulait être de mes jeux. Il était plus enfant que moi!

»Vers le haut du jour, quand la fatigue me prenait, il me conduisait à l'ombre d'un bois touffu. Il s'asseyait au pied d'un arbre et je m'endormais dans ses bras.

»Il veillait, lui, écartant de moi les mosquitos et les lances ailées.--Parfois, je faisais semblant de dormir, et je le regardais à travers mes paupières demi-closes.

»Ses yeux étaient toujours sur moi; en me berçant, il souriait.

»Je n'ai qu'à fermer mes yeux pour le revoir ainsi, mon ami, mon père, mon noble Henri!--L'aimez-vous à présent, ma mère?

»Avant le sommeil ou après, selon mon caprice, car j'étais reine, le dîner était servi sur l'herbe. Un peu de pain noir dans du lait.

»Souvenez-vous de vos plus délicieux festins, ma mère. Vous me les décrirez, à moi qui ne les connais pas. Je suis bien sûre que nos fêtes valaient mieux que les vôtres. Notre pain, notre lait! le dictame, trempé dans l'ambroisie! La joie du coeur, les bonnes caresses, le rire fou à propos de rien, les chers enfantillages, les chansons, que sais-je?

»Puis le jeu encore: il voulait me faire forte et grande.

»Puis, le long de la route, au retour, la calme causerie, interrompue par cette fleur qu'il fallait conquérir, par ce papillon

brillant qu'on voulait faire captif, par cette blanche chèvre qui bêlait là-bas comme si elle eût demandé une caresse.

»Dans ces entretiens, il formait à mon insu mon esprit et mon coeur. Il lisait en cachette et se faisait femme pour m'instruire. J'appris à connaître Dieu et l'histoire de son peuple, les merveilles du ciel et de la terre.

»Parfois, dans ces instants où nous étions seuls tous deux, j'essayai de l'interroger et de savoir ce qu'était ma famille.--Souvent, je lui parlai de vous, ma mère.

»Il devenait triste et ne répondait pas.

»Seulement, il me disait:

»--Aurore, je vous promets que vous connaîtrez votre mère.

»Cette promesse faite depuis si longtemps s'accomplira, je l'espère,--j'en suis sûre,--car Henri n'a jamais menti.

»Et, si j'en crois les avertissements de mon coeur, l'instant est proche... Oh! ma mère, comme je vais vous adorer!

»Mais je veux finir tout de suite ce qui a rapport à mon éducation. Je continuai à recevoir ses leçons bien longtemps après que nous eûmes quitté Pampelune et la Navarre. Jamais je n'ai eu d'autres maîtres que lui.

»Ce ne fut point de sa faute. Quand son merveilleux talent d'artiste eut percé, quand chaque grand d'Espagne voulut avoir à prix d'or la poignée de sa rapière ciselée par don Luiz,--el Cincelador!--il me dit:

»Vous allez être savante, ma fille chérie; Madrid a des pensions célèbres, où les jeunes filles apprennent tout ce qu'une femme doit plus tard connaître.

»--Je veux que vous soyez vous-même mon professeur, répondis-je,--toujours! toujours!

»Il sourit et répliqua:

»--Je vous ai appris tout ce que je savais, ma pauvre Aurore.

»--Eh bien! m'écriai-je,--ami, bon ami, je n'en veux point savoir plus long que vous.»

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages

L'HÔTEL DE NEVERS.

(Suite.)

IV. Largesse 5 V. Où est expliquée l'absence de Faënza et de Saldagne 25 VI. Dona Cruz 45 VII. Le prince de Gonzague 63 VIII. La veuve de Nevers 81 IX. Le plaidoyer 103 X. J'y suis 127 XI. Où le bossu se fait inviter au bal de la cour 147

LES MÉMOIRES D'AURORE.

I. La maison aux deux entrées 167 II. Souvenirs d'enfance 187

FIN DE LA TABLE.

* * * * *

Liste des modifications:

page 7: ajouté ce (car, à dater de ce moment) page 23: Charverny remplacé par Chaverny page 34: solennement remplacé par solennellement page 35: mainteuant par maintenant page 43: frisonnant par frissonnant page 49: vons par vous (Quand vous parlâtes) page 52: cristeaux par cristaux page 53: gards par gardes (des gardes du corps) page 53: Peyvolles par Peyrolles page 55: n'aimez par m'aimez (Si vous ne m'aimez pas) page 62: s'appellait par s'appelait (une jeune fille qui s'appelait) page 72: Sainte par Saint (la porte Saint-Honoré) page 74: daperie remplacé par draperie page 92: Le par La (La princesse,) page 97: te remplacé par je (je vous aurais dit) page 105: Un par Une (Une autre opinion se fit jour) page 111: chère par cher (--Quel avocat eût fait notre cher cousin!) page 113: la par le (de réclamer le silence.) page 127: s'emprégnait par s'imprégnait (Il s'imprégnait) page 131: un par une (c'était une sorte d'effroi) page 134: parirais par parierais (je parierais) page 192: Navarais par Navarrais impertubable par imperturbable (une imperturbable volubilité) page 201: un par une (une orgueilleuse!)

Tavanne remplacé par Taranne pages 113, 122, 128

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/33746. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.